

EP 330

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

Revue suisse de sociologie

Nº I

2. Jahrgang
2ème année

März
Mars

1976



Inhaltsverzeichnis / Table des matières

Seiten
pages

5-14

W. HUTMACHER: Déviance et maladie: Invitation à la collaboration interdisciplinaire

15-35

D. LADEWIG und R. BATTEGAY: Zur Problematik der Begriffe Krankheit und soziale Devianz beim Adoleszenten – aus der Sicht der Psychiatrie

37-61

A. UCHTENHAGEN: Abweichendes Verhalten bei Jugendlichen – psychiatrische Beiträge zur Identifikation von Risikofaktoren

63-91

C. BESOZZI: L'interprétation sociale de la déviance juvénile dans la vie quotidienne

93-123

W. FISCHER: La «déviance» et l'autonomisation du système des instances

125-137

D. BÜHLER und J. M. NIEDERBERGER: Ansätze zu einem integralen Konzept der Jugenddevianz

139-144

M. SCHOLL-SCHAAF: Notizen zur Diskussion in den Arbeitsgruppen sowie mögliche Schlussfolgerungen für eine interdisziplinäre Devianzforschung

145-163

C. MONTANDON: Problèmes et perspectives de la sociologie de la déviance: causes ou conséquences de la crise en sociologie?

165-199

P. WÜTHRICH: Alkoholismusforschung im Spannungsfeld zwischen Individual- und Sozialwissenschaften

201-203

F. HÖPFLINGER: Kongress der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie 1975.

205-210

Y. FRICKER: Tendances récentes des études de mobilité et de stratification

sociales

211-216

P. PERRENOUD: L'atelier sociologique: présentation générale – Das soziologische «Atelier»: allgemeine Vorschläge

REMARQUES LIMINAIRES

Le comité de rédaction de la Revue propose aux lecteurs de ce numéro une réflexion sur le thème de la déviance et de la maladie. Les raisons d'un tel choix sont nombreuses. Il y a d'abord des motifs conjoncturels. Les programmes nationaux ont sélectionné, parmi quelques autres, le thème de l'intégration. Ce choix politique invite directement les sociologues à proposer certaines perspectives théoriques sur les notions de déviance, de norme et d'intégration. A vouloir faire fi de ce passage par la théorie, ne risque-t-on pas de se précipiter dans des initiatives "thérapeutiques" qui relèvent au moins autant de la fuite et d'un essai de légitimation que de l'intérêt bien compris de leurs récipiendaires?

C'est en partie en fonction de cette idée qu'un colloque consacré à la déviance fut tenu en novembre 1975, sous les auspices du FNSRS, de la Société suisse de psychiatrie et de la Société suisse de sociologie. Le comité de rédaction a estimé souhaitable de donner à ce colloque un prolongement qui permette à des cercles plus larges une réflexion et un dialogue indispensables.

Mais il y a aussi, au choix de la rédaction, des raisons plus théoriques. Chacun aujourd'hui tend à se réclamer de l'interdisciplinarité. Beaucoup en voient - pour les sciences de l'homme notamment - la profonde nécessité. Mais les lieux où cet échange se pratique, en Suisse notamment, sont finalement peu nombreux. Nous sommes plus familiers des déclarations d'intention, des considérations épistémologiques larges, aisées, généreuses, que des entreprises concrètes. Or le thème de la déviance se prête particulièrement bien à une tentative commune. Tant à cause de son histoire, qui voit s'affronter (plus que collaborer) l'anthropométrie, la médecine, les psychologies, les criminologies, les sociologies, qu'à cause de son institutionnalisation dans de multiples organismes plus ou moins bien intentionnés, plus ou moins bien éclairés par les projecteurs du droit pénal. Procurer un espace où psychiatres, psychologues et sociologues confrontent leurs perspectives et les proposent à un public plus large est alors d'un intérêt évident.

Enfin, il y a ceci que de nombreux chercheurs, en sociologie comme ailleurs, confrontés à la fois à la pluralité des idées et à une certaine intransigeance des institutions, cherchent à mieux dessiner les entrelacs complexes de notions qui sont à la base de la sociologie générale. C'est un voeu de la Revue que de donner, aux divers courants de la recherche en Suisse, un écho aussi large que possible.

D'où ce numéro centré sur un thème, après et avant deux publications à caractère plus polymorphe.

Certes, le lecteur verra bien que l'intégration des différents articles qui suivent n'est pas, pour le moins, parfaite. Que la "transdisciplinarité" se conjugue au futur plus qu'au présent. Cela ne nous a pas semblé, pour un numéro qui se veut plus une invite qu'un traité, constituer une "contre-indication" décisive. C'est que l'interdisciplinarité n'a pas, comme unique vertu, le seul produit fini de ses efforts. Elle est, en deça de ce résultat, une provocation permanente, pour chacune des disciplines en joute, à préciser et à approfondir concepts et processus. Son premier but est de contraindre. De mauvaises langues pourraient prétendre que la sociologie, cette déviante louchant de temps à autre vers les pouvoirs, en a particulièrement besoin.

Jean Kellerhals

DEVIANC ET MALADIE: INVITATION A LA COLLABORATION INTERDISCIPLINAIRE¹⁾

Walo Hutmacher

RESUME

Les schémas explicatifs traditionnels semblent insuffisants pour rendre compte des développements récents dans les secteurs jeunesse et déviance. Le détour par un travail théorique est nécessaire, de même que le développement de la recherche interdisciplinaire. Mais, quelles sont les conditions de la collaboration interdisciplinaire? L'auteur présente des réponses à cette question en s'inspirant tour à tour de l'épistémologie des sciences sociales et de la sociologie. Pour avancer dans la direction de la recherche interdisciplinaire, il propose d'augmenter les surfaces de contact entre spécialistes des différentes disciplines concernées (communication, formation), d'établir des rapports symétriques entre eux et entre leurs institutions et de concevoir la démarche vers l'interdisciplinarité comme une tâche scientifique en soi qui devrait en priorité se concentrer sur les problèmes théoriques fondamentaux que les différentes sciences humaines ont en commun. En contribuant à la construction de représentations nouvelles de la réalité, ce travail permettrait aussi de concevoir une pratique transformée.

ZUSAMMENFASSUNG

Die traditionellen Modelle scheinen zur Erklärung der jüngsten Entwicklung auf den Gebieten Jugend und Devianz ungenügend. Ein Umweg über die theoretische Arbeit ist notwendig sowie die Entwicklung der interdisziplinären Forschung. Welches sind die Bedingungen der interdisziplinären Zusammenarbeit? Der Autor formuliert Antworten zu dieser Frage aus der Sicht der Epistemologie der Sozialwissenschaften und der Soziologie. Um in Richtung interdisziplinärer Forschung weiterzukommen, schlägt er vor, die Kontaktflächen zwischen den Spezialisten der betroffenen Disziplinen zu erweitern (Kommunikation, Ausbildung), symmetrische Beziehungen zwischen den verschiedenen Spezialisten und ihren Institutionen herzustellen und die Anstrengungen in Richtung Interdisziplinarität als eine eigene wissenschaftliche Aufgabe anzusehen, die sich prioritär auf die grundlegenden theoretischen Probleme konzentriert, welche die verschiedenen Sozialwissenschaften gemeinsam haben. Durch die Produktion neuer theoretischer Vorstellungen trägt diese Arbeit auch zur Konzeption einer verwandelten Praxis bei.

1) Version élaborée de l'exposé présenté lors de l'ouverture du colloque.

L'invitation à discuter de la problématique des concepts de déviance et de maladie chez les jeunes n'entend en aucune manière suggérer qu'il s'agit d'élaborer des définitions académiques de ces concepts ni même que l'échange interdisciplinaire doive se limiter à la discussion de ces concepts qui n'ont de sens, de toute façon, qu'insérés dans un ensemble de propositions concernant leurs propriétés et leurs rapports à d'autres objets théoriques. En se donnant un thème théorique, le colloque entend bien plutôt convier sociologues, psychologues et psychiatres à expliciter et à confronter leurs perspectives théoriques afin de prendre la mesure de ce qui les sépare et de ce qui les réunit, au plan de la construction de la réalité.

Peut-être se demandera-t-on s'il est défendable de se préoccuper de concepts, de théories et de méthodes de recherche alors que, plus que jamais, les parents, les éducateurs, les médecins, les responsables de la jeunesse et les politiciens s'inquiètent des développements les plus récents de la déviance juvénile. Mais n'est-il pas vrai par ailleurs que c'est précisément parce qu'on ne comprend pas la déviance juvénile qu'on demeure impuissant à l'affronter, la contrôler ou la gérer avec une probabilité raisonnable de succès? Le caractère à la fois diffus et planétaire des problèmes de la jeunesse, les variations infinies des manifestations de cette crise, la multiplication des institutions spécialisées pour la jeunesse et leur difficulté croissante à avoir prise sur les phénomènes auxquels elles sont confrontées sont autant d'indices du vieillissement des schémas et représentations traditionnels qui informent la pratique aussi bien que la recherche et façonnent les institutions au sein desquelles l'une et l'autre sont situées. Tout contribue à suggérer que le détour par une phase de travail théorique, loin d'être un luxe, est une nécessité impérieuse, même et surtout s'il s'agit de se préparer à faire face à des phénomènes nouveaux et, à bien des égards, déconcertants.

Le travail théorique est d'ailleurs déjà commencé; au cours des quinze dernières années, de nouveaux courants théoriques s'affirment, résultant pour une part de la différenciation des perspectives propres à chaque discipline, et pour une autre, non négligeable, d'échanges à travers les frontières des disciplines.

Il est cependant symptomatique que ce colloque interdisciplinaire soit réuni autour des concepts de déviance et de maladie plutôt qu'à propos d'un problème scientifique plus général, tel, par exemple, la genèse du comportement tout court. En effet, l'appel à la collaboration interdisciplinaire est devenu un des thèmes dominants du discours de politique de la science, particulièrement dans le cas de

la recherche orientée vers la solution de problèmes sociaux. Cet appel est formulé au premier chef par les praticiens et les politiciens sans doute de voir les perspectives scientifiques sur un même phénomène se multiplier, les contradictions entre elles s'accumuler, les théories et les données se diversifier, alors qu'ils attendent de la science qu'elle fournit des modèles d'intelligibilité générateurs de consensus social. Dans une certaine mesure, l'interdisciplinarité est devenue une norme en même temps que se constituent des acteurs qui ont le pouvoir d'en sanctionner les manquements.

La collaboration interdisciplinaire apparaît donc comme une des possibilités de dépasser l'état actuel des connaissances scientifiques et elle jouit d'une grande légitimité sociale. Rien ne semble dès lors s'opposer à ce qu'elle s'instaure et se généralise. Et pourtant! Les exemples de collaboration réussie sont rares. Un seul type de recherche interdisciplinaire entre la sociologie, la psychiatrie et la psychologie a pris une certaine ampleur au cours des dernières années; elle est illustrée par les études épidémiologiques et les enquêtes qui cherchent à cerner les facteurs de certains types de comportements jugés déviants ou malades et qui, conduites par des médecins, font couramment intervenir des variables empruntées à la sociologie; certaines recherches sociologiques, recourant à des tests psychologiques, appartiennent au même type. Mais les résultats de ces travaux n'ont pas donné lieu à une véritable théorisation interdisciplinaire. Les démarches de la sociologie et de la psychologie restent d'autant plus étrangères l'une à l'autre que, chacune à sa manière, elles se bornent à reprendre les instruments techniques de l'autre et à créer, dans un sens ou dans l'autre, un rapport de subordination plutôt que de collaboration et de coordination des points de vue.

En fait, il semble donc bien difficile de dépasser le stade des souhaits ou celui des prétextes purement tactiques ou publicitaires. C'est peut-être que les conditions de la collaboration interdisciplinaire dans le domaine des sciences humaines ont été l'objet d'une attention insuffisante. C'est à ces conditions que seront consacrées les quelques réflexions qui suivent.

Dans son "Epistémologie des sciences de l'homme" 1), Piaget traite longuement de la recherche interdisciplinaire dans les sciences sociales et attire notamment l'attention sur quelques différences fondamentales entre les sciences humaines et les sciences naturelles.

Dans les sciences naturelles, la collaboration interdisciplinaire est à la fois une longue tradition et une pratique

nécessaire, d'une part parce que ces sciences comprennent un ordre hiérarchique de filiation des notions quant à "leur généralité et leur complexité croissante ou décroissante", et ensuite parce que, de par leur développement même, elles soulèvent toutes sortes de problèmes de réduction des phénomènes d'un degré supérieur à ceux d'un degré inférieur. Par conséquent, chacun des spécialistes des sciences naturelles a besoin d'une préparation poussée dans les disciplines qui précèdent la sienne dans l'ordre hiérarchique, et il recourt souvent à la collaboration directe de chercheurs appartenant à ces sciences "précédentes" ce qui, à son tour, conduit ceux-ci à s'intéresser aux problèmes soulevés par les sciences "suivantes". Il s'établit ainsi nécessairement un courant d'échanges et une sorte de continuité entre les différentes disciplines (physique-mathématique, chimie-physique, biologie-chimie-physique-mathématique, etc.). La recherche interdisciplinaire est en quelque sorte imposée aux sciences naturelles par la nature des phénomènes qu'elles étudient; des disciplines nouvelles voient le jour qui sont le produit direct de l'interaction à tendance réductionniste (bi chimie, biophysique, etc.).

Aucun ordre semblable n'existe parmi les sciences humaines: on ne voit pas de raison de ranger la sociologie avant la psychologie, la linguistique avant la démographie. Il existe bien, au sein des sciences sociales également, des tendances réductionnistes. Mais de telles tentatives sont généralement reçues par les autres disciplines comme des prétentions impérialistes injustifiables, ce qui n'est précisément pas le cas dans les sciences naturelles où le problème de la réduction se pose légitimement dans l'ordre hiérarchique de complexité décroissante et renforce par conséquent les rapports interdisciplinaires. S'il existe des divergences quant à la possibilité de la réduction (la biologie est actuellement le théâtre d'un tel débat) au moins le problème est-il posé en toute légitimité, étant entendu qu'une des solutions possibles consiste en la réduction partielle avec enrichissement du niveau inférieur et du niveau supérieur.

Ces constatations épistémologiques me semblent doublement pertinentes pour l'analyse des conditions de la collaboration interdisciplinaire entre psychologie, sociologie et psychiatrie. D'une part, elles suggèrent qu'il est erroné de concevoir le développement des sciences de l'homme et celui de leur collaboration par simple analogie avec le "modèle" des sciences naturelles; chacune des disciplines de sciences sociales construit légitimement sa propre perspective sur les phénomènes humains et rien, épistémologiquement, ne justifie une relation asymétrique entre elles. Mais n'est-ce pas là les déclarer définitivement incompa-

tibles? Si elles construisent légitimement leur propre objet, comment pourraient-elles se retrouver pour rendre compte du phénomène humain dans sa totalité? Dans l'opposition entre la différenciation et l'intégration, n'est-ce pas la première qui risque de l'emporter à long terme? Chez nombre des chercheurs des sciences sociales, l'idée persiste que sortir des frontières de sa propre discipline implique une synthèse et que la discipline spécialisée dans le travail de synthèse est la philosophie. Mais si des branches comme la psychologie et la sociologie ont péniblement conquis leur autonomie en opposant la vérification expérimentale ou statistique aux méthodes de pure réflexion, il est douteux qu'elles puissent, par l'intermédiaire de la seule philosophie, établir des connexions interdisciplinaires qui conservent leur caractère scientifique (Piaget). L'issue de cette contradiction ne réside apparemment ni dans la réduction ni dans la synthèse philosophique, mais dans la systématisation des acquis dans une théorie de plus en plus compréhensive de l'acteur social (individuel et collectif) qui, à tendre vers la totalisation, n'en demeure pas moins scientifique.

La seconde remarque concerne la position de la psychiatrie entre les sciences naturelles et humaines, position qui ne manque pas d'ambiguïté. Issue historiquement de la médecine, elle conserve de fortes filiations avec les sciences naturelles (notamment la physiologie et la biologie): néanmoins, la notion de relation sociale occupe une place de plus en plus prépondérante dans ses constructions théoriques et contribue à la situer parmi les sciences humaines. L'indétermination de sa position est sans doute à l'origine de certaines des oppositions les plus marquées qui traversent le champ psychiatrique dont certains courants sont franchement réfractaires à toute ouverture aux sciences sociales. Sous cet angle, il existe moins d'obstacles à la collaboration entre la psychologie et la sociologie.

Devenues autonomes depuis relativement peu de temps, les disciplines des sciences sociales apparaissent aujourd'hui comme des provinces fortement occupées à résoudre le problème de leur identité, de la spécificité de leur objet et de leur méthode. Leur faible institutionnalisation les conduit plus souvent à se concentrer sur la délimitation de leur territoire qu'à organiser des échanges. Il existe néanmoins d'importantes différences entre elles sous l'angle de l'institutionnalisation, de la légitimité et de l'ampleur des ressources matérielles et symboliques dont elles disposent. A leur tour, ces différences contribuent à renforcer le cloisonnement par le jeu des rapports de force qui s'instaurent inévitablement entre des acteurs plus ou moins fortement organisés et plus ou moins dotés de ressources matérielles et symboliques.

On peut lire comme une sorte d'épistémologie en acte la répartition des enseignements des sciences humaines en facultés, sections et aujourd'hui départements distincts. A l'origine même de l'acquisition de leur identité professionnelle par les futurs spécialistes, ce cloisonnement produit une situation qui tend à éléver et à renforcer les barrières plutôt qu'à préparer les échanges. Aujourd'hui encore, un psychologue ou un psychiatre peuvent ne rien savoir de la linguistique, de l'économie ou de la sociologie; inversément, les sociologues peuvent tout ignorer de la psychanalyse ou de la théorie de l'apprentissage. La formation en sciences humaines est objectivement organisée de façon à réduire les surfaces de contact entre spécialistes de disciplines différentes et à minimiser les probabilités d'échanges et de collaboration interdisciplinaire.

L'analyse sociologique des différences entre sciences naturelles et sciences humaines révèle l'existence d'un autre obstacle à la collaboration. Les sciences naturelles traillent sur des objets idéologiquement beaucoup plus neutres que les sciences humaines. Le temps n'est plus en effet où la place de notre planète dans l'univers était un enjeu dans les rapports de pouvoir ou bien où l'étude empirique du corps humain et de ses organes était un crime passible de peines majeures. Dans leur propre domaine, les sciences naturelles sont devenues les productrices quasi uniques de représentations légitimes. Les sciences humaines n'en sont pas là et l'on peut douter qu'une situation analogue se produise pour elles: le rapport entre le sujet connaissant et l'objet connu est toujours aussi en rapport avec un sujet connaissant et agissant. Toute théorie des sciences humaines véhicule nécessairement une représentation de l'homme et des rapports sociaux, un projet d'homme et de société qui entretient des rapports (contradictoires, conflictuels, d'alliance, etc.) avec les représentations qui ont cours dans la société et qui contribuent d'une façon non négligeable à légitimer ou à contester les rapports de force existants, l'ordre des choses. Discours scientifique, les théories des sciences humaines ne sont jamais seulement des systèmes de concepts construits en vue de la vérification des faits au sein d'un processus de production scientifique qui serait isolé au débat social; elles sont toujours aussi enjeu dans le champ des conflits sociaux majeurs qui, dans les sociétés industrielles particulièrement, portent précisément sur le projet de société, la société en train de se produire.

Ainsi, la façon de conceptualiser la déviance sociale véhicule nécessairement en même temps une conception de la nature humaine et de l'ordre social. Partir du postulat que les comportements individuels sont entièrement déterminés par la société sans évoquer même le problème de la nature

et de la genèse de cette société, c'est proposer - implicitement ou explicitement - que l'ordre social repose sur le consensus, que la socialisation consiste en une simple intériorisation de règles et de valeurs sociales solidaires de cet ordre, que la déviance résulte d'une intériorisation défectueuse des normes, celles-ci étant supposées avoir le même sens pour tous les membres de la société. C'est donc prendre le parti de l'ordre établi en le présentant comme fondamentalement immuable et faisant l'objet d'un consensus. Au contraire, nous partons du postulat que la réalité sociale est le produit d'une construction historique, que les acteurs sociaux la construisent en situation à travers des dispositions plus ou moins permanentes à percevoir, penser, évaluer et agir, que ces dispositions sont elles-mêmes le fruit d'une genèse conçue à la manière d'un processus de construction. Dans cette conception, les acteurs sociaux (individuels et collectifs) disposent d'une relative autonomie de pensée et d'action, les degrés d'autonomie étant d'ailleurs inégalement répartis entre eux.

Ces deux exemples tendent à illustrer ce en quoi le discours des sciences humaines est aussi un discours social, enjeu des rapports de force entre groupes et classes ayant des intérêts différents.

La plus grande parenté entre l'unité d'analyse de la psychologie et de la psychiatrie (l'individu) avec le mode de perception de la réalité sociale qui prédomine dans nos sociétés contribue à expliquer que les deux disciplines psychologiques se soient institutionalisées plus rapidement que la sociologie et qu'elles aient pu se constituer une pratique clinique et thérapeutique. La plus grande accessibilité de l'individu à la "manipulation" expérimentale et clinique représente un autre facteur de cette orientation relativement rapide vers la pratique. Toujours est-il que cette évolution n'a pas manqué, à son tour, de renforcer le poids du discours des disciplines psychologiques, leurs ressources et leur légitimité. Elle a sans doute contribué aussi à une certaine fermeture de l'horizon épistémologique: la pratique vers laquelle est orientée une théorie est un des déterminants de cette théorie, en ce sens qu'elle délimite l'ensemble des propositions théoriques qui peuvent être considérées comme pertinentes et légitimes. Mais cela signifie qu'aux difficultés propres de la discussion interdisciplinaire s'ajoutent, entre la sociologie et une partie de la psychologie et de la psychiatrie les difficultés propres aux rapports entre la recherche et la pratique et qui tiennent notamment au fait que pour le praticien, les phénomènes ont un caractère d'immédiateté et d'évidence qui lui cachent souvent le rôle de ses propres schèmes et représentations dans la construction de la réalité à laquelle il est confronté.

Au départ, les conditions de dialogue interdisciplinaire entre psychologie, psychiatrie et sociologie sont donc précaires; de nombreuses barrières s'opposent à l'objectif:

- les formations scientifiques diffèrent dans leur contenu aussi bien que dans leur orientation; peu de choses sont communes entre la préparation d'un psychiatre orienté d'abord vers une pratique thérapeutique et celle d'un sociologue dont le rôle professionnel est essentiellement confiné dans la recherche scientifique,
- les institutions auxquelles appartiennent les spécialistes des différentes disciplines diffèrent quant à leurs dimensions matérielles et leur poids; leur reconnaissance sociale, leur prestige et leur pouvoir sont sans commune mesure,
- les contacts sont rares: si on commence à voir entrer quelques sociologues dans des organisations psychiatriques, la définition de leur rôle reste la plupart du temps assujettie à la logique de la psychiatrie et pose un problème pour ces organisations aussi bien que pour les sociologues; quant à la réciproque, l'entrée de psychiatres dans une organisation sociologique ...
- les trois disciplines ne se présentent pas comme un seul bloc, unies et homogènes, mais sont traversées elles-mêmes par des courants de pensée souvent divergents du point de vue de leurs options épistémologiques et de leurs orientations idéologiques,
- les représentations et les attentes réciproques risquent d'être plus souvent fondées sur des préjugés que sur une réelle connaissance.

Ce constat peut paraître pessimiste. Il n'est cependant pas proposé ici dans l'intention de décourager les initiatives de recherche interdisciplinaire. L'analyse des obstacles peut contribuer à une conception plus réaliste des conditions que se donnent les protagonistes, des cadres au sein desquels ils organiseront la collaboration interdisciplinaire ainsi que des modalités de cette collaboration. Cette analyse suggère également un certain nombre de mesures susceptibles de faciliter les échanges à plus long terme. Certaines voies d'action sont toutes tracées: augmenter les occasions de contact et d'échange pour s'habituer aux perspectives réciproques, expliciter les différences et en explorer la pertinence théorique et les possibilités de dépassement. A moyen terme, il sera indispensable d'inclure dans la formation des spécialistes des différentes disciplines des enseignements leur permettant non pas d'embrasser mais du moins de comprendre la problématique des dis-

ciplines voisines. Pour donner une direction à ce travail, j'aimerais revenir à l'analyse de Piaget qui propose de commencer par comparer les problèmes fondamentaux qui se posent dans les différentes sciences humaines, de chercher les convergences, les thèmes communs et les problèmes communs qui, selon lui, peuvent se formuler en des termes extrêmement généraux:

- le problème de la genèse, du développement, de l'évolution, de la production de structures nouvelles (nouvelles formes organisées) avec transformations qualitatives au cours des étapes,
- le problème de l'équilibre, des régulations et auto-régulation, de la reproduction des structures, le problème de l'organisation sous ses formes équilibrées,
- le problème de l'échange entre structures, échange matériel aussi bien que symbolique.

Ces propositions se situent à un très haut niveau d'abstraction et elles confirment que, contrairement à ce qu'on pense généralement, la recherche interdisciplinaire représente un travail en soi d'une part, et suppose un développement de la recherche fondamentale d'autre part.

Cela ne signifie nullement que cette recherche ne pourrait pas déboucher sur des conséquences pratiques. Au contraire, une pratique ne se conçoit pas à coups de recettes partielles et disparates, mais suppose un système cohérent de schèmes, de représentations, de savoirs et savoir-faire susceptibles de générer les stratégies appropriées à tout instant et en fonction de la situation. En matière de traitement et de prévention de la déviance, comme en d'autres domaines, la diffusion de l'innovation ne porte pas sur un produit mais sur un mode de production capable d'engendrer de façon relativement autonome une variété de stratégies et de comportements orientés par une même finalité. Parfois, pour résoudre un problème pratique, rien ne vaut une bonne théorie.

Dans leur ensemble, ces propositions peuvent paraître "théoriques", distantes et intemporelles. Je n'oublie pas pour autant le contexte historique et politique dans lequel nous sommes placés au seuil d'une période au cours de laquelle un effort particulier de recherche sera orienté vers la pratique, précisément dans le domaine de la jeunesse et de la déviance. Il me semble dès lors urgent de prendre le temps de la réflexion théorique et épistémologique fondamentale afin d'assurer une démarche plus sûre vers une finalité. Si, au cours de leur préparation et de leur exécution, les programmes nationaux de recherche

escamotaient ce temps au profit d'une production orientée essentiellement par les critères d'efficacité visible au grand public, on manquerait une occasion importante de sortir la recherche interdisciplinaire de l'impasse et sans doute en même temps de contribuer à la solution des problèmes de la pratique.

NOTE

- 1) Jean Piaget, Epistémologie des sciences de l'homme,
Gallimard, Paris, 1972.

Walo Hutmacher
Service de la
recherche sociologique
8, rue du 31-décembre
1207 Genève

ZUR PROBLEMATIK DER BEGRIFFE KRANKHEIT UND SOZIALE DEVIANZ BEIM ADOLESENTEN - AUS DER SICHT DER PSYCHIATRIE.

D. Ladewig und R. Battegay*

ZUSAMMENFASSUNG

Einleitend wird, unabhängig von der Thematik der Adoleszenz, der Krankheits- und Gesundheitsbegriff der Psychiatrie kritisch beleuchtet. Sodann werden die Phänomene psychische Krankheit, süchtiges Verhalten und Delinquenz beim Adoleszenten auf ihre Stellung innerhalb eines Krankheits- oder Devianzkonzeptes untersucht.

Nicht die Isolierung psychischer, somatischer oder sozialer Variablen, sondern die Interaktion dieser Variablen und insbesondere die Interpretation und Zuordnung zu einem gesellschaftlichen Bewertungsprozess bestimmen schlussendlich das, was als Krankheit oder Gesundheit gilt. Festzuhalten ist dabei, dass das normale Verhalten eines Jugendlichen gewöhnlich nicht der allgemeinen Norm entspricht (A. Freud). In diese Altersabhängigkeit normabweichenden "normalen" Verhaltens schieben sich zudem epochale Verhaltensmuster ein. Wir meinen einen verschiedentlich angesprochenen "Symptom"-Wandel, der sich auch beim Adoleszenten in einer Neigung zur Somatisierung, Depressivität, Frustrationsintoleranz, narzisstischen Grössenerlebnissen und symbiotischen Beziehungen äussert. Der heute häufig fehlende subjektive Leidensdruck erschwert jedoch die Einordnung dieser "Symptom"-Träger in eines der bestehenden Rollenkonzepte (Freidson). Süchtiges Verhalten lässt sich als Modell mehrdimensionalen Geschehens interpretieren, indem Wahl, Funktion und Wirkung der Drogen, das Erlernen drogenunabhängiger, an das Setting gebundener Entlastungsvorgänge, sowie die Eigenschaften der sozialen Kontrolle massgebend sind. - Zur Erklärung delinquenter Verhaltens wurden auf psychiatrischer Seite Hypothesen, die wesentlich auf einer frühkindlichen Störung beruhen, diskutiert. Die aus therapeutischen Erfahrungen mit einzelnen Delinquenten sicher zu Recht bestehende Evidenz konnte jedoch in kontrollierten Prospektivstudien bisher nicht nachgewiesen werden. Allerdings bedürfen auch Hypothesen wie die der differenziellen Kontakte oder solche der symbolischen Interaktion sozialepidemiologischer Überprüfung. Nur derartige, prospektiv durchzuführende sozialepidemiologische Untersuchungen sind u.E. in der

*Aus der Psychiatrischen Universitätsklinik und -poliklinik Basel. Direktor: Prof. Dr. P. Kielholz.

Lage, prädiktive Faktoren herauszuarbeiten, die für Entstehung und Verlauf verschiedenster Formen von Verhaltensstörungen wichtig sind.

RESUME

En guise d'introduction, les auteurs discutent de façon critique les concepts de maladie et de santé en psychiatrie. Ils se concentrent ensuite sur les phénomènes de maladie psychique, de comportement toxicomane et de délinquance chez l'adolescent.

Ce ne sont pas les variables psychiques, somatiques ou sociales prises isolément qui définissent en fin de compte ce que l'on appelle maladie ou santé, mais l'interaction de ces variables et surtout les processus sociaux d'interprétation et d'évaluation. Il faut souligner que le comportement normal de l'adolescent n'est en général pas conforme à la norme générale (A. Freud). Cette déviance "normale" liée à l'âge se combine avec des modèles de comportement marqués par "l'esprit du temps". On pense à des différences quant au changement de la symptomatologie, s'exprimant chez l'adolescent également en une tendance à la somatisation, à la dépressivité, à l'intolérance des frustrations, à la mégalomanie narcissique et aux relations symbiotiques. Le fait qu'un certain nombre de "porteurs de symptômes" ne révèlent pas de sentiments de souffrance subjectifs complique cependant leur adaptation à l'un des rôles existants (Freidson). Il est possible d'interpréter le comportement toxicomaniacal comme un système d'événements multi-dimensionnel dans lequel le choix, la fonction et l'effet de la drogue, l'apprentissage de processus de décharge indépendants de la drogue ainsi que les caractéristiques du contrôle social sont des variables déterminantes. - Pour l'explication du comportement délinquant, la psychiatrie a eu recours à des hypothèses concernant essentiellement des perturbations au cours de la petite enfance. Toutefois, cette "évidence" issue - à juste titre sans doute - des expériences thérapeutiques avec des délinquants individuels n'a pas pu à ce jour être vérifiée par des études contrôlées. Cette critique s'applique aussi, il est vrai, à d'autres hypothèses comme celle des contacts différentiels ou celle des interactions symboliques. Seules de telles investigations socio-épidémiologiques permettront d'élaborer des facteurs prédictifs centraux pour la compréhension de la genèse et du développement des formes les plus variées de troubles du comportement.

Der 12jährige Sohn italienischer Einwanderer erschien in der Tagesschule seiner neuen australischen Heimat mit einer Flasche Wein, was ihm eine Rüge seines Lehrers einbrachte; der gleiche Lehrer schmunzelte am nächsten Tag, als der gleiche Schüler mit einer Büchse einheimischen Bieres erschien (Bacon).

Wir Aerzte haben oft wenig Interesse, derartigen Varianten normalen resp. abweichenden Verhaltens nachzugehen, weil wir vorwiegend darauf ausgerichtet sind, diagnostisch und therapeutisch zu arbeiten. Wir sind gewöhnt, bei einem jungen Mann, der nach einem Arbeitsunfall zu uns kommt und Befunde einer gestörten Leberfunktion aufweist, nach einem Alkoholmissbrauch zu fahnden und den Betreffenden gegebenfalls auf die Folgen eines übermässigen Alkoholkonsums aufmerksam zu machen. Es kann sein, dass der Betreffende unserem Rat folgt, es kann ebenso gut sein, dass er beginnt, seinen Alkoholkonsum zu verheimlichen und bei einem nächsten Arbeitsunfall sein Trinken strikte leugnet. Der Arzt, wie übrigens auch der Lehrer im obenerwähnten Beispiel, konstituieren neben ihrer engeren beruflichen Tätigkeit eine Dimension sozialer, auf ein Normverhalten ausgerichteter Kontrolle. Das Ausmass dieser Kontrolle wird je nach dem Grad des von der Norm abweichenden Verhaltens variieren, wobei insbesondere der Psychiater häufig als "Hüter der Schranke" (von Baeyer) erlebt wird, "mit welcher sich die Gesellschaft umgibt, um psychisch abnorme oder kranke Menschen auszugliedern" (Meyer). Damit wird von vornherein deutlich, dass Krankheit aus der Sicht der Psychiatrie nicht nur aus einem strikt medizinischen Konzept verstanden werden kann, sondern auch aus dem Blickwinkel einiger unserer Gesellschaft formierender Mechanismen gesehen werden muss. Hierzu gehören verschiedenste Ausgliederungs- oder Anpassungsstrategien, die in ihrem Charakter z.T. als Abwehrmechanismen zu interpretieren sind.

Wir benötigen in unserer Zeit vermehrt interdisziplinärer Gedankenanstösse, um die manchmal bis zur Unkenntlichkeit verschütteten Koordinatensysteme der eigenen Disziplin neu zu entdecken. Die Aufgabe, über Norm und deviantes Verhalten zu berichten, dient so zum Anlass, die Begriffe von Gesundheit und Krankheit - im Vorliegenden für die Altersgruppe der Heranwachsenden - zu beleuchten.

Dass das Gesunde als ein "Zustand des vollkommenen körperlichen, seelischen und sozialen Wohlbefindens" eine Norm sei, mag ein Wunsch von Experten, jedoch kaum "normaler" Zustand eines Heranwachsenden oder Erwachsenen sein. Zudem beinhaltete dieser Zustand eine Homöostase, die wenig Aktivierung mit sich brächte und wohl nicht erstrebenswert wäre. Gesundheit bezeichnet vielmehr einen aktiven Prozess der Regulierung im Sinne autonomer, z.T. kulturell

mitgeformter Entwicklungen auf eine sich wandelnde Realität hin. Illich bemerkt, dass "Gesundheit auch die Zukunft mit einschliesst und damit auch die Angst sowie die innere Kraft, mit ihr zu leben".

Jeder Arzt und insbesondere jeder Psychotherapeut definieren Gesundheit und Krankheit entsprechend ihres theoretischen Konzeptes und ihrer therapeutischen Haltung. Diese hängt durchaus mit dem therapeutischen Setting resp. der Institution, in der der Therapeut arbeitet, zusammen. Grundlage des Definitionsprozesses sind weiterhin Wahl und Interpretation von Beurteilungskriterien für das Phänomen Krankheit oder Gesundheit. Die Problematik benützter Beurteilungskriterien wurde besonders in der berühmten Midtown-Manhattan-Study (Srole et al.). deutlich, indem bei Fragen nach "emotionaler Angepasstheit" nur 18,5% der Untersuchten als "normal" einzustufen waren.

In der Diskussion um den Krankheitsbegriff ist eine z.T. massive Kritik am Arztberuf laut geworden. Diese Kritik ist fast schon zu einer Mode geworden, und man muss sich fragen, wem sie im Grunde genommen dienlich ist. Zweifellos kann das Monopol, unbegrenzt in einer Gesellschaft Krankenrollen zu verteilen, bedrohlich wirken. Illich hat in pointierter Form auf den Sachverhalt der sozialen Iatrogenesis hingewiesen. "Die medizinische Etikettierung hat die Zahl der Menschen mit ausserordentlichem Konsumentenstatus derart vermehrt, dass Leute, die frei von therapeutischen Etiketten sind, inzwischen die Ausnahme darstellen." Diese Etikettierung stehe im Dienste einer sozialen Kontrolle. Hieran würden Kontrollmassnahmen eines öffentlichen Gesundheitsdienstes nichts ändern, weil die Abhängigkeit des einzelnen von der Gesundheitsplanung und Technisierung einer Medizin-Bürokratie weiter bestehen bliebe.

Im Folgenden wollen wir versuchen, zunächst einige allgemeine Gesichtspunkte über Gesundheit/Krankheit und Norm/abweichendes Verhalten, aus der Sicht der Psychiatrie, zusammenzutragen. Sodann sollen in einem speziellen Teil drei Verhaltensbereiche Adoleszenter diskutiert werden, die der Problematisierung des Begriffs "soziale Devianz" dienen:

1. psychische Erkrankung
2. süchtiges Verhalten
3. Delinquenz

Dabei sollen einige der im allgemeinen Teil erarbeiteten methodischen Ansätze zur Anwendung gelangen und die Nützlichkeit der Begriffe Krankheit und abweichendes Verhalten abgegrenzt werden.

ALLGEMEINE ASPEKTE

Die Psychiatrie hat durch zwei Entwicklungen - die durch die Psychoanalyse inaugurierte Entwicklung hat Quellen, die sowohl aus der Natur- wie aus der Sozialwissenschaft herrühren -, nämlich eine naturwissenschaftliche, im wesentlichen durch den Fortschritt der Psychopharmakologie bedingte, und eine sozialwissenschaftliche, die Gesellschaft berücksichtigende Sichtweise, einen "Aufbruch" erfahren. Der sozialwissenschaftliche Bereich soll uns hier näher beschäftigen. Historisch gesehen haben sich Psychiatrie und Soziologie mit dem gleichen Gegenstand beschäftigt, den Armen und den Irren, wobei, wie Dörner meint, Psychiatrie und Soziologie in ähnlicher Weise in der Dialektik standen, "zugleich der Emanzipation leidender Menschen und der Integration der Gesellschaft, also der Bändigung sprengender, auflösender und destruktiver Kräfte, zu dienen, d.h. in der 'Dialektik der Aufklärung'". Mit Methoden, die in der Medizin Gültigkeit haben, versucht die Psychiatrie, subjektive Symptome und objektive Krankheitsmerkmale zu einer diagnostischen Beurteilung zu sichten. Die Nützlichkeit eines diagnostischen Krankheitsmodells hängt von dem Grad der Bestätigung einer zu Grunde liegenden Hypothese ab, und dieser wiederum ist abhängig davon, wie reliabel die Diagnose ist. Bei den psychiatrischen Erkrankungen ist der Bestätigungsgrad dieser zu Grunde liegenden Hypothese im allgemeinen gering. Die Wahl einer Diagnose führt in der Regel nicht zur Wahl einer spezifischen Therapie. Eine Ausnahme hiervon machen psychopharmacologische und verhaltenstherapeutische Verfahren, die bestimmte Zielsymptome oder Verhaltensmerkmale therapeutisch angehen. Der psychodynamisch orientierte Psychiater rekonstruiert die Persönlichkeitsentwicklung des Menschen bis hin zur symptomauslösenden Persönlichkeitsstörung, die als Introjekt einer konflikthaften Interaktion zwischen Persönlichkeit und sozialer Umwelt interpretiert wird.

Während die Auffassung der klassischen Psychiatrie, dass psychischen Krankheiten ihrer Natur nach ein somatisches Substrat zu Grunde liege, vielfach zu einer Diagnosenstellung führte, womit der Krankheitscharakter legitimiert war, damit aber auch die Gefahr eines therapeutischen Nihilismus heraufbeschworen wurde, brachte die psychodynamische Sichtweise zwar ein Verstehen des Leidens des Patienten, machte den Patienten aber gleichwohl abhängig vom Wertsystem des Therapeuten. Ist der Konflikt sowohl eigener als auch realitätsinhärenter Bedürfnisse in der Therapie deutlich geworden, laufen Therapeut und Klient durchaus Gefahr, sich an u.U. verschiedenartigen Wertesystemen zu entfremden. Szasz (1972) setzt sich dafür ein, dass nur für solche Krankheiten, bei denen sich die Symptomatik auf Grund eines biologischen Substrates ableiten lässt, ein eigentlicher

Krankheitscharakter anzunehmen sei. Diese überraschende und provozierende Ueberlegung begründet er in Anlehnung an Biaget damit, dass die sogenannten psychischen Krankheiten ein besonderes Spiel- und Regelverhalten des Individuums in seinen Interaktionen mit der Umgebung, das vom Normgebaren abweicht, verkörpern. Die Psychiatrie würde sich demnach nicht mit den körperlichen Leiden vergleichbarer Krankheiten befassen, sondern mit Spielregeln und den damit zusammenhängenden persönlichen, sozialen und ethischen Lebensproblemen. Werden diese Aussagen von Szasz (1972) ernst genommen, so kommen die Psychiater in einen Interessenskonflikt zwischen ihrer klinisch-diagnostischen Schulung und dem damit verbundenen Krankheitsbegriff und den ethischen Vorstellungen, denen jegliches Regelverhalten seine existenzielle Bezeichnung besitzt und nicht eine Krankheit im eigentlichen Sinne darstellen kann.

Ist der Krankheitsbegriff immer bei jenen psychiatrischen Erkrankungen problematisch gewesen, bei denen eine multifaktorielle Aetiologie anzunehmen war, galt dies ganz besonders für Persönlichkeitsstörungen, die an das Vorhandensein abnormer Persönlichkeitsvarianten gebunden sind. Wir haben an dieser Stelle nicht über die Opportunität des Begriffes abnorme Persönlichkeit oder Psychopathie zu entscheiden. Es sei nur am Rande erwähnt, dass bereits King deutlich unterschied zwischen dem statistischen Begriff "durchschnittlich" und dem Begriff "normal". Dass es, wir müssen sagen glücklicherweise, vom Durchschnitt abweichende Persönlichkeitsvarianten gibt, dürfte wohl unbestritten sein. Im Gegensatz zur Auffassung vieler deskriptiv-phänomenologisch eingesetzter Psychiater, als deren Repräsentant etwa Kurt Schneider gelten kann, die mit dem Begriff abnorme Persönlichkeit und Psychopathie primär nicht die Vorstellung von etwas Krankhaftem und Diagnostizierbarem verbanden, erhielt dieser Begriff in der alltäglichen Praxis immer mehr eine bewertende Komponente. Insofern wurde fälschlicherweise das, was abnorm erschien, als behandlungsbedürftig, weil krank, interpretiert. Es scheint grundsätzlich vernünftig zu sein, die Frage nach der Norm als Frage nach dem "normal wofür" und "normal für wen" (Redlich) zu formulieren und sie damit in den Situationskontext einer sozialen Gemeinschaft zu stellen. Damit gerät allerdings das von der Norm abweichende Verhalten leicht in das Kategoriensystem von gesund/krank u n d gut/schlecht.

In der Allgemeinheit wird Verhalten nämlich zumeist dann als vernünftig interpretiert, wenn nach der Gut-schlecht-Kategorie gewertet und als "gut" eingestuft werden kann. Erscheint ein Verhalten merkwürdig, unvereinbar mit den eigenen Interessen oder mit dem, was von einer vernünftigen Person als Motivation erwartet wird, dann wird der Beobachter ein solches Verhalten wahrscheinlich am ehesten

nach der Gesund/krank-Kategorie einzuordnen versuchen und es als krankhaft interpretieren. Die reiche Frau, die kleine Artikel aus einem Krämerladen stiehlt, wird eher für krank als für schlecht angesehen, weil nicht klar ist, wie eine solche Handlung ihren Interessen nützt. Die gleichen Beurteiler würden im Gegensatz dazu dieselbe Handlung als "schlecht" etikettieren, wenn eine Person aus einer unteren sozioökonomischen Schicht sie ausführte.

Die psychiatrischen Konzeptionen des Verhaltens arbeiten in beträchtlichem Umfang mit Begriffen wie etwa denen der in ihrer Entwicklung oder Kohärenz gestörten Persönlichkeit, die sich eher mit den in der Öffentlichkeit verwendeten Konzeptionen "schlechter" Handlungsabsichten überschneiden. Die Tendenz, psychisch gestörte Patienten so zu betrachten, als seien sie für ihren Zustand verantwortlich, physisch Kranke dagegen hiervon zu befreien, erklärt teilweise das Stigma, das mit einer psychiatrischen Störung verknüpft ist. So erklärt sich auch der Umstand, dass viele Menschen mit einer psychiatrischen Erkrankung zunächst versuchen, ihre Schwierigkeiten als Ausdruck einer körperlichen Erkrankung zu beschreiben. Dieser angeschnittene Fragenkomplex ist Gegenstand eines wichtigen sozialwissenschaftlichen Bereichs, der Attitüdenforschung, geworden (Stumme).

Die Problematik am Krankheitsbegriff in der Psychiatrie ist sicher nicht die, zu entscheiden, ob so etwas wie Krankheit vorkommt oder nicht, sondern zu differenzieren, ob neben dem kranken Verhalten im engeren Sinne nicht auch solches Verhalten auftreten kann, das das Attribut "krank" erst "durch einen komplexen sozialen Prozess der Interpretation und Zuschreibung, also in einem gesellschaftlichen Bewertungsprozess, erhält" (Keupp). Das Vorhandensein genetisch-konstitutionell, intrapsychisch oder sozial wirkender pathogener Faktoren lässt sich unseres Erachtens kaum leugnen. Eine Isolierung derartiger Faktoren gegenüber der Wirksamkeit sozialer Regelsysteme ist jedoch unzulässig und mächt die eigentliche Problematik des "medizinischen Modells" der Psychiatrie wie anderer Bereiche der Medizin aus. Es genügt unseres Erachtens nicht, wenn wir Phänomene wie Delinquenz, süchtiges Verhalten, Prostitution, Suizid, etc. als "Symptome" einstufen, hinter denen sich eine intrapsychische oder soziale Dynamik verbirgt. Zweifellos haben die Psychoanalyse seit Freud und die Sozialepidemiologie seit den Studien von Faris und Dunham, Hollingshead und Redlich, Srole u.a., zahlreiche wichtige Einzelbefunde intrapsychischer und sozialer Einzelfaktoren erbracht. So gilt es heute auf Grund sozialepidemiologischer Forschungen als bewiesen, dass zwischen der Höhe des sozialen Status und der Häufigkeit psychischer Störungen eine inverse Beziehung besteht. Die Gewichtigkeit abweichender Motivationsstendenzen in der Persönlichkeitsstruktur des Indivi-

duums resp. der Bedeutungsgehalt der Diskrepanz zwischen bestehenden Rollennormen und den Motivationen des Rollenträgers aber sind in ihren Interaktionssequenzen bisher zu wenig deutlich gemacht worden (Keupp).

Im Folgenden soll aus der Sicht des Mediziners zu einigen Ansätzen der Soziologie und Sozialpsychologie zur Erklärung abweichenden Verhaltens Stellung genommen werden, um später zu versuchen, das Krankheitsverhalten des Jugendlichen und Heranwachsenden, soweit es aus psychiatrischer Sicht möglich erscheint, sinnvoll einzuordnen. Keupp fasst die vorliegenden soziologischen Ansätze zur Erklärung abweichenden Verhaltens in zwei alternativen Strategien zusammen, eine, die auf der strukturell-funktionalen Theorie (Durkheim, Parsons, Merton) basiert, und die andere, die vom prozessualen Ansatz ausgeht (Thomas, Mead, Scheff). So brillant die Theorie über die Funktionen von Norm und Anomie sind, wird in diesem Konzept offenbar das geschichtliche Moment sich ständig wandelnder Wertmuster und der Aspekt situations- und subjektabhängiger Normbildung zu wenig berücksichtigt. Die Existenz von Normen kann nicht explizit und losgelöst von Interaktionszusammenhängen, wie z.B. auch von Kontrollvorgängen, die die Durchsetzung bestimmter Regeln bis hin zu Sanktionen beinhalten, gesehen werden. Dies hat ganz deutlich den Generationenkonflikt begleitende Normenkonflikt gezeigt. Wenn die Erwachsenenwelt und ihre institutionellen Repräsentanten dem Heranwachsenden in den vergangenen Jahren häufiger das Gefühl gaben, nur die Normen der Erwachsenen seien wertvoll, jene der anderen aber wertlos, haben sie damit durchaus Tatsachen konkretisiert, die in dieser Einstellung antizipiert wurden. Im Konzept einer solchen Self-fulfilling-prophecy liegt es, dass jener Prozess sozialer Kontrolle selbst etwas validiert, was er in Gang gesetzt hat.

Aus der Kritik dieses funktionalen Ansatzes hat Lemert den prozessualen Ansatz formuliert. Gemeint ist der Prozess gesellschaftlicher Reaktionen. "It insists that deviant behavior can be understood only in terms of constantly changing states reflecting complex interaction processes, that it is quite misleading to treat deviance as a steady condition. It is more interested in the 'social history' and ramifying effects of deviant behavior than on the basic 'characteristics' of deviating acts or actors". (Schur, 1969, S. 310). Die Vertreter dieser Forschungsrichtung gehen von der Annahme des "symbolischen Interaktionismus" aus, nach dem "das Individuum im Laufe seiner Erfahrungen mit sozialen Symbolen ein Selbstverständnis erwirbt, das wesentlich durch die Interpretationen beeinflusst wird, die dieses Individuum anderen in bezug auf sich selbst zuschreibt" (Hartmann, 1967, S. 62). Bewertungen, Typisierungen und Definitionen schaffen einen "Labelling"-Prozess (Becker, Scheff). Geht der strukturell-funktionale Ansatz von histo-

risch vorgegebenen Normen und Werten aus, negiert die Labeling-Theorie global allfällige Wertssysteme.

SPEZIELLE ASPEKTE

- 1) Psychische Krankheiten (akute und chronische Verhaltensstörung)
- 2) Süchtiges Verhalten
- 3) Delinquenz

Psychische Erkrankungen

Psychische Erkrankungen, die in der Adoleszenz auftreten, lassen sich phänomenologisch zunächst als Verhaltensstörungen beschreiben. Die Entstehung solcher Störungen beruht nach der psychiatrischen Krankheitslehre auf dem Zusammenwirken konstitutioneller, hereditärer und lebensgeschichtlich erworbener Faktoren. Die Krankheit wird wesentlich als individualgeschichtliches Geschehen angesehen, wobei der Umwelteinfluss im wesentlichen über Introektions- und Identifikationsprozesse verstanden wird.

Bevor wir den allfälligen Krankheitscharakter einer Verhaltensstörung diskutieren, muss vermerkt werden, dass zur normalen Adoleszenz ein ausgesprochen weiter Spielraum "abweichenden Verhaltens" gehört. Anna Freud (1936) hat das Verhalten des Jugendlichen in der eigentlichen Adoleszenz so beschrieben: "Der Jugendliche ist gleichzeitig in starker Masse egoistisch, betrachtet sich selbst als Mittelpunkt der Welt, auf den das ganze Interesse konzentriert ist, und ist doch, wie nie mehr im späteren Leben, opferfähig und zur Hingabe bereit. Er formt die leidenschaftlichsten Liebesbeziehungen, bricht sie aber ebenso unvermittelt ab, wie er sie begonnen hat. Er wechselt zwischen begeistertem Anschluss an die Gemeinschaft und unüberwindlichem Hang nach Einsamkeit; zwischen blinder Unterwerfung unter einen selbstgewählten Führer und trotziger Auflehnung gegen alle und jede Autorität. Er ist eigennützig und materiell gesinnt, dabei gleichzeitig von hohem Idealismus erfüllt. Er ist asketisch, mit plötzlichen Durchbrüchen in primitivste Triebbefriedigung. Er benimmt sich zu Zeiten grob und rücksichtslos gegen seine Nächsten und ist dabei selbst für Kränkungen äußerst empfindlich. Seine Stimmung schwankt von leichtsinnigstem Optimismus zu tiefstem Weltenschmerz, seine Einstellung zur Arbeit schwankt zwischen unermüdlichem Enthusiasmus und dumpfer Trägheit und Interesselosigkeit." Die Konsolidierung dieser Gegensätze bildet den Inhalt einer "normativen Krise" (Erikson), die zur Identitätsfindung führen soll. Auf die Besonderheiten und

die Verzögerung dieser Identitätsfindung haben Mitscherlich und andere hingewiesen. Wird der Prozess der psychosexuellen oder psychosozialen Identitätsfindung nicht abgeschlossen, entstehen Verhaltensstörungen. Der Betreffende vermag nicht aktiv und in seinem eigenen Interesse sowohl mit den Anforderungen der Aussenwelt als auch mit den eigenen Wünschen und Triebansprüchen umzugehen. Verstimmungen, Leistungshemmungen, Angstreaktionen, Phobien, Zwangssphänomene, können Aeusserungen dieser gestörten Adaptationsfähigkeit sein. Bei der Entstehung dieser Verhaltensstörungen ist immer zu berücksichtigen, dass Ausformung und Verlauf dieser Phänomene einer Vielzahl mitbedingender Faktoren unterliegt und verschiedenartig interpretiert werden kann, je nachdem, welcher Bezugsrahmen für das Verstehen dieser Verhaltensstörung gewählt wird.

Das Fortlaufen eines Jugendlichen lässt sich etwa als Appell interpretieren: Der Betreffende gibt damit seinem Protest Ausdruck. Das gleiche Phänomen kann aber auch Ausdruck einer kurzdauernden phasischen Verstimmung sein, der eine biologisch verankerte Rhythmisierung zugrunde liegt. Es kann weiter Ausdruck einer altersspezifischen Entwicklung sein und zum Normalverhalten eines Pubertierenden gehören. - Wir können das Phänomen also im Rahmen eines intrapsychischen Konfliktes, der aus der Dynamik von Triebstruktur und Identitätsfindung resultiert, verstehen; wir können es ebenso vor dem Hintergrund biologischer Vorgänge sehen: wir müssen es häufig in einem sozio-ökonomischen System interpretieren und müssen schliesslich auch epochalgeschichtliche Zusammenhänge berücksichtigen - ausgehend etwa von der Beobachtung, dass sich Verhaltensstörungen bei Studenten in den 60er Jahren zunächst als Leistungsstörungen, dann als politischer Protest und schliesslich als Konflikt im intim-erotischen Bereich manifestierten.

Die am Beispiel des Phänomens "Fortlaufen" aufgewiesene Problematik soll uns zu zwei Ueberlegungen führen:

1. Das Fehlen eindeutiger, kausaler Entstehungsfaktoren für ein bestimmtes Verhalten, wie sie bei bestimmten Erkrankungen, wie z.B. der perniziösen Anämie oder der Tuberkulose gegeben sind, beweist die Schwierigkeit, Verhaltensstörungen resp. psychische Krankheit ausschliesslich in einem kausal denkenden Krankheitsmodell zu verstehen. Die über 100 Jahre alte Diskussion der Psychiker und Somatiker, ob bestimmte Krankheiten primär somatisch oder psychisch bedingt seien, ist letztlich unerquicklich und ergebnisarm geblieben. Es steht heute außer Frage, dass jedes körperliche Symptom auch in einem seelischen Erlebniskontext gesehen werden muss und jede psychische Störung immer auch in biologischen Systemen abläuft. Die Psychiatrie in der Adoleszenz hat diesem Umstand insofern

Rechnung getragen, als dass sie im allgemeinen sehr zurückhaltend ist, nosologische Kriterien bei Verhaltensstörungen dieser Altersgruppe zu benützen.

2. Die in dem oben erwähnten Sachverhalt angesprochene Notwendigkeit einer "mehrdimensionalen Betrachtungsweise" (Bleuler, Kielholz u.a.) ist deshalb so schwierig durchzusetzen, weil der Prozess dieser mehrdimensionalen Betrachtungsweise selbst eine erstaunliche Offenheit beim Betrachter voraussetzt.

Der Notwendigkeit einer derartigen breit gefächerten Auffassung stehen im allgemeinen eine Reihe von Faktoren beim Betrachter im Wege. Das, was wir meinen, lässt sich stichwortartig unter den Begriffen der Sprachbarriere, der Gegenübertragung und der bereits erwähnten Dimension der sozialen Kontrolle zusammenfassen. Was wir als Verhaltensstörung oder Krankheit beim Klienten resp. Patienten sehen, ist also ein Stück weit auch Produkt unseres eigenen sprachlichen, gefühlsmässigen und sozialen Mittuns. Aufgabe der Erforschung des Krankheitsgeschehens beim Heranwachsenden ist unseres Erachtens weniger die Isolierung allfälliger somatischer, psychischer oder sozialer Entstehungsfaktoren, sondern das komplexe Zusammenspiel krankheitsbedingender Faktoren in einer Gesellschaft, die für den Gestaltwandel von Krankheiten verantwortlich ist. Wir denken dabei an die Zunahme und spezifische Ausformung besonders der psychosomatischen Krankheiten in unserer Zeit. Der früher für das Kranksein charakteristische Leidensdruck, den ein Symptom verursacht, ist heute bei vielen Patienten mit psychosomatischen Erkrankungen oder Charakterneurosen gar nicht vorhanden. Kranksein bedeutet bei diesen Patienten geradezu das Fehlen eines Leidensdruckes. Das einseitige Fahnden des Arztes nach körperlichen Symptomen, aber auch möglicherweise ein gesamtgesellschaftlicher Regulationsprozess, Gefühle im Sinne der Abwehr durch Somatisierung zu unterdrücken, erklärt dieses Phänomen teilweise. Hinzu kommt dass gerade jüngere Patienten nicht un wesentliche Vorbehalte haben, sich in einer klassischen Patientenrolle zu sehen. So kommt es, wie Szasz (1968) pointiert formuliert, dass nicht die Studenten leiden, wohl aber ihre College-Administratoren und die Psychiater. Die heute vermehrt beobachteten Abwehrvorgänge im Sinne der Somatisierung oder des "acting in" (Green) oder des "acting out" bedeuten eine Art Blindheit gegenüber intra- und interpsychischen Vorgängen. Gefühle der Leere, Konzentrations- und Erinnerungsschwierigkeiten, Pseudozwangdenken, Stimmungsschwankungen, Entfremdungsgefühle, Depressivität, Frustrationsintoleranz u.a. können Ausdruck einer Fragmentierung des narzisstischen Selbst sein. Bellak befürchtet, dass der narzisstische Charakter die Persönlichkeitsstörung der Zukunft sei. Diese Charakterstörung sei "durch oberflächliche, passagere Gefühlsbeziehungen mit

geringer subjektiver Gefühlsbeteiligung gekennzeichnet" und als "Ausdruck von Änderungen der Identifizierungsprozesse in einer Welt, die zunehmend durch rapide Mobilität der sozioökonomischen, technologischen und geographischen Bezugs-schemen" bestimmt ist, charakterisierbar. Es ist uns selbst in den vergangenen Jahren immer deutlicher geworden, dass der zunehmende Konsum von Alkohol, Medikamenten und Drogen als Versuch zu interpretieren ist, eine Konsolidierung des narzisstischen Selbst aufrecht zu erhalten. Das Auftreten von Symptomen als Ausdruck eines Triebkonfliktes, der sich dem Ich aufzwingt (A. Freud, 1965), lässt sich relativ selten beobachten. Häufiger werden Strukturen mit lebensgeschichtlich sehr früh eingetretenen Defiziten beobachtet, die sich als symbiotische Beziehungen, narzisstische Grössenvorstellungen, Störungen der sozialen Wahrnehmung u.a. darstellen. Smarr und Escoll haben verschiedene Ausformungen dieser narzisstischen Grundstruktur beschrieben. Diese Defizite der sozialen Wahrnehmung und Kommunikation lassen sich nicht nur aus der psychoanalytischen Theoriebildung ableiten, sondern durchaus auch aus lerntheoretischen Überlegungen (Schaffer).

Hieraus soll nicht gefolgert werden, dass es neben dem Normalverhalten Adoleszenter nur narzisstische Neurosen gibt. Auf eine eigentliche Darstellung typischer in der Adoleszenz auftretender Krankheitsbilder muss hier aus Platzgründen verzichtet werden. Wichtig erscheint uns, darauf hinzuweisen, dass wir bei allfälligen "Symptombildungen" Heranwachsender immer den Stellenwert derselben innerhalb des psychosozialen Entwicklungsprozesses des Heranwachsenden sehen müssen. Wenn wir ganz allgemein wissen, dass der ärztlichen Diagnosestellung beim Hilfesuchenden eine Kette von Schritten vorangehen, die durch sozialschichtabhängige kognitive und Einstellungs-Faktoren bestimmt werden, gilt dies vermehrt noch für den Adoleszenten. Seine vielfältigen Beziehungen zu "peer groups" aber auch seine Stellung im elterlichen Projektionsfeld (Richter) oder in anderen für ihn schwer durchschaubaren Interaktionssystemen weisen auf diese Problematik hin. Diese macht es für den Heranwachsenden unter Umständen schwierig, zu seinen eigenen Symptomen zu stehen und zum Arzt zu gehen. Aus epidemiologischen Untersuchungen in Allgemein-Praxen (Shepherd et al.) wurde deutlich, dass Adoleszente ausgesprochen selten zum Arzt gehen.

Nachdem wir grundsätzlich einige Aspekte des Krankheitsprozesses beim Heranwachsenden diskutiert haben, sei abschliessend nochmals der Labelling-Ansatz (Scheff), der ursprünglich am Beispiel chronisch schizophrener Patienten entwickelt wurde, diskutiert.

Eine uns wichtig erscheinende Differenzierung dieses ge-

schilderten Ansatzes von Scheff findet sich bei Freidson, der versucht, eine Taxonomie von Abweichungsformen zu entwickeln, indem er zwischen körperlichen und seelischen Krankheiten, aber auch zwischen verschiedenen Formen abweichenden Verhaltens sowie zwischen verschiedenen Schweregraden von Krankheiten, jeweils bezogen auf die Art der sozialen Kontrollreaktion, unterscheidet. Geht Scheffs Konzeption im wesentlichen von chronischen psychischen Störungen aus, benötigen wir u.E. für die Vielzahl akut auftretender psychosozialer Dekompensationsmöglichkeiten ein differenzierteres Modell.

Keupp hat den Ansatz von Freidson, der seine Argumentation vom Konzept der "Krankenrolle" von Parsons ableitet, in vier Merkmale zusammengefasst:

1. Das Individuum wird für seinen Zustand nicht verantwortlich gemacht und auch nicht für dessen Aufhebung.
2. Es wird von seinen normalen sozialen Rollenverpflichtungen befreit.
3. Die sich in der Krankheit manifestierende Abweichung wird zwar legitimiert, gleichzeitig ist sie aber unverwünscht, deswegen ist die Abweichung konditional, d.h. der Person wird auferlegt, sie zu überwinden.
4. Da die Person sich nicht selbst helfen kann, wird von ihr erwartet, dass sie kompetente Hilfe aufsucht und bereit ist, sich bei Änderungsversuchen kooperationswillig zu zeigen.

In diesem Konzept wird die Möglichkeit der Psychopathogenese von Störungen, die in der "society reaction theory" eindeutig zu kurz kommt, einbezogen (Goves). Das Auftreten einer akuten Psychose nur als "societal reaction" zu interpretieren, verbaut wichtige Möglichkeiten des therapeutischen Zugangs zum Patienten. Diese Aussage setzt aber voraus, dass wir ihn, wenigstens für eine bestimmte Zeitdauer, in der Krankenrolle akzeptieren. Die Problematik des Etikettierungsprozesses setzt jeweils dort ein, wo sich der Psychiater verführen lässt, Rollen zu übernehmen, Definitionen und Selektionen zu unterstützen, die nicht mit seiner eng umschriebenen Aufgabe zu tun haben. Das historische Produkt dieses Prozesses hat zum "Mythos der Psychiatrie" geführt (Szasz, 1972). Andererseits setzt das Arbeiten mit narzisstisch Gestörten geradezu eine myologische Empathie voraus, über die nur wenige Therapeuten oder "therapeutische Gemeinschaften" verfügen.

SÜCHTIGES VERHALTEN

Auf die Mehrdimensionalität der Entstehung süchtigen Verhaltens ist immer wieder hingewiesen worden (Battegay, Kielholz und Ladewig u.a.). Sogenannte Broken-home-Faktoren liessen sich nicht nur im klinischen Krankengut, sondern auch bei gesunden Schülern (Weidmann et al.) wie auch bei gesunden 20jährigen (Rekruten) (Battegay et al.) nachweisen. Der Befund, dass Probanden aus Trennungs-, Scheidungs- und Mussehnen ein grösseres Risiko laufen, später zu Drogenkonsumenten und damit potentiell sozial deviant zu werden, ist bekannt. Dieser Faktor ist einer von vielen Risikofaktoren, die im einzelnen nicht überbewertet werden dürfen. Aus welchem spezifischen Bedingungsgefüge sich eine Drogenabhängigkeit entwickelt und welche zusätzlichen Faktoren dieses Geschehen in Richtung eines Behandlungsprozesses bahnen, ist zumeist nur im Einzelfall deutlich zu machen. Wesentlich sowohl für die Entstehung der Abhängigkeit wie auch für die Schwierigkeit der therapeutischen Zugänglichkeit ist die Tatsache, dass sowohl der Drogenkonsum wie übrigens auch der Medikamentenmissbrauch von den Betroffenen zumeist verheimlicht wird.

Das Phänomen der Illegalität des Drogenkonsums und der sekundären Kriminalisierung jugendlicher Drogenkonsumenten ist sicher nicht zu unterschätzen. Andererseits ist aber auf die Tatsache hinzuweisen, dass viele Medikamentenabhängige und Alkoholkranke in Allgemeinspitälern oder in Arztpraxen wegen symptomatischer Leiden behandelt werden, ohne dass der Suchtcharakter ihres Leidens diagnostiziert und behandelt wird. Dieses Phänomen unterstreicht den Umstand, dass gerade wir dem Süchtigen mit vielfältigen ambivalenten Einstellungen begegnen. Normativ-moralisierende und verstehende Einstellungen durchmischen sich in unserer Gesellschaft und machen die Frage des Krankheitscharakters des Süchtigen zu einem ausserordentlich komplexen Gegenstand.

Besonders der Krankheitscharakter des Alkoholikers ist immer wieder diskutiert worden. Feuerlein hat auf die Zwiterstellung des Alkoholismus innerhalb einzelner Erklärungsmodelle hingewiesen. Die von Jellinek postulierte biologische Grundlage des Kontrollverlustes liess sich nicht verifizieren. Andererseits haben Untersuchungen an Zwillingen (Partanen et al.) oder an Kindern aus Alkoholikerfamilien, die bei nicht-alkoholischen Adoptiveltern aufwuchsen (Goodwin et al.), sowie solche über mögliche Querverbindungen zu den periodischen Depressionen (Winkler et al.), für die heute allgemein eine biologische Entstehungsweise angenommen wird, auf mögliche biologische Determinanten in der Entwicklung zum Alkoholismus hingewiesen. Dass sich biologische und lerntheoretische Über-

legungen grundsätzlich nicht ausschliessen, sondern ergänzen, haben wir versucht, an der Entwicklung der Drogenabhängigkeit darzustellen (Ladewig). Zweifellos besteht mit der Uebernahme normativer Rollenverpflichtungen, die den Kranken weitgehend der Verantwortlichkeit für das Krankheitsgeschehen entheben, gerade beim Alkoholiker die Gefahr einer zusätzlichen Passivierung. Diese äussert sich u.U. in magischen Erwartungen einer "Heilung" durch den Therapeuten. Dieses Phänomen spricht u.E. jedoch nicht gegen die Therapienotwendigkeit, als vielmehr für die Wahl geeigneter Modalitäten in der Behandlung resp. Verhaltensmodifikation von Alkohol- oder Drogenabhängigen.

Stellt die Gruppe der Süchtigen eine äusserst kleine Minorität unserer Gesellschaft dar, für deren Verhaltensstörungen letztlich aus pragmatischen Ueberlegungen ein Krankheitscharakter angenommen werden muss - ohne dass damit eine bestimmte Therapieform zu präjudizieren ist - stellt die Gruppe drogenexperimentierender Jugendlicher ein ganz anderes Phänomen dar. Während der Süchtige vorwiegend eine Belastung für die Gesellschaft darstellt, kann der drogenexperimentierende Jugendliche durch sein Verhalten in vielfacher Weise das Normensystem unserer Kultur beeinflussen. Diese Situation könnte Jugendliche mit einer an sich minimalen Chance zur vollen Partizipation an den am höchsten bewerteten Aktivitäten, in einer Gesellschaft veranlassen, neue Verhaltensformen zu inaugurieren. Dies würde vermehrt notwendige Vorgänge einer normativen Flexibilität (Coser) beinhalten. Durchaus skeptisch stehen wir der heute zunehmend verbreiteten Selbstversorgung mit Schmerz- und Schlafmitteln gegenüber. Mit einer zunehmenden Abhängigkeit gegenüber einer von aussen gesteuerten Beeinflussung von Schmerz, Krankheit und Tod schwindet beim einzelnen die Fähigkeit, Krankheit und Leiden zu bewältigen.

DELINQUENZ

Die Notwendigkeit einer differenzierenden Betrachtung gilt nicht nur für den ganzen Bereich psychischer Krankheit und süchtigen Verhaltens. Gerade auch bezüglich des Phänomens Delinquenz ist eine solche mehrdimensionale Betrachtungsweise notwendig. Seit den 50er Jahren ist eine z.T. recht emotionale Diskussion über das Thema Krankheit und Kriminalität geführt worden. Hakeem gibt in seinem polemischen Aufsatz über den kranken Kriminellen aus der Sicht des "psychiatrischen Imperialismus" ein lesenswertes Beispiel. Wenn Melitta Schmidebert 1953 noch schrieb: "Ich bin sicher, dass die Psychoanalyse sich zum bedeutsamsten Instrument in der Erforschung und Behandlung der 'Verbrechen' genannten psychosozialen Krankheit entwickeln wird", kann das als Beispiel "psychiatrisch-psychoanalytischer Allmachtsphantasien"

interpretiert werden, sind doch bis heute erst ungenügend Zielvorstellungen therapeutischen Vorgehens bei Delinquenzen formuliert und die zur Verfügung stehenden Methoden im Bezug auf das Beeinflussen und Erreichen allfälliger Zielsymptome kaum je überprüft worden. Die wenigen vorliegenden kontrollierten Untersuchungen haben, gemessen an dem sicherlich ungenügenden Kriterium der Rückfälligkeit, keinen direkten Effekt einer Therapie nachgewiesen (Adamson und Dunham, Powers und Helen Witmer, zit. nach Hakeem).

Psychiatrisch-psychoanalytische Vorstellungen, nach denen Delinquenz vorwiegend durch gestörte mitmenschliche Beziehungen in der frühen Kindheit bedingt ist, wurden zumeist im Prozess therapeutischer Erfahrungen gesammelt. Eine Versagung des Wunsches nach Sicherheit, Anerkennung, Liebe, Besitz, etc. führt zu Ersatzbefriedigungen, die delinquentes Verhalten erklären. Die Steuerung solcher Ersatzbefriedigungen hängt von Bezugserlebnissen zu Elternfiguren ab, die mit ihren Einstellungen, die sie weitervermitteln, das zukünftige Verhalten der Kinder in Richtung Delinquenz kanalisieren. Dass solche Entwicklungsbedingungen für die Entstehung delinquenter Verhaltens wichtig sind, ist unseres Erachtens eine tägliche therapeutische Erfahrung. Das Problem dieses Ansatzes besteht allerdings darin, dass verschiedene Forscher den Einfluss einzelner Faktoren zu "quantifizieren" versuchten. Dabei liess sich das, was z.B. als "emotionale Störung" angenommen wurde, kaum operationalisieren. Bowlby versuchte, den Einfluss des Mutterentzuges (mother deprivation) für die Entstehung der Kriminalität nachzuweisen. Dabei waren ihm aber sowohl in der Gruppe jugendlicher Delinquenzen wie in der sogenannten Kontrollgruppe Angaben über die zu untersuchenden Variablen, nämlich Delinquenz und Mutterentzug, bekannt, was den wissenschaftlichen Wert seiner Untersuchungen fragwürdig macht. Auch die Hypothese einer gestörten oder mangelhaften Ueber-Ich-Bildung bei Delinquenzen hat sich erwartungsgemäss nicht systematisch erfassen und in kontrollierten Untersuchungen grösserer Kollektive bestätigen lassen.

Entsprechendes gilt allerdings auch für soziologische Hypothesen, wie die der "differentiellen Kontakte" (Sutherland und Cressey) sowie auch für andere theoretische Ansätze, etwa dem der symbolischen Interaktionstheorie (Weinberg, Sykes und Matza). Die meisten der in der Psychiatrie wie in der Soziologie und Psychologie formulierten Theorien sind kaum in der Lage, Hypothesen mit Vorhersagewert für bestimmte Formen delinquenter Verhaltens abzuleiten. Sie scheinen vielmehr alle Ordnungsprinzipien zu sein, die bekanntes Material verständlich resp. "sinnvoll" werden lassen. Cressey spricht in diesem Zusammenhang vom "Erklärungsprinzip des normativen Konflikts".

Abweichendes Verhalten im Sinne der Delinquenz macht, wie das Erlernen sozialen Verhaltens überhaupt, einen Prozess sozialer Interaktion notwendig. Hierbei sind Sprach- und Begriffserwerb, Motivationstraining, Einüben frühkindlicher Verhaltensmuster, Internalisierung von Einstellungen und Erwartungen resp. von Gruppennormen, Erlernen von Techniken zur Ausführung von abweichendem Verhalten ausschlaggebend. In diese Verhaltensmuster gehen bereits Reaktionen des sozialen Systems ein. Die aus diesem Wechselspiel entstehenden "Reizmuster" bedingen wieder neue Reaktionsfolgen.

Die Frage nach dem Krankheitscharakter psychischer Störungen, süchtigen oder delinquenten Verhaltens lässt sich nicht durchgehend bestätigen oder verneinen. Dieser Sachverhalt liegt z.T. in unserer Ambivalenz gegenüber altersspezifischen, mehr aber noch gegenüber solchen Abweichungen begründet, die unser Wertesystem in Frage stellen. Oftmals lässt sich der Krankheitscharakter aufgrund des Schweregrades einer die Verhaltensstörung bedingender Grundstörung beurteilen. Besonders schwierig wird diese Beurteilung allerdings dann, wenn der bei einer Krankheit zu erwartende Leidensdruck fehlt. Erst dann, wenn die Kooperationsbereitschaft fehlt, Verhalten, sei es über das Modell der Krankheitsrolle oder spontan, zu ändern, sprechen wir von abweichendem Verhalten. Gestörtes Verhalten darf aber nicht nur auf einen allfälligen Krankheitswert hinterfragt werden. Gerade beim Adoleszenten kann hierin eine Suche nach Selbstverwandlung oder ein Autonomiestreben zum Ausdruck kommen.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamson, LaMay, Dunham H.W. (1956): Clinical Treatment of Male Delinquents. A Case Study in Effort and Result. American Sociological Review, 21, ohne Seitenangabe, Zitat nach Hakeem, siehe weiter unten.
- Bacon S. (1971): Persönliche Mitteilung, London.
- Battegay R. (1965): Selbstmordprophylaxe bei Süchtigen. Z. Präv.-Med., 10, 440.
- Battegay R., Ladewig D., Mühlemann R., Rauchfleisch U., Weidmann M. (1973): Drogenmissbrauch und -abhängigkeit aus psychiatrischer Sicht. Z. Präv.-Med., 18, 157-172.
- Becker H.S. (1963): Outsiders. Studies in the sociology of deviance. New York.
- Bellak L. (1967): The Broad Scope of Psychoanalysis. Hg. D.P. Spence, New York (Grune & Stratton).

- Bleuler M. (1951): Forschungen und Begriffswandlungen in der Schizophrenielehre 1941-1950. Fortschr. Neurol. Psych., 19 (9/10), 385-430.
- Coser L.A. (1968): Einige Funktionen abweichenden Verhaltens und normativer Flexibilität. In: F. Sack & R. König (Hrsg.): Kriminalsoziologie. Frankfurt, 21-37. (Ursprüngl.: Some functions of deviant behavior and normative flexibility. In: American Journal of Sociology, 68, 1962, 1972-181).
- Cressey D.R. (1968): Statistische Verteilung und individuelles Verhalten: Eine Abhandlung zur Kriminologie. In: Kriminalsoziologie, F. Sack (Hrsg.), Akademische Reihe, Ch. Zwingmann (Hrsg.), Akademische Verlagsgesellschaft, Frankfurt a.M.
- Durkheim E. (1951): Suicide (Uebers. v. J.A. Spaulding u. G. Simpson). Glencoe, Ill.
- Erikson E.H. (1971): Kindheit und Gesellschaft. 4. Aufl., Klett, Stuttgart.
- Faris R.E.L. and Dunham W.H. (1939): Mental disorders in urban areas. Chicago.
- Feuerlein W. (1975): Ist Alkoholismus eine Krankheit? Caritas 4/5, 204-208.
- Freidson E. (1966): Disability as social deviance. In: M.B. Sussmann (Hrsg.): Sociology and rehabilitation. Washington, 71-99.
- Freud A. (1968): Wege und Irrwege in der Kinderentwicklung. Huber/Klett, Bern u. Stuttgart.
- Freud A. (1936): Das Ich und die Abwehrmechanismen. Berlin, Leipzig; Wien.
- Goodwin D.W., Schulzinger E., Hermansen L., Guze S.B., Winkler G. (1973): Alcohol problems in adoptees raised apart from alcoholic biological parents. Arch. Gen. Psychiat., 28, 238-243.
- Gove W.R. (1970): Societal reaction as an explanation of mental illness: An evaluation. In: American Sociological Review, 35, 873-884.
- Green A. (1975): Analytiker, Symbolisierung und Abwesenheit im Rahmen der psychoanalytischen Situation. Psyche, 29 (6), 503-541.
- Hakeem M. (1968): Eine Kritik des psychiatrischen Ansatzes. In: F. Sack (Hrsg.), Kriminalsoziologie. Akademische Verlagsgesellschaft, Frankfurt a.M.
- Hartmann H. (1967): Stand und Entwicklung der amerikanischen Soziologie. Einführung zu: H. Hartmann (Hrsg.): Moderne amerikanische Soziologie. Neuere Beiträge zur soziologischen Theorie. Stuttgart, 1-92.

- Hollingshead A.B., Redlich F.C. (1958): Social class and mental illness. A community study, New York.
- Illich I. (1975): Die Enteignung der Gesundheit. "Medical Nemesis". Rowohlt Reinbek.
- Jellinek E.M. (1960): The disease concept of alcoholism. New Haven.
- Keupp H. (1972): Psychische Störungen als abweichendes Verhalten. Zur Soziogenese psychischer Störungen. Urban & Schwarzenberg, München-Berlin-Wien.
- Kielholz P., Ladewig D. (1971): Die Drogenabhängigkeit. Lehmann, München.
- Kielholz P. (1971): Diagnose und Therapie der Depressionen für den Praktiker. 3. Aufl., Lehmann, München.
- Kind C.D. (1954): The meaning of normal. Yale J. Biol. and Med., 17, 493-501.
- Ladewig D. (1974): Biologische und lerntheoretische Aspekte süchtigen Verhaltens. Schweiz. med. Wschr., 104, 545-550.
- Lemert E.M. (1964): Social structure, social control, and deviation. In: M.B. Clinard (Ed.): Anomie and deviant behavior. New York, 57-98.
- Mead G.H. (1934): Mind, self, and society. Chicago.
- Merton R.K. (1964): Anomie, Anomia, and social interaction: Contexts of deviant behavior. In: M.B. Clinard (Ed.): Anomie and deviant behavior. New York, 213-242.
- Meyer J.-E. (1971): Der Psychiater in seiner Stellung zwischen der Gesellschaft und den psychisch Kranken. In: Der psychisch Kranke und die Gesellschaft. Hrsg.: H. Lauter/J.E. Meyer. G. Thieme, Stuttgart, 63-67.
- Meyer zur Capellen R. (1975): Aufgaben und Grenzen des Kinder-Psychotherapeuten in unserer Gesellschaft. Psyche, 29(7), 591-608.
- Mitscherlich A. (1963): Auf dem Wege zur vaterlosen Gesellschaft. Piper, München.
- Parsons T. (1967): Definition von Gesundheit und Krankheit im Lichte der Wertbegriffe und der sozialen Struktur Amerikas. In: A. Mitscherlich u.a. (Hrsg.): Der Kranke in der modernen Gesellschaft. Köln/Berlin, 57-87.
- Parsons T. (1968): Entstehung und Richtung abweichenden Verhaltens. In: F. Sack & R. König (Hrsg.): Kriminalsoziologie. Frankfurt, 9-20 (ursprüngl.: The social system. New York, 1951, 249-260).

- Partanen J., Bruun K., Markanen T. (1966): Inheritance of drinking behavior; a study of intelligence, personality and use of alcohol in adult twins. In: The Finnish Foundation for Alcohol Studies, Helsinki.
- Piaget J. (1969): Nachahmung, Spiel und Traum. Klett, Stuttgart.
- Powers E., Witmer H. (1951): Experiment in the Prevention of Delinquency: The Cambridge-Sommerville Study. New York. Zitat nach Hakeem M., siehe oben.
- Redlich F.C. (1967): Der Gesundheitsbegriff in der Psychiatrie. In: Der Kranke in der modernen Gesellschaft. A. Mitscherlich u.a. (Hrsg.), Neue Wiss. Bibl. Soziologie, Kiepenheuer, Köln/Berlin.
- Richter H.-E. (1970): Patient Familie. Rowohlt, Reinbek.
- Schaffer H.R. (1971): Soziales Lernen und Identifikation. In: Das menschliche Lernen und seine Entwicklung. Hrsg.: E.A. Lunzer/ J.F. Morris, Klett, Stuttgart.
- Scheff T.J. (1966): Being mentally ill: A sociological theory. Chicago.
- Smarr E.R., Escoll Ph.J. (1973): The Youth Culture, Future Adulthood, and Societal Change. In: Adolescent Psychiatry, Hrsg.: Sh.C. Feinstein, G. Giovacchini, Basic Books, New York.
- Schmiedeberg M. (1953): The Psychoanalysis of Delinquents. American Journal of Orthopsychiatry, 23, 14-21.
- Schneider K. (1950): Die psychopathischen Persönlichkeiten. 9. Aufl., Wien.
- Schur E.M. (1969): Reactions to deviance: A critical assessment. In: American Journal of Sociology, 75, 309-322.
- Srole L., Langner T.S., Michael S.T., Opler M.K., Rennie T.A.C. (1962): Mental health in the metropolis: The midtown Manhattan study. Vol. 1., New York.
- Stumme W. (1975): Psychische Erkrankungen - Im Urteil der Bevölkerung. In: Fortschritte der Sozialpsychiatrie 1. Bauer M. et al. (Hrsg.), Urban & Schwarzenberg, München-Berlin-Wien.
- Sutherland E.H. (1968): Die Theorie der differentiellen Kontakte. In: F. Sack (Hrsg.), Kriminalsoziologie, Akademische Verlagsgesellschaft, Frankfurt a.M.
- Sykes G.M., Matza D. (1968): Techniken der Neutralisierung. Eine Theorie der Delinquenz. In: F. Sack (Hrsg.), Kriminalsoziologie, Akademische Verlagsgesellschaft, Frankfurt a.M.

- Szasz Th.S. (1968): The psychology of persistent pain. A portrait of l'Homme Douloureux. In: A. Soulairac, J. Dahn, J. Charpentier: Pain, 93-113. Academic Press, London and New York.
- Szasz Th.S. (1972): Geisteskrankheit - ein moderner Mythos? Walter, Olten u. Freiburg i.Br..
- Thomas W.I. (1928): The child in America. New York.
- Von Baeyer: zit. n. J.-E. Meyer (1971): Der Psychiater in seiner Stellung zwischen Gesellschaft und den psychischen Kranken. In: Der psychisch Kranke und die Gesellschaft. Hrsg.: H. Lauter/J.E. Meyer, Thieme, Stuttgart, 63-67.
- Weidmann M., Ladewig D., Faust V., Gastpar M., Heise H., Hobi V., Mayer-Boss S., Wyss P. (1973): Drogengebrauch von Basler Schülern. Ein Beitrag zur Epidemiologie. Schweiz. med. Wschr., 103, 121-128.
- Weinberg K.S. (Hrsg.) (1967): The sociology of mental disorders. London.
- Winokur G.W., Rimmer J., Reich T. (1971): Alcoholism IV. Is There More Than One Type of Alcoholism? Brit. J. Psychiat., 118, 525-531.

D. Ladewig
Psychiatrische Universitätsklinik
Wilhelm Klein-Strasse 27
4056 Basel

ABWEICHENDES VERHALTEN BEI JUGENDLICHEN - PSYCHIATRISCHE
BEITRAEGE ZUR IDENTIFIKATION VON RISIKOFAKTOREN

Ambros Uchtenhagen*

ZUSAMMENFASSUNG

Aus empirischen Untersuchungen werden nachprüfbare Risikofaktoren herausgestellt, die eine Entwicklung zu psychischer Erkrankung, zu Drogenmissbrauch, zu Suizid oder zur Delinquenz fördern. Diese Faktoren sind in ihrer Wirkungsweise meist umstritten; sofern als Einzelfaktoren betrachtet, haben sie zu wenig Erklärungskraft. Die Forschung entwickelt sich deshalb zur Erfassung von Gefährungsmustern, und zur Ueberprüfung von Hypothesen zur Entstehung und zum Verlauf abweichenden Verhaltens. Vermehrt zu erforschen sind stabilisierende Faktoren.

RESUME

Cet article est consacré à un essai de systématisation des facteurs de risque favorisant le déclenchement de phénomènes tels que les maladies mentales, l'abus des drogues, le suicide et la délinquance. Il apparaît que les facteurs évoqués sont discutables à deux points de vue. D'abord, ils ne possèdent qu'une faible valeur explicative. Ensuite, leur éventuelle modalité d'action dans le développement des phénomènes mentionnés ci-dessus est mal cernée. Les recherches actuelles tendent à améliorer les connaissances relatives aux constellations pathogènes formées par une pluralité de ces facteurs. Elles cherchent également à développer et tester des hypothèses sur la génèse et le développement du comportement déviant. Il apparaît nécessaire de multiplier les recherches ayant trait aux facteurs stabilisants.

* Aus dem Sozialpsychiatrischen Dienst der Universität Zürich
(Leitung: PD Dr. A. Uchtenhagen)

1. EINLEITUNG
 - 1.1 Umschreibung und Abgrenzung abweichenden Verhaltens
 - 1.2 Entwicklungsrichtungen psychiatrischer Forschung über die Ursachen pathologischen Verhaltens
2. RISIKOFAKTOREN FÜR DIE ENTSTEHUNG ABWEICHENDEN VERHALTENS
 - 2.1 Prävalenz und Inzidenz
 - 2.2 Biologisch begründete Risiken
 - 2.2.1 Heredität
 - 2.2.2 Erworbene Hirnschädigung
 - 2.2.3 Chromosomen-Anomalien
 - 2.3 Erziehungsmilieu und Herkunfts familie
 - 2.3.1 Broken home
 - 2.3.2 Heim- und Anstaltserziehung
 - 2.3.3 Elternpersönlichkeiten und Familienkonstellation
 - 2.3.4 Stellung in der Geschwisterreihe
 - 2.3.5 Sozialstatus der Herkunfts familien
 - 2.3.6 Rassische und kulturelle Diskriminationsfaktoren
 - 2.4 Persönlichkeitsfaktoren
 - 2.5 Sozialer Status
3. RISIKOFAKTOREN FÜR DIE PROGNOSE ABWEICHENDEN VERHALTENS
 - 3.1 Die allgemeine psychiatrische Prognosenregel
 - 3.2 Soziale Herkunft und Sozialstatus
 - 3.3 Diagnosenspezifische Prognostik
 - 3.4 Lebenschancen und soziale Kontakte als stabilisierende Faktoren
 - 3.5 Prognostische Bedeutung von Behandlung und Massnahmen
 - 3.6 Grenzen der Prognostizierbarkeit
4. IDENTIFIKATION VON GEFÄHRDUNGSMUSTERN
5. LITERATUR

1. EINLEITUNG

1.1 Umschreibung und Abgrenzung abweichenden Verhaltens

Der Begriff der Devianz impliziert Normvorstellungen, die gerade auf den Entwicklungsstufen der Adoleszenz und der ersten Erwachsenenjahre eine besondere Plastizität und Wandelbarkeit aufweisen. Innert weniger Jahre wechselnde Normbildungsprozesse und eine Abfolge überindividueller und übernationaler Trends sind charakteristische Merkmale dieser Altersgruppen. Abweichendes Verhalten, allgemein gefasst, im Vergleich zu vorangegangenen Generationen braucht nicht identisch zu sein mit abweichendem Verhalten innerhalb der eigenen Altersgruppe. Abweichendes Verhalten heute kann normprägendes Verhalten morgen sein.

Die psychiatrische Forschung hat zum Verständnis dieser Prozesse wenig beigetragen. Sie hat sich vielmehr mit umschriebenen Formen devianten Verhaltens beschäftigt, die als pathologisches (krankhaftes) Verhalten verstanden werden. Es handelt sich dabei um Verhaltensstörungen, die sich manifestieren als psychisches Leiden, als Suchtkrankheit, als Jugendverwahrlosung und Jugendkriminalität, als Selbstmordgefährdung. Die folgende Übersicht beruht auf psychiatrischen Erfahrungen und Forschungsarbeiten, die sich auf diese umschriebenen Verhaltensstörungen beziehen.

Auch innerhalb der Psychopathologie ist freilich nicht zu übersehen, dass es altersspezifische Störsymptome und Störfelder gibt, die nicht ohne weiteres als Krankheitszeichen zu werten sind und sich von diesen erst aufgrund eingehender epidemiologischer und katamnestischer Untersuchungen unterscheiden lassen. Neuere Untersuchungen dieser Art, wie sie über das auffällige Verhalten bei Kindern vorliegen (Shepherd et al., 1973), sind für Adoleszenz und Nach-Adoleszenz erst in Ansätzen vorhanden (z.B. Offer und Offer, 1969). Die Psychiatrie orientiert sich deshalb eher an Vorstellungen über die Bewältigung alters- und umweltspezifischer Problemstellungen durch den Adoleszenten als an Vorstellungen über ein normiertes Verhalten (Schonfeld, 1971). Der Einbezug psychischer Leiden in die folgenden Überlegungen wird deshalb nur die auffälligsten Krankheitsbilder betreffen, nicht aber Störungen problematischer Abgrenzbarkeit, wie etwa die Pubertätskrise.

1.2 Entwicklungsrichtungen psychiatrischer Forschung über die Ursachen pathologischen Verhaltens

Die psychiatrische Forschung arbeitet nicht mit dem Begriff der Devianz, sondern mit dem Begriff der Krankheit oder allenfalls der krankhaften Störung. Krankheit und krankhafte

Störung waren traditionellerweise Attribute eines individuellen Symptomträgers, aber gleichzeitig nosologische Einheiten entweder im Sinne von Symptomverbänden oder von Folgezuständen einer Krankheitsursache.

Beide Aspekte werden seit bald 20 Jahren zunehmend in Frage gestellt. So wird der Kranke und insbesondere der jugendliche Kranke nicht mehr einfach als der individuelle Symptomträger gesehen, sondern sozusagen als "schwäächstes Glied einer Kette", als identifizierbarer Patient in einer Bezugsgruppe, in welcher pathogene Kräfte wirksam sind. "Gestört" ist dann nicht der einzelne, sondern die Bezugsgruppe. Einer der bekanntesten dieser systemtheoretischen Ansätze liegt darin, nicht den Jugendlichen, sondern die Familie als Patienten zu verstehen (Haley, 1959; Lidz, 1958; Richter, 1972; Wynne, 1958). Die Psychopathologie befasst sich dann weniger mit dem gestörten Verhalten des Individuums als mit Phänomenen der Kommunikation und der Gruppendynamik. Forschungsarbeiten dieser Richtung befassten sich mit dem Hintergrund schizophrener Psychosen, neurotischer Fehlentwicklungen und krimineller Karrieren.

Das psychiatrische Krankheitsverständnis hat sich seit den Tagen Kurt Schneiders, als nur körperlich begründbare Leiden die Geltung von Krankheiten erlangten, wesentlich gewandelt. Damit sind aber auch die Beurteilungsmassstäbe dessen, was als krank bzw. gesund zu gelten hat, in Frage gestellt worden. Eine Krankheitslehre, die mit körperlich erfassbaren Ursachen rechnet, steht und fällt mit der Nachweisbarkeit dieser Ursachen. Endogene und psychogene Erkrankungen entziehen sich dieser Nachweisbarkeit, und selbst die Wege hereditärer Vermittlung von Krankheitsanlagen bleiben umstritten. Eine phänomenologische Psychiatrie beschreibt Krankheitsbilder mit gestörtem oder störendem Verhalten, nicht Krankheiten im Sinne ursächlicher Einheiten. Die Interpretation des gestörten Verhaltens ist keine einheitliche, sondern entspricht dem jeweiligen Orientierungsrahmen, der z.B. psychoanalytisch, lernpsychologisch oder gruppendynamisch geprägt sein kann. Diese Interpretationswege werden aber gleichzeitig zum Verständnis normalpsychologischer Prozesse benutzt. Damit ist eine Möglichkeit zur operationalen Abgrenzung pathologischen Verhaltens von normaler Entwicklung eröffnet. Störung und therapeutischer Erfolg sind aber nicht nur auf der Symptomebene und auf der operationalen Ebene zu beurteilen. Jenseits aller divergierenden Interpretationsversuche wird ausserdem eine Wertung der sozialen Anpassungsfähigkeit des Patienten angestrebt, d.h. seiner Fähigkeit, die in einer gegebenen Umwelt vorhandenen Rollenerwartungen (Erwerbsfähigkeit, Selbstverantwortlichkeit, Kontaktfähigkeit usw.) zu erfüllen.

Die Abgrenzung pathologischen Verhaltens wird demnach auf drei Ebenen vollzogen: 1. deskriptiv durch die Beschreibung von Symptomen und Auffälligkeiten, 2. operationell durch die Formulierung von fehlgesteuerten Prozessen und Entwicklungen, 3. funktionell durch die Überprüfung der Rollentauglichkeit.

Die psychiatrische Ursachenforschung bewegt sich dementsprechend auch auf verschiedenen Ebenen. Auf der biographischen Ebene wird nach Gründen für Fehlentwicklungen und Fehlhaltungen gefragt, die sich aus der individuellen Geschichte und der engeren Bezugsgruppe ergeben könnten. Auf der biologischen Ebene wird nach körperlich nachweisbaren Bedingungen gefragt, unter welchen sich Fehlentwicklungen ereignen; hier hat vor allem die Erbforschung mit verbesserten Zwillings- und Adoptivkinderstudien einen neuen Aufschwung erlebt und Verfahren zur getrennten Untersuchung von Milieu- und Erbfaktoren verbessert. Auch den Formen und Folgen frühkindlicher Hirnstörung wurde vermehrte Aufmerksamkeit gewidmet. Auf der makrosozialen Ebene schliesslich wird nach Zusammenhängen zwischen Verhaltensstörung und überindividuellen Lebensbedingungen (Sozialschicht, Subkultur, Wohn- und Arbeitsverhältnisse, etc.) gesucht.

Ausserdem hat sich im Laufe der letzten zwei Jahrzehnte in Zusammenhang mit der Entwicklung neuer Behandlungsmöglichkeiten eine neue Forschungsrichtung entwickelt, die sich vor allem dem Studium jener Faktoren widmet, die Einfluss auf den Verlauf und die Prognose pathologischer Verhaltensstörungen nehmen. Zur Ursachenforschung im hergebrachten Sinne kam damit eine gezielte Beschäftigung mit dem Problem der Risikoverminderung. Diese Forschungsrichtung arbeitet weniger anamnestisch (Rückblenden in die Vergangenheit) als katamnestisch (kurz- und langfristige Nachuntersuchungen) und prospektiv (begleitende Verlaufsuntersuchungen).

Als weiterer Wandel ist zu verzeichnen, dass ein monokausales Verständnis pathologischen Verhaltens weitgehend abgelöst wurde durch Vorstellungen über das Zusammenwirken verschiedener Ursachen, Vorstellungen über Bedingungskonstellationen und Gefährdungsmuster. In diesem Sinne wird etwa von high risk groups gesprochen, womit eine spezifisch gefährdete umschriebene Gruppe gemeint ist (z.B. Nachkommen schizophrener Mütter, bezüglich Schizophrenie gefährdet; Heimkinder, bezüglich Entwicklungs- und Reifungsvorgängen gefährdet; Unterschichtsjugendliche aus kinderreichen Familien, verwahrlosungsgefährdet). Hier konzentriert sich die Forschung u.a. darauf, innerhalb dieser Gruppen nach weiteren gefährdeten oder stabilisierenden Faktoren zu suchen.

2. RISIKOFAKTOREN FÜR DIE ENTSTEHUNG ABWEICHENDEN VERHALTENS

2.1 Prävalenz und Inzidenz

Nicht jedes abweichende Verhalten fällt auf. Eine lediglich zu schätzende Zahl psychischer Störungen gelangt nie zur Behandlung und damit zur Identifizierung. Jedenfalls nur zu schätzen sind die Dunkelziffern für Delinquenz und Suchtverhalten. Bei der überwiegenden Zahl von Forschungsarbeiten, die sich mit unserem Thema beschäftigen, geht man von bereits identifizierten Patienten oder Klienten oder Delinquennten aus. Sie beruhen damit weder auf der "wahren" Prävalenz (Zahl der Krankheitsfälle in einem bestimmten Zeitpunkt) noch auf der "wahren" Inzidenz (Zahl der Neuerkrankungen in einem definierten Zeitraum), die sich beide auf eine Gesamtpopulation beziehen. Nur ausnahmsweise ergeben epidemiologische Feldstudien, die mit grossem Aufwand durchgeführt werden, Hinweise auf die "wahre" Inzidenz, bzw. Prävalenz pathologischer Zustände und Verhaltensweisen.

Dies bedeutet für unsere Fragestellung, dass die Erforschung von Ursachen und Risikofaktoren bzw. Gefährdungsmustern sich in der Regel auf Personen bezieht, die als Verhaltengestörte mit sich oder ihrer Umgebung in Konflikt gerieten und deshalb mit einer beratenden, behandelnden oder strafenden Institution in Berührung kamen. Allenfalls festgestellte Ursachen und Risikofaktoren betreffen also nicht pathologisches oder abweichendes Verhalten überhaupt, sondern ein zu Konflikten und zur Einschaltung irgendwelcher Institutionen führendes. Diese Präzisierung ist deshalb besonders hervorzuheben, weil durch eine Erforschung abweichenden Verhaltens, das zu keinen Konsequenzen im genannten Sinne führt, wertvolle Aufschlüsse zu gewinnen wären.

2.2 Biologisch begründete Risiken

2.2.1 Heredität

Die familiäre Häufung pathologischer Zustände, wie endogener Psychosen, psychopathischer Charakterstörungen, Alkoholismus, Delinquenz und Schwachsinn ist während langer Zeit unkritisch als Beweis für eine Vererbung dieser Zustände auf die Nachkommen gewertet worden, obwohl ein bestimmter Erbgang nicht nachweisbar war. Grundlage bildete die weitgehende massenstatistische Konstanz der Gefährdungsraten für bestimmte Verwandtschaftsgrade. Kritische Zwillings- und Adoptivkinderstudien aus den letzten Jahren, die eine getrennte Abschätzung der Milieu- und Erbfaktoren erlauben, haben zu sicherer Kenntnis beigetragen. Gewichtige Hinweise bestehen für die biologische Übermittlung der Anlage für schizophrene Psychosen (Heston,

1966; Mednick et al., 1974), für psychopathische Verhaltensstörungen (Schulsinger, 1974), Alkoholismus (Goodwin, 1974), hingegen nicht für Kriminalität (Hutchings, 1974; hohe Kriminalitätsraten fanden sich sowohl bei den biologischen wie bei den Adoptivvätern ehemals adoptierter Krimineller). Schlüssige Befunde über diskriminierende Faktoren, die bei hereditär Gefährdeten die Manifestation fördern, liegen noch nicht vor. Hinweise betreffen die Heimunterbringung im ersten Lebensjahr (Crowe, 1975).

2.2.2 Erworrene Hirnschädigung

Hirnkrankheiten oder Hirnverletzungen können je nach Reifungsstufe des Betroffenen unterschiedliche Verhaltensstörungen zur Folge haben. Früh erworbene Schädigungen können zu Schwachsinnszuständen, später erworbene zu organischen Psychosyndromen oder hirnlokalen Psychosyndromen führen. Folgenschwerer sind die hyperdynamen als die hypodynamen Formen. Sekundäre Neurotisierungen können die Verhaltensstörung komplizieren. Verhängnisvoll, weil oft übersehen, sind die blanden Formen. Die Verarbeitung organischer Schäden hängt aber nicht nur vom Befund, sondern ebenso sehr davon ab, ob die familiäre Umgebung eine gesunde Verarbeitung fördert oder hemmt (Laux, 1967). Ob die hohe Rate pathologischer EEG-Befunde bei Kriminellen auf eine Häufung früher Hirnschäden hinweist, ist unbewiesen (Rosenthal, 1971). Immerhin wird nach Schwangerschaftsblutungen über gehäufte pathologische EEG-Befunde und psychoorganisch veränderte Profile in Intelligenztests berichtet (Lempp, 1967).

2.2.3 Chromosomen-Anomalien

Chromosomen-Anomalien können zu Krankheitsbildern mit pathologischen Verhaltensmustern führen. Insbesondere wurden die Zusammenhänge zwischen der Variante XYY und aggressivem, insbesondere kriminellem Verhalten untersucht. Eine Häufung dieser Variante unter Gewalttätern wurde beobachtet, aber nur die wenigsten Delinquenzen weisen eine derartige oder eine andere Chromosomen-Anomalie auf (Baker, 1972).

2.3 Erziehungsmilieu und Herkunfts familie

2.3.1 Broken home

Unvollständige Familie während Kindheit und Jugendalter durch Elternverlust oder Fremdplazierung ist eine in psychiatrischen Studien häufig untersuchte Größe. Die

Vergleichbarkeit der Untersuchungen leidet durch die zeitlich und regional unterschiedlichen Häufungen von Ehescheidungen. Gegenüber der Durchschnittsbevölkerung erhöht sind broken homes in der Vorgeschichte Schizophrener, Depressiver, psychiatrisch hospitalisierter Alkoholiker und Medikamentensüchtiger, jugendlicher Drogenabhängiger und jugendlicher Delinquenten (Bleuler, 1972; Uchtenhagen, 1975; Frei, 1951; Haastrup, 1973). Bei jugendlichen Verwahrlosten diskriminiert Herkunft aus broken home nicht zwischen neurotisch oder psychopathisch Fehlentwickelten (Egloff, 1975). Besonders hoch gehen die broken home-Ziffern in Statistiken über jugendliche Selbstmörder (Jacobs, 1971). Mit Recht wird darauf aufmerksam gemacht, dass broken home einen groben und vom Erleben des Kindes her nur bedingt sinnvollen Untersuchungsfaktor darstellt; Scheidung der Elternehe wird bei Nachuntersuchung der Scheidungskinder mehr bejaht als bedauert (Haffter, 1960). Wiederverheiratung des zurückgebliebenen Elternteils, allfällige erneute Trennung und Alter des Kindes bei diesen Ereignissen sind adäquatere Faktoren (Jacobs, 1971). Als besonders pathogen für neurotische Entwicklungen werden Stiefkindverhältnisse und symbiotisches Zusammenleben von Mutter und Tochter genannt (Haffter, 1960).

2.3.2 Heim- und Anstaltserziehung

Nach den Forschungen von Bowlby und Spitz ist das Kleinkind, besonders im ersten Lebensjahr, für Inkonstanz der Pflegeperson besonders vulnerabel. Entwicklungsschäden und Reifungsstörungen durch Frustrationen im Kindesalter sind vielfach beschrieben und auch bei uns eingehend untersucht worden (Meierhofer, 1966). Bedeutsame Faktoren sind u.a.: Stetigkeit der Beziehung zu Pflegepersonen, körperliche Zuwendung und Kontakt, ausreichender Bewegungsraum, Qualität und Quantität der Personalbesetzung, etc. Besonders hervorzuhebende Entwicklungsschäden sind verminderte intellektuelle Leistungsfähigkeit, schlechtere Schulleistungen, Häufung neurotischer Symptome und insbesondere Häufung von Kontaktstörungen; erwähnenswert auch, dass das Risiko einer Kompensation derartiger Entwicklungsschäden höchstens 50% beträgt (Dührssen, 1964). Wie weit die verhältnismässig hohe Zahl ehemaliger Heimkinder unter den jugendlichen Delinquenten ursächliche Bedeutung hat, ist nicht mit Sicherheit auszumachen (Gygax, 1975). Nur ausnahmsweise sind Angaben darüber erhältlich, ob die Heimplazierung bereits eine Folge von Verhaltenschwierigkeiten war oder andere Gründe hatte. Danach überwiegen die Heimplazierungen aufgrund deutlicher Konflikte des Kindes oder Jugendlichen mit seinen Eltern, ohne aber angeben zu können, bei wem hauptsächlich die Quelle des Konfliktes lag (Bottoms und McClin-tock, 1973). Bei der Untersuchung drogenabhängiger Jugend-

licher wurde vereinzelt festgestellt, dass Heimversorgungen in der Anamnese Drogenabhängiger signifikant häufiger sind als bei Kontrollgruppen (Haastrup, 1973).

2.3.3 Elternpersönlichkeiten und Familienkonstellationen

Die jahrzehntelange vielfältige Forschung, die sich mit diesen Fragen befasst, hat eine Fülle von hier nicht wiederzugebenden Hypothesen und Erfahrungen gezeitigt. Die Unterschiede der Stichprobenauswahl, der Untersuchungsmethodik und der theoretischen Rahmenkonzepte sind derart, dass die vorgelegten Ergebnisse oftmals nicht vergleichbar sind, obwohl dies angesichts ihrer teilweisen Widersprüchlichkeit sehr erwünscht wäre. Wo Vergleiche mit Kontrollgruppen zur Absicherung der Resultate vorgenommen werden, sind die Informationen über Auswahl und Charakteristika der Kontrollgruppen oft ungenügend.

Untersuchungen von Familienkonstellationen und Elternpersönlichkeiten Schizophrener heben im Vergleich zu Kontrollgruppen bei den Eltern neurotischer, körperlich kranker oder gesunder Jugendlicher als gemeinsames Merkmal insbesondere hervor, dass diese Familien in auffallender Weise schwer gestört sind und dass die Eltern und Geschwister eine Häufung psychischer Erkrankungen verschiedenster Art aufweisen (Uebersicht bei Alanen, 1968). Spezifische Merkmale sogenannter schizophrenogener Familienkonstellationen und Erziehungsstile allerdings haben sich teilweise als nicht nachprüfbar, teilweise als zu unspezifisch erwiesen (dazu gehören u.a. die Theorie des double-bind, des teaching of irrationality, der Rollenstarrheit und Pseudogegenseitigkeit).

Auch in der Vorgeschichte anderer Verhaltensstörungen, wie Süchtigkeit, Delinquenz, Verwahrlosung, neurotische Entwicklung, finden sich kaum übereinstimmende Merkmale, die ein spezifisches Risiko begründen. Bedeutsam ist hingegen die Häufung auffallender und krankhafter Persönlichkeiten unter den Eltern und Geschwistern. Eine Differenzierung scheint in dem Sinne begründet, dass erzieherische Vernachlässigung eher eine Entwicklung zur Verwahrlosung und Süchtigkeit, ein zu rigider und autoritärer Erziehungsstil hingegen eine neurotische Entwicklung begünstigen (u.a. Lewis, 1954).

2.3.4 Stellung in der Geschwisterreihe

Exponierte Stellungen innerhalb der Geschwisterreihe können, zusammen mit spezifischen Erwartungen an diese Position, eine pathogene Rolle spielen (verantwortlicher Aeltester,

überbehüteter oder verwöhnter Jüngster, etc.). Umgekehrt wurde auch eine mittlere Stellung, die keinerlei Privilegien verschafft, vor allem bei grösserer Geschwisterschar, als gefährdend beschrieben. Einzelkinder sollen bezüglich einer Entwicklung zur Delinquenz am wenigsten gefährdet sein (Pongratz, 1975). Der Rivalitätsdruck unter Geschwistern wird nicht nur als natürliches Erziehungsmittel, sondern auch als Gefährdung interpretiert. Andererseits fällt auf, dass Kinderreichtum in Familien mit schlechtem sozialem Status gehäuft ist und deshalb nicht als Gefährdungsfaktor sui generis verstanden werden muss.

3.5 Sozialstatus der Herkunfts-familien

Ausbildungsstand, Einkommensverhältnisse, Art der Berufstätigkeit und subkulturelle Zugehörigkeit der Eltern auffälliger und kranker Jugendlicher sind wiederholt auf ihre Relevanz hin untersucht worden. Selbstverständlich können nur Ergebnisse verwertet werden, die einen Vergleich mit den Verhältnissen in der Durchschnittsbevölkerung oder wenigstens bei ausreichend grossen Kontrollgruppen erlauben. Mit Hilfe einer Indexbildung zur Definition sozialer Schichten wurden verschiedentlich einige Merkmale zum Sozialstatus für Untersuchungszwecke zusammengefasst. Widersprüchliche Ergebnisse bei der Verwendung solcher Indizes legen die Vermutung nahe, dass der unterschiedliche Gewichtung einzelner Faktoren und ihrer Heterogenität einzige Bedeutung zukommt.

An Stichproben aus Strafanstalten, Jugendstrafanstalten und psychiatrischen Kliniken wurde eine Ueberrepräsentierung von Probanden festgestellt, die aus der Unterschicht stammen (Peters, 1970; Theen, 1970). Unter schweizerischen Verhältnissen wird bezüglich Delinquenz keine besondere Gefährdung durch Herkunft aus der Unterschicht geltend gemacht (Gygax, 1975). Etwas differenziertere Feststellungen finden sich in der Weise, dass verwahrloste und kriminell gewordene Mädchen weitaus häufiger aus armen und schlechten Verhältnissen stammen als Knaben, also diesbezüglich einem erhöhten Risiko ausgesetzt sind (Robbins, 1966). Autoritäre Erziehungsstile bei Vätern aus der Unterschicht korrelieren häufiger mit Jugend-Delinquenz der Söhne als dies für Mittel- und Oberschicht der Fall ist (Jonsson, 1967). Aufgewachsen in Gettos und Notunterkünften korreliert insbesondere mit der Entwicklung zur Kinder-Delinquenz (Pongratz, 1975).

Schichtspezifische Risiken bezüglich der Entwicklung zur Drogenabhängigkeit und zu anderen Suchtformen werden auch unter europäischen Verhältnissen vereinzelt geltend gemacht, wenn auch mit unterschiedlichem Ergebnis: So ist

sowohl eine stärkere Gefährdung von Unterschichtjugendlichen (Haastrup, 1973) wie auch eine besondere Gefährdung der oberen Mittelschicht und der Oberschicht gefunden worden (Uchtenhagen et al., 1975). Die meisten Untersuchungen freilich haben keine schichtspezifischen Risiken festzustellen.

Der soziale Status der Eltern schizophrener Patienten ist wiederholt untersucht worden. Hingegen gibt es meines Wissens keine Studie, welche gleichzeitig die familiäre Häufung an schizophrenen Sekundärerkrankungen berücksichtigt hätte. Gelegentliche Feststellungen darüber, dass das Aufwachsen in der Unterschicht eine zusätzliche Gefährdung bedeute, haben allein keine ausreichende Beweiskraft. Zumindest ist die Vermutung nicht widerlegt, dass die wiederholt festgestellte Häufung psychopathologischer, insbesondere psychotischer Auffälligkeiten und Erkrankungen bei den Eltern Schizophrener nicht dazu beigetragen haben, dass sich diese Eltern in der Unterschicht häufen (vgl. Meyers, 1968; Hare, 1975; Häfner, 1971).

2.3.6 Rassische und kulturelle Diskriminationsfaktoren

Soziale Isolierung ist unbestritten einer der konstantesten Faktoren in der Vorgeschichte Verhaltengestörter; freilich ist nicht immer dasselbe damit gemeint, und die Tatsache selbst lässt verschiedene Deutungen zu. Wie weit die Quellen der sozialen Distanz z.B. in Vorurteilen gegenüber Minoritäten oder in der prämorbidien Persönlichkeit des Betroffenen zu suchen sind, ist kaum eindeutig auszumachen.

Unter Auswanderern, insbesondere wenn sie in der neuen Heimat eine deklassierte Minorität darstellen, wurde wiederholt ein erhöhter Prozentsatz von hospitalisierungsbedürftigen Psychosen gefunden (Oedegard, 1932; Wedge, 1952). Unentschieden bleibt, ob es sich dabei um eine erhöhte Anfälligkeit oder um eine raschere Hospitalisierungsbedürftigkeit im Erkrankungsfalle handelt. Plausibler ist eine unterschiedliche Gefährdungslage bezüglich Verwahrlosung, Delinquenz und Suchtanfälligkeit, wobei aber nicht nur die Frage der sozialen Diskriminierung, sondern auch diejenige unterschiedlicher Lebensstile, unterschiedlicher Werthaltungen etc. eine Rolle spielen dürfte. So ist etwa die Suchtgefährung für chinesische Minoritäten in USA am geringsten, für Puertoicaner am höchsten (Hunt, 1962). Ungenügend untersucht sind auch hier Merkmalskombinationen wie ethnische Gruppe und Geschlecht, ethnische Gruppe und Schichtzugehörigkeit, ethnische Gruppe und familiäre Pathologie.

2.4 Persönlichkeitsfaktoren

Die sogenannte prämorbidie Persönlichkeit psychisch Kranker, Krimineller und Süchtiger war Gegenstand ungezählter kasuistischer Beiträge und statistischer Untersuchungen. Nur Untersuchungen mit gematchten Kontrollgruppen geben Hinweise auf eine möglicherweise unterschiedliche Gefährdung durch bestimmte Persönlichkeitsaspekte. Auch fällt immer wieder auf, dass Gefährdungsmomente, die aus der Anamnesenerhebung nahegelegt werden, sich bei entsprechenden katamnestischen Studien nicht bestätigen und umgekehrt. Auch muss erwähnt werden, dass viele Untersuchungen, auch test-psychologische, erst nach Eintritt der Erkrankung, Delinquenz oder Drogenkontaminierung erfolgten, womit über die prämorbidie Persönlichkeitsstruktur nichts Schlüssiges ausgesagt werden kann, spiegeln doch diese Befunde ebenso sehr die Rückwirkungen der eingetretenen Verhaltensänderung wie das ursprünglich Angelegte. Gesicherte Kenntnisse über prämorbidie Persönlichkeitsstrukturen sind deshalb vor allem in zwei Hinsichten zu erarbeiten: Durch Prospektivstudien mit Untersuchung der Probanden vor einer allfälligen Erkrankung einerseits, durch anamnestische Studien mit Beschränkung auf nachträglich eindeutig erfassbare Merkmale wie z.B. Schul- und Arbeitsverhalten, Kontaktfähigkeit, frühere Verhaltensstörungen und Erkrankungen. Eine besondere Fehlerquelle der anamnestischen Untersuchungen bildet die Gefahr, dass auch die prämorbidie Person ex post anders beurteilt wird, als dies vor der Erkrankung der Fall gewesen wäre.

Intellektuelle Minderbegabung disponiert als solche nicht zu schizophrenen Psychosen (Bleuler, 1972), zu anderen Psychosen oder zur Suchtentwicklung (Haastrup, 1973). Unter verwahrlosten Jugendlichen finden sich, im Vergleich zur übrigen Bevölkerung, im Durchschnitt auffallend schlechtere Intelligenzleistungen (Hartmann, 1970). Bei neurotisch Erkrankten hingegen sind die überdurchschnittlich guten Intelligenzen überrepräsentiert (Schepank, 1974). Unter jugendlichen Selbstmörдern finden sich anteilmäßig mehr Schwachsinnige als bei Erwachsenen über 30 Jahren (Böcker, 1973). Unter sogenannten asozialen und psychopathischen Persönlichkeiten finden sich überdurchschnittlich viele mit verminderter Intelligenz (Rosenthal, 1971). Schwachsinnige sind für Erziehungsmängel empfindlicher; so häufen sich unter den kriminellen Jugendlichen aus geschiedenen Elternheimen die Schwachsinnigen (Haffter, 1960).

In der Vorgeschichte neurotischer Erkrankungen finden sich oftmals kinderneurotische Symptome, doch sind katamnestisch Kinderneurosen öfters als erwartet von sozialer Bewährung gefolgt (Ernst, 1971; Shepherd, 1973). Sorgfältige Untersuchungen an Schizophrenen (Bleuler, 1972) halten fest,

dass prämorbid 30% unauffällig, 40% auffällig innerhalb der Norm und 30% krankhaft, vor allem im Sinne der Schizoidie, waren. Damit ist die Häufigkeit prämorbid schizoïder Persönlichkeiten unter den später schizophrenen Erkrankten nicht nur deutlich grösser als in der Durchschnittsbevölkerung, sondern geradezu krankheitsspezifisch.

Ein besonderes Augenmerk galt den Persönlichkeitsaspekten jugendlicher Drogenabhängiger. Von einer einheitlichen Persönlichkeitsstruktur kann allerdings nicht die Rede sein. Immer unter dem Vorbehalt, dass es sich um Feststellungen nach eingetretenem Drogenmissbrauch handelt, wurden u.a. festgestellt: erhöhte psychische Labilität, Unsicherheit und infantile sowie deutlich depressive Züge (Remschmidt und Dauner, 1970). Gegenüber den Nichtkonsumenten wird der Experimentierer als nervöser, impulsiver, geselliger, offener und weniger gehemmt beschrieben, der häufig und stärker Konsumierende hingegen als stärker vegetativ gestört, verstimmt und gereizt sowie weniger dominant und weniger gesellig (Müller Oswald et al., 1973). Nach anderen Beschreibungen ist der Alkohol- und Drogenabhängige affektibel, der Situation ausweichend, dysphorisch verstimmt, egoistisch eingestellt, mit phobisch anankastischen und psychasthenischen Zügen (Rauchfleisch, 1972; Hell et al., 1971; Baumann et al., 1973; Hobi, 1971 und andere). In der Vorgeschichte jugendlicher Drogenabhängiger fanden sich in grosser Zahl pathologische Persönlichkeitszüge oder Verhaltensstörungen (Rosenberg, 1969; Hawks et al., 1969). Insbesondere wird ein auffälliges Fehlen von Auseinandersetzungen mit Gleichaltrigen und das Bestehen von Kontaktstörungen überhaupt hervorgehoben (Hastrup, 1973). Für jugendliche Alkoholiker werden ähnliche Persönlichkeitsmerkmale beschrieben, kombiniert allerdings mit einem im Durchschnitt niedrigeren Intelligenzniveau (Ladewig, 1970).

2.5 Sozialer Status

Eingehende Untersuchungen der Verhältnisse in amerikanischen Grossstädten ergaben, dass unter Schizophrenen die Unterschichtsangehörigen deutlich übervertreten sind (vgl. zusammenfassende Darstellungen bei Häfner, 1971; Meyers, 1968). Eine Häufung in Berufen mit niedrigem Prestige, Ausbildungs- und Lohnniveau fand sich aber auch über 4 Jahrzehnte hinweg bei einer Auswertung des norwegischen Psychoseregisters 1926 - 1965 (Oedegard, 1971). Diese Feststellung wird ergänzt durch den ökologischen Befund, dass Hospitalisierungsraten für Schizophrene aus zentralen Stadtbezirken mit niedrigem Wohnstandard und schlechtem soziökonomischen Status am höchsten sind (vgl. ebenfalls Häfner, 1971). Diese für schizophrene Erkrankungen geltenden Befunde haben für affektive Psychosen keine Gültigkeit. Zur Er-

klärung der Befunde wurden verschiedene Hypothesen aufgestellt, die entweder den pathogenen Charakter der Unterschicht betonen oder aber ein soziales Absinken der Schizophreniegefährdeten postulieren. Ähnliche Überlegungen stellten sich ein angesichts der Befunde, die eine Übervertretung der Unterschicht bei verwahrlosten Jugendlichen konstatieren. Besonders eingehend untersucht wurden die Verhältnisse aber für Schizophrene.

Weitere Aufklärung musste erwartet werden von einer Analyse der sozialen Auf- und Abstiegsprozesse über Generationen hinweg. Bezuglich schizophrener Patienten sind die Ergebnisse solcher Analysen uneinheitlich. Einige lassen eine Tendenz zu zunehmendem sozialem Abstieg erkennen (z.B. Srole et al., 1962), andere finden etwa gleich viel soziale Aufsteiger wie Absteiger unter den späteren Schizophrenen und beurteilten deren Sozialstatus im grossen und ganzen gleich wie denjenigen ihrer Väter (Hollingshead und Redlich, 1958; Bleuler, 1972 und andere). Vor allem in Ermanglung guter Kontrolluntersuchungen lassen die Widersprüche dieser Ergebnisse noch keinen Entscheid darüber zu, ob der sogenannte Sozialgradient bei schizophrenen Ersterkrankungen eine Folge des schlechten sozialen Status oder eine Folge persönlichen Ungenügens ist. Einen Hinweis geben die jüngsten Adoptivstudien, wonach später schizophren gewordene Adoptivzöglinge prämorbid einen sozialen Abstieg zeigten gegenüber den Adoptivfamilien, im Vergleich zu einer Kontrollgruppe anderer Adoptivzöglinge (Crowe, 1975).

3. RISIKOFAKTOREN FÜR DIE PROGNOSE ABWEICHENDEN VERHALTENS

3.1 Die allgemeine psychiatrische Prognosenregel

Aus der klinischen Beobachtung und aus katamnestischen Untersuchungen wurde für den Verlauf schizophrener Psychosen eine Merkmalskonstellation zur Vorhersage aufgestellt (vgl. Langfeldt, 1956), die später als sogenannte allgemeine psychiatrische Prognosenregel sich auch am Verlauf anderer Erkrankungsformen bestätigte (Ernst, 1959). Danach sind günstige prognostische Merkmale: eine emotionell und intellektuell gut entwickelte Persönlichkeit, ein akuter Krankheitsausbruch im Unterschied zu einer schleichenenden Erkrankung, eine starke emotionale Ergriffenheit im Unterschied zu einer emotionslosen Besonnenheit. Insbesondere die Bedeutung einer prämorbid guten Lebensbewährung wurde immer wieder hervorgehoben. So ist z.B. auch beim jugendlichen Hirntraumatischen die Prognose ebenso bedingt durch die prämorbid Persönlichkeit wie durch Art, Schwere und Lokalisation des Hirnschadens (Laux, 1967). Frühere Lebensbewährung sind, zusammen mit einer positiven Behandlungsbereitschaft, ausschlaggebend für den langfristigen Verlauf von Toxikomanien

(Uchtenhagen, 1975). Neurotische Erkrankungen verlaufen nach der gleichen allgemeinen Regel (Ernst, 1959). Die Prognosenregel beinhaltet implizite, dass ein Krankheitsverlauf umso mehr Chancen zur Chronifizierung hat, je länger er bereits gedauert hat. Darin ist bereits enthalten, dass z.B. intellektuelle Minderbegabung, psychopathische Strukturen oder irreversible Hirnschädigungen die Verhaltsprognose auch bei sekundärer Neurotisierung oder bei Entwicklung zu Sucht und Delinquenz zu trüben vermögen.

3.2 Soziale Herkunft und Sozialstatus

Die epidemiologischen Studien zur Schizophrenie zeigten eine höhere Prävalenz als Inzidenz bezüglich der Zugehörigkeit zur Unterschicht. Dies stimmt überein mit den Erfahrungen, wonach aus einem schlechten sozialen Milieu stammende und selbst sozial schlecht gestellte Patienten im Vergleich zu anderen eher und länger hospitalisiert bzw. rehospitalisiert werden. Die damit verbundenen sekundären Behinderungen im Sinne eines Hospitalismus beeinflussen die Verlaufsprognose negativ (vgl. Meyers, 1968).

Bei Suchtverläufen wurde als negatives Prognostikum beschrieben: Psychosen und Sucht bei Familienangehörigen (Holmberg, 1968), broken home (Retterstol, 1965; Haastrup, 1973), vorangegangene Heimversorgung (Haastrup, 1973). Allgemein bei ungünstigen Verläufen psychisch auffälliger Kinder wird eine Häufung von Psychosen, Epilepsie und Suiziden in der biologischen Familie festgestellt (Lutz, 1967). Bei Entwicklungsstörungen im Jugendalter wird eine signifikant ungünstige Bedeutung folgender Milieufaktoren festgestellt: Mutter fehlend oder psychisch gestört, Vater fehlend oder psychisch gestört, Verlust aller Beziehungspersonen während mindestens eines Jahres; die Prognose ist umso ungünstiger, je mehr diese Faktoren zutreffen (Strunk, 1967). Rückfällige delinquierende Kinder weisen eine signifikant erhöhte Gefährdung auf durch Wohnen in Notunterkünften, grosse Geschwisterzahl, Stieffindschicksal (Pongratz, 1975). Kein deutlicher Einfluss von Milieufaktoren bei der Prognose verwahrloster Jugendlicher wurde ebenfalls festgestellt (Egloff, 1975).

3.3 Diagnosenspezifische Prognostik

Wie bereits angetont, trüben langdauernde Behinderungen, wie Intelligenzschwäche und psychopathische Charakterstruktur die Prognose bei psychisch auffälligen Kindern und Jugendlichen; als besonders ungünstig wird die Kombination von Schwachsinn und Triebhaftigkeit beschrieben (Lutz, 1967). Frühkindlich Hirngestörte mit überstrengten Vätern finden

sich besonders schlecht zurecht (Strunk, 1967). Langfristige katamnestische Nachuntersuchung weist auf, dass soziopathische Kinder langfristig Mühe mit der sozialen Einordnung haben und mehrheitlich auch später noch mit sich und der Umwelt in Konflikt stehen (Robbins, 1966). Erschwerend für die Prognose sind dabei wiederum Schwachsinn, Hirnschäden, Hyperaktivität und Haltlosigkeit; glückt später die soziale Anpassung, entwickelt sich keine neurotische Sekundärsymptomatik. Sogenannten Psychopathen unter verwahrlosten Jugendlichen wird eine deutlich schlechtere Prognose nachgesagt im Vergleich zu Nichtpsychopathen (Fanai, 1969).

3.4 Lebenschancen und soziale Kontakte als stabilisierende Faktoren

Je mehr Chancen für ein befriedigendes Leben Familie und Umwelt für den Jugendlichen bereithalten, desto besser sind seine Chancen für eine Gesundung. Dies wurde u.a. in vielfältiger Weise für den Krankheitsverlauf Schizophrener nachgewiesen, z.B. anhand der Besuchskontakte und Einstellung der Familienangehörigen, der Chancen für eine adäquate Beschäftigung und Arbeit etc. (Vgl. Kind, 1969; Hartmann, 1972; Phillips, 1953).

Aber nicht nur schizophrene Patienten profitieren von begründeten Hoffnungen und sozialen Kontakten. Auch bei verwahrlosten Jugendlichen wurde festgestellt, dass das Vorhandensein tragfähiger mitmenschlicher Beziehungen die wichtigste Voraussetzung für eine Wende zum Besseren sei. Wirksamste Prophylaxe zur Verhinderung eines Rückfallen wurde in einer engen Bindung an Eltern, Freunde oder allenfalls Ehepartner, zum andern aber an Heimleiter, Fürsorger und Aerzte gesehen (Gartmann, 1965). Insbesondere gute Beziehungen zu einer (nicht verwahrlosten) Gruppe von Gleichaltrigen - peer group - wird immer wieder als günstiges Zeichen gewertet (Garber, 1972; Bottoms und McClintock, 1973 und andere). Dasselbe gilt für die Prognose jugendlicher Drogenabhängiger (Fryholm, 1973; Vaillant, 1966), für suizidgefährdete Jugendliche (Haffter, 1966) sowie für hirntraumatisch geschädigte Kinder (Laux, 1967).

Allgemein darf bemerkt werden, dass neben der Erforschung von Risikofaktoren eine solche der stabilisierenden Faktoren bisher kaum genügend Aufmerksamkeit gefunden hat. Eine vermehrte Beachtung dieser Möglichkeit und eine Ueberprüfung präziserer Hypothesen wäre von beachtlichem praktischen und theoretischem Interesse.

3.5 Prognostische Bedeutung von Behandlung und Massnahmen

Der psychiatrische und psychotherapeutische Alltag wird weitgehend durch die Voraussetzung bestimmt, dass eine Behandlung des Patienten kurzfristig oder langfristig einen positiven Effekt habe. Eine kritische Ueberprüfung desse, ob es sich dabei um wohlmeinende Ueberzeugungen oder um nachweisbare Sachverhalte handle, stösst freilich auf erhebliche methodologische Schwierigkeiten. Fast immer fehlt es an vergleichbaren Kontrollgruppen, da die Einleitung einer Behandlung fast immer auch einen Selektionsprozess (durch Indikationsstellung) mit sich bringt. Aber auch die Kriterien der Besserung bzw. Verschlechterung sind vielschichtig und schwierig zu operationalisieren. Es kann hier nicht im einzelnen auf diese Probleme eingegangen werden. Es sei lediglich zusammenfassend erwähnt, dass für alle hier interessierten Verhaltensstörungen Jugendlicher geeignete Verfahren und Massnahmen geltend gemacht und eine günstige Auswirkung dieser Verfahren und Massnahmen postuliert werden. Gezielte und kontrollierte Evaluationen von Therapieprogrammen sind aber immer noch eine Seltenheit und stellen ein dringendes Forschungsbedürfnis dar. Eher noch besser untersucht sind derzeit die negativen Auswirkungen der Behandlung, insbesondere der langfristigen Hospitalisierung oder Anstaltsunterbringung, die mit einer Einbusse an Initiative, Selbstverantwortung und selbstständiger Lebensführung (Hospitalismus) einhergehen. In ungünstigen Fällen kann der Hospitalismus die schwerere Behinderung als das ursprüngliche Leiden darstellen.

3.6 Grenzen der Prognostizierbarkeit

Es soll nicht unerwähnt bleiben, dass nicht nur die Voraussage eines Krankheitsverlaufes nach wie vor mit kritischer Zurückhaltung an die Hand zu nehmen ist, sondern dass insbesondere die Sozialprognose, d.h. die Voraussage der sozialen Auswirkungen eines Leidens und damit die praktisch bedeutsamen Verhaltensmodifikationen höchstens eine Wahrscheinlichkeitsprognose zulassen. Alle prognostischen Regeln beruhen auf statistischen Arbeiten, die für den individuellen Fall keine zureichenden Unterlagen für eine sichere Voraussage bereithalten. Es ist wiederholt versucht worden, Statistiken zu einem Prognosenschema im Punkteverfahren auszuwerten. Auch wenn massenstatistisch die Zusammenhänge überzufällig gesichert sind, bleibt die Voraussage für den Einzelfall doch stets unverbindlich (vgl. Lefèvre, 1962).

4. IDENTIFIKATION VON GEFAHRDUNGSMUSTERN

Es wurde bereits darauf hingewiesen, dass die Frage nach stabilisierenden und nach Risikofaktoren nicht mehr vom Bild monokausaler Zusammenhänge bei der Entstehung abweichenden Verhaltens bestimmt wird. Das Interesse gilt vielmehr der Erarbeitung von risk patterns, die etwas darüber aussagen, welche Merkmalskombinationen pathogen oder prognostisch ungünstig sind. Auf einzelne derartige Muster ist hier schon aufmerksam gemacht worden. Ein besonders günstiger Ausgangspunkt für diese Art der Forschung ist eine nachweisbare besonders gefährdete Gruppe von Personen (high risk group). Innerhalb solcher Gruppen lässt sich, vor allem prospektiv, beobachten, was für zusätzliche Faktoren die Manifestation der Krankheit oder Verhaltensstörung begünstigen. Ein Beispiel: Innerhalb der für Schizophrenie erheblich gefährdeten Nachkommen schizophrener Mütter wird ein maximales Manifestationsrisiko dann beobachtet, wenn der Proband in der Unterschicht aufgewachsen ist, und es ausserdem zu einer Heimversorgung kam (Stern, 1974). Von besonderem theoretischem und praktischem Interesse wird es allerdings sein, in die Erforschung derartiger Gefährdungsmuster auch diejenige stabilisierender Faktoren einzubeziehen.

Ausserdem sollte vermehrt der Versuch gemacht werden, in psychotherapeutischer Arbeit gewonnene Kenntnis umzusetzen in ein Erkennen gefährdender intropsychischer Strukturen. Derartige Kenntnis entzieht sich zwar oft der Ueberprüfbarkeit mit quantifizierenden Methoden, könnte aber doch für die Hypothesenbildung wie auch für die Diskussion der Wirkungsweise gefährdender und stabilisierender Faktoren vermehrt herangezogen werden. Schliesslich sind in vermehrtem Masse als bisher die Ergebnisse und Perspektiven der vor allem in USA vorangetriebenen Familienforschung und Familientherapie vermehrt fruchtbar zu machen. Interpersonelle Prozesse in der Familie, unter Umständen über Generationen hinweg wirksam, sind als Faktor von erstrangiger Bedeutung und aus der Formulierung von Gefährdungsmustern nicht mehr wegzudenken.

5. BIBLIOGRAPHIE

Alanen Y.O. (1968): From the mothers of schizophrenic patients to interactional family dynamics. In: The transmission of schizophrenia, ed. D. Rosenthal, S. Kety, London.

Andry R.G. (1971): Delinquency and parental pathology. London.

- Baker D. (1972): Chromosome errors and antisocial behavior. CRC Critical reviews in Clinical Laboratory Sciences, 41-101.
- Baldwin J.A., Robertson, Satin D.G. (1971): The incidence of reported deviant behavior in children. In: Aspects of the epidemiology of mental illness, ed. J.A. Baldwin, London.
- Baumann U., Althaus Chr., Schenker K. (1973): Sozialer Hintergrund und Persönlichkeit von Drogenkonsumentinnen (19jährige Zürcherinnen). Z. Präv.-med., 18, 197-207.
- Bleuler M. (1972): Die schizophrenen Geistesstörungen im Licht langjähriger Kranken- und Familiengeschichten. Stuttgart.
- Böcker F. (1973): Suizide und Suizidversuche. Stuttgart.
- Bottoms A.E., McClintock F.H. (1973): Criminals coming of age. London.
- Bovet L. (1951): Psychiatric aspects of juvenile delinquency. Genf.
- Bowlby J. (1946): Fourty-four juvenile thieves. London.
- Briant, Clifton D., Wells J.G. (ed.). (1973): Deviance and the family. Philadelphia.
- Brock H. (1967): Vorläufige Mitteilung über katamnestische Erhebungen an 2447 kinderpsychiatrisch untersuchten Probanden. Polizeiliche Ermittlungen als Hinweise auf ihre soziale Entwicklung. Jahrbuch für Jugendpsychiatrie und ihre Grenzgebiete, 5, 57-63.
- Chess St., Thomas A., Birch H.G. (1967): Behavior problems revisited. Findings of an anterospective study. J. Amer. Child Psychiat., 6, 321-331.
- Corboz R. (1967): Spätreife und bleibende Unreife. Berlin.
- Corboz R. (1967): Jugendkriminalität und Jugendpsychiatrie. Beiheft Schweiz. Zeitschrift für Psychol. und ihre Anwendungen, 51.
- Crowe R.R. (1975): Adoption studies in Psychiatry. New York.
- Cunningham L., Cadoret R.J., Loftus R., Edwards J.E. (1975): Studies of adoptees from psychiatrically disturbed biologic parents: psychiatric conditions in childhood and adolescence. Brit. J. Psychiat., 126, 534-550.
- Dohrenwendt P.B., Dohrenwendt B.S. (1969): Social status and psychological disorder, a causal inquiry. New York.

- Dührssen A. (1964): Heimkinder und Pflegekinder in ihrer Entwicklung. Göttingen.
- Dührssen A. (1972): Psychogene Erkrankungen bei Kindern und Jugendlichen. Göttingen.
- Dührssen A. (1967): Prognose neurotischer Verhaltensstörungen im Kindesalter. Jahrbuch für Kinderpsychiatrie und ihre Grenzgebiete, 5, 64-70.
- Eberhard K., Kohlmetz G. (1973): Verwahrlosung und Gesellschaft. Göttingen.
- Egloff M. (1975): Verwahrloste Jugendliche - jugendpsychiatrische Diagnose und Prognose im Spiegel langjähriger Katamnesen. Med. Diss. Zürich.
- Ernst K. (1959): Die Prognose der Neurosen. Berlin.
- Ernst K., Ernst C. (1971): Katamnesen von Kinderneurosen. Acta Paedopsychiat., 38, 316-324.
- Fanai F. (1969): Verlauf und Prognose der Verwahrlosung. Katamnesen Jugendlicher mit gestörtem Sozialverhalten. Psychiat. clin., 2, 1-13.
- Frey E. (1951): Der frühkriminelle Rückfallsverbrecher. Basel.
- Fryholm B., Gunne L.M., Huitfeld B., Sonnander K. (1973): Prognosis studies in the treatment of drug addicts. Läkartidningen, 70, 2579-2581.
- Fuchs-Kamp A. (1929): Lebensschicksal und Persönlichkeit ehemaliger Fürsorgezöglinge. Berlin.
- Garber B. (1972): Follow up study of hospitalized adolescents. New York.
- Gareis B., Wiesnet E. (1974): Frühkindheit und Jugendkriminalität. München.
- Gartmann A. (1975): Zur Prognose verwahrloster Jugendlicher. Schweiz. Arch. Neurol. Neurochir. Psychiat., 96, 68-96.
- Goodwin D.W., Schulsinger F., Moller N., Hermansen F., Winkur G., Guze S.B. (1974): Drinking problems in adopted and non-adopted sons of alcoholics. Arch. Gen. Psychiat., 31, p. 164.
- Gossett J.T., Baillies L.S., Lewis J.M., Austin P.V. (1973): Follow up of adolescents treated in a psychiatric hospital: a review of studies. Amer. J. Orthopsychiat., 43, 602-610.
- Gygax W.A. (1975): Jugendliche Delinquenten - 12 Jahre später. Diss. Zürich.

- Haastrup S. (1973): Young drug abusers. Copenhagen.
- Haffter C. (1960): Kinder aus geschiedenen Ehen. Bern.
- Haffter C., Waage G., Zumpe L. (1966): Selbstmordversuche bei Kindern und Jugendlichen. Psychol. Praxis, 39.
- Häfner H. (1971): Der Einfluss von Umweltfaktoren auf das Erkrankungsrisiko für Schizophrenie. Ein Beitrag über Forschungsergebnisse zur Frage der sozialen Aethiologie. Nervenarzt, 42, 557-568.
- Haley J. (1959): The family of the schizophrenic: a model system. J. nerv. ment. Dis., 129, 357-375.
- Hartmann K. (1970): Theoretische und empirische Beiträge zur Verwahrlosungsforschung. Berlin.
- Hartmann W. (1973): Soziale Faktoren bei chronischen Schizophrenien. In: Chronische endogene Psychosen, ed. H. Kranz, K. Heinrich, Stuttgart.
- Haslam M.T. (1975): Psychiatric illness in adolescence. Its psychopathology and prognosis. London.
- Heigl F. (1962): Ein prognostisch entscheidender Charakterzug bei verwahrlosten Jugendlichen. Praxis Kinderpsychol. Kinderpsychiat., 11, 197-201.
- Hell D., Baumann U., Angst J. (1971): Drogenkonsum und Persönlichkeit. Dtsch. med. J., 16, 511-514.
- Hemsi L.K. (1967): Psychiatric morbidity of West-indian immigrants. Social Psychiat., 3, p. 95.
- Hicklin A., Rotach S. (1965): Mitteilung über Broken-home-Untersuchungen bei Stellungspflichtigen. Viertelj. Schweiz. Sanitätsoffiziere, 42, p. 125.
- Hollingshead A.B., Redlich F.C. (1958): Social class and mental illness. New York.
- Holmberg M.B., Jansson B. (1968): Experiences from an outpatient department for drug-addicts in Göteborg. Acta Psychiat. Scand., 44, 172-189.
- Howell M.C., Emmons E.B., Frank D.A. (1973): Reminiscences of runaway adolescents. Amer. J. Orthopsychiat., 43, 840-853.
- Hutchings B., Mednick S.A. (1975): Registered criminality in the adoptive and biological parents of registered male criminal adoptees (1974). In: Genetic research in Psychiatry, ed. R.R. Fieve, H. Brill, D. Rosenthal, Baltimore.
- Jacobs J. (1971): Adolescent suicide. New York.

- Jonsson G. (1967): Delinquent boys, their parents and grandparents. *Acta Psychiat. Scand. Suppl.* 195, Copenhagen.
- Kind H. (1969): Prognosis. In: *The schizophrenic syndrome*, ed. L. Bellak, New York.
- Künzel E. (1971): Jugendkriminalität und Verwahrlosung. Göttingen.
- Ladewig D. (1970): Untersuchungen über Drogenabhängige im Vergleich zu Alkoholikern. Vortrag am Internationalen Seminar zur Verhütung und Behandlung der Drogenabhängigkeit, Lausanne.
- Ladurner G., Pakesch E. (1973): Prognose der Verwahrlosung bei weiblichen Fürsorgezöglingen. *Wien Z. Nervenheilk.*, 31, 251-265.
- Langen D. (1964): Die Pubertätskrisen und ihre Weiterentwicklungen. *Arch. Psychiatr.*, 205, p. 19.
- Langfeldt G. (1956): The prognosis in schizophrenia. *Acta Psychiat. Scand. Suppl.* 110.
- Laux W. (1967): Katamnesen von Kindern mit Hirntraumen. *Jahrbuch für Kinderpsychiatrie und ihre Grenzgebiete*, 5, 161-170.
- Leferenz H. (1962): Ueber die Möglichkeiten und Grenzen der Sozialprognose. *Jahrbuch für Jugendpsychiatrie und ihre Grenzgebiete*, 3, 165-170.
- Leischner A. (1962): Das Lebensschicksal hirnverletzter Jugendlicher und Kinder. Basel.
- Lempp R. (1968): Die Bedeutung der Situation in der Familie für Entstehung und Art psychischer Störungen im Kindesalter. *Jb. Jugendpsychiat.*, 6, 71-77.
- Lempp R., Wacker H. (1967): Anamnestische und katamnestische Untersuchungen über die Folgen von Schwangerschafts- und Geburtskomplikationen und ihre Bewertung. *Jahrbuch für Jugendpsychiatrie und ihre Grenzgebiete*, 5, 20-28.
- Lewis H. (1954): Deprived children. The Mershaw experiment. A social and clinical study. London.
- Lidz T., Cornelison A., Fleck S., Terry D. (1958): The intrafamilial environment of the schizophrenic patient. VI: the transmission of irrationality. *Arch. Neurol. Psychiat.*, 79, 305-316.
- Lindenblatt A., Moll W. (1963): Lebens- und Berufsbewährung der ehemaligen Sonderschüler. *Praxis für Kinderpsychol.*, 12, p. 166.

- Lutz J. (1967): Langfristig beobachtete Lebensläufe psychisch auffälliger Kinder. Jahrbuch für Jugendpsychiatrie und ihre Grenzgebiete, 5, 47-56.
- Meierhofer M., Keller W. (1966): Frustration im frühen Kindesalter. Bern.
- Myers J.K., Bean L.L. (1968): A decade later: A follow up of social class and mental illness. New York.
- Müller-Oswald U., Ruppen R., Baumann U., Angst J. (1973): Persönlichkeitsaspekte jugendlicher Drogenkonsumenten. Eine repräsentative Umfrage an 6315 neunzehnjährigen Zürchern. Arch. Psychiat. Nervenkr., 117, 207-222.
- Neupert St., Vogl G. (1962): Auffällige Knaben. München.
- Nissen G. (1975): Affektive Psychosen in der Adoleszenz. Nervenarzt, 46, 302-307.
- Oedegard O. (1932): Emigration and insanity. Acta psychiat. scand. Suppl. 4, Copenhagen.
- Oedegard O. (1971): Hospitalized Psychoses in Norway: Time Trends 1926-1965. Soc. Psychiat., 6, p. 53.
- Offer D., Offer J.L. (1969): Growing up: A follow up study of normal adolescents. Seminars in Psychiatry, 1, 46-56.
- Peters D. (1970): Die Genese richterlicher Urteilsfindung und die Schichtverteilung der Kriminalität. Krim. J., 4, 210-232.
- Phillips L.J. (1953): Case history data and prognosis in schizophrenia. Nerv. Ment. Dis., 117, p. 515.
- Pichel J.I. (1974): A long-term follow up study of 60 adolescent psychiatric out-patients. Amer. J. Psychiat., 131, 140-144.
- Piecha W. (1959): Die Lebensbewährung der als "unerziehbar" entlassenen Fürsorgezöglinge. Göttingen.
- Pintér E. (1969): Wohlstandsflüchtlinge. Eine sozialpsychiatrische Studie an ungarischen Flüchtlingen in der Schweiz. Basel.
- Pongratz L., Schäfer M., Jürgensen P., Weisse D. (1975): Kinderdelinquenz. Daten, Hintergründe und Entwicklungen. München.
- Rauchfleisch U. (1972): Vergleichend-experimentelle Untersuchung zur Persönlichkeitsstruktur von Suchtkranken. Psychiat. Clin., 5, 27-40.
- Remschmidt H., Dauner I. (1970): Klinische und soziale Aspekte der Drogenabhängigkeit bei Jugendlichen. Med. Klinik, 65, pp. 1993, 2041, 2078.

- Retterstol N., Sund A. (1965): Drug addiction and habituation. Copenhagen.
- Richter H.E. (1972): Patient Familie. Hamburg.
- Robins L.N. (1966): Deviant children grown up. A Sociologic and Psychiatric Study of Sociopathic Personality. Baltimore.
- Rosenthal D., Kety S. (ed.) (1968): The transmission of schizophrenia. London.
- Rosenthal D. (1971): Genetics of Psychopathology. New York.
- Schepank H. (1974): Erb- und Umweltfaktoren bei Neurosen. Tiefenpsychologische Untersuchungen an 50 Zwillingspaaren. Berlin.
- Schlegel H.J., Schönwetter H.P., Langenbeck U. (1975): Beitrag zur Klinik und Psychopathologie der XYY-Konstitution. Fortschr. Neurol. Psychiat., 43, 305-313.
- Schonfeld W.A. (1971): La psychiatrie de l'adolescence: un défi pour tous les psychiatres. In: Psychopathologie de l'adolescence, Confrontations psychiatriques Nr. 7.
- Schwarzmann J. (1971): Die Verwahrlosung der weiblichen Jugendlichen. Entstehung und Behandlungsmöglichkeiten. München.
- Sheperd M., Oppenheim B., Mitchell S. (1973): Auffälliges Verhalten bei Kindern. Göttingen.
- Spitz R.A. (1946): Hospitalism: a follow up report. In: The psychoanalytic study of the child. Bd. 2, New York.
- Srole L., Langner T.S., Michael S.T., Opler M.K., Rennie T.A.C. (1962): Mental health in the Metropolis: The Midtown Manhattan study. New York.
- Stengel E. (1969): Selbstmord und Selbstmordversuch. Frankfurt.
- Stern S., Mednick S.A., Schulsinger F. (1974): Social class, institutionalization and schizophrenia. In: Genetics, Environment and Psychopathology. Ed. S.A. Mednick, F. Schulsinger, P. Bell, P.H. Venables, K.O. Christiansen, Amsterdam.
- Straube W. (1958): Zur Prognosenstellung spontan remittierter kindlicher Neurosen. Z. Psychotherapie, 8, p. 67.
- Stratzka H. (1975): Sozialpsychiatrie des Wohnens. In: Aspekte der Sozialpsychiatrie und der Psychohygiene. Ed. R. Battegay, M. Pfister-Ammende, M. Burner, F. Labhardt, B. Luban-Plozza, Bern.

- Strunk P. (1967): Katamnestische Erhebungen bei Entwicklungsstörungen im Jugendalter. Jahrbuch für Kinderpsychiatrie und ihre Grenzgebiete, 5, 84-91.
- Stüber G. (1969): Ein Beitrag zu dem Thema Aufstiegsneurosen. Z. Psychosom. Med. und Psychoanalyse, 15, 260-272.
- Theen H. (1970): Die Statistik und Rückfallstatistik der unbestimmt Verurteilten des Landes Bremen seit Inkrafttreten des JGG vom 4.8.1959. Bremen.
- Uchtenhagen A. (erscheint demnächst): Verlauf und Prognose der Toxikomanien.
- Uchtenhagen A., Bösch H., Bickel P. (erscheint demnächst): Die behandlungsbedürftigen Drogenkonsumenten in der Schweiz (1975).
- Vaillant G.E. (1966): A twelve-year follow up of New York narcotic addicts: some characteristics and determinants of abstinence. Amer. J. Psychiat., 123, 573-585.
- Wedge B.M. (1952): Occurrence of psychosis among Okinawans in Hawaii. Amer. J. Psychiat., 109, 255-258.
- Wormser R.G. (1973): Drogenkonsum und soziales Verhalten bei Schülern. München.
- Wynne L.C., Ryckoff I.M., Day J., Hirsch S.I. (1958): Pseudo-mutuality in the family relations of schizophrenics. Psychiatry, 21, 205-221.

Ambros Uchtenhagen
Sozialpsychiatrischer
Dienst
Lenggstrasse 31
Postfach 68
8029 Zürich 8

L'INTERPRETATION SOCIALE DE LA DEVIANCE JUVENILE DANS LA VIE QUOTIDIENNE 1)

Claudio Besozzi

RESUME

L'approche que nous présentons ici se fonde sur le principe que la réalité, en tant que réalité ayant une signification pour les acteurs sociaux, est une réalité construite, définie par les acteurs eux-mêmes. Nous essayons en particulier de montrer que le système de significations dont participe le concept de déviance n'est pas la simple représentation d'une réalité préexistante, mais le produit d'une construction active de la part des acteurs, confrontés au problème global de la définition et du maintien de l'ordre qui donne un sens à leur existence.

Une des stratégies permettant de faire face à ce problème consiste à nier ou à transformer soit l'acte jugé déviant, soit le sens que l'acteur donne à son acte. Notre thèse est la suivante: les jugements de déviance des adultes face au comportement des jeunes relève d'une stratégie de défense transpersonnelle permettant aux adultes de préserver le sens de leur réalité propre en manipulant et/ou en infirmant le sens des réalités alternatives véhiculées en particulier par les adolescents.

Cette stratégie de défense se concrétise au niveau du discours des adultes en une multiplicité de thèmes ou modes d'argumentation. Nous en analysons quatre: 1) l'adolescence comme "âge difficile", 2) la déviance "publique" des adolescents, 3) la déviance de l'adolescent comme résultat d'un acte de séduction, et 4) l'adolescent entre le désir de liberté et le désir de dépendance.

La conclusion introduit la discussion interdisciplinaire sur les concepts de maladie et de déviance et amorce une critique du discours scientifique dans la mesure où celui-ci - tout en prétendant se distancer du sens commun - légitime une interprétation de la réalité sociale qui néglige ou transforme la multiplicité de sens fondée par les acteurs qui la constituent.

ZUSAMMENFASSUNG

Der hier vertretene Ansatz beruht auf dem Prinzip, nach welchem die soziale Wirklichkeit eine von den Gesellschaftsmitgliedern als solche definierte Wirklichkeit ist. Wir werden versuchen aufzuzeigen, dass das vom Devianz-Begriff erzeugte Bedeutungssystem nicht lediglich die unmittelbare Wiederspiegelung einer "objektiven" Wirklichkeit darstellt: es resultiert vielmehr von der praktischen Anwendung bestimmter Interpretations-Schemata, die den sozialen Akteuren eigen sind, durch die sozial und individuell etablierte Ordnungsprinzipien aufrechterhalten werden können.

Wir werden uns hier vor allem mit einer Strategie befassen, die den Sinn devianter Handlungen einer symbolischen Transformation unterziehen. Unsere These ist folgende: die Alltagssprache, durch welche Erwachsene bestimmte Handlungen Jugendlicher als deviant beurteilen, lässt sich als Bestandteil "transpersoneller" Abwehrstrategien verstehen. Die Erwachsenen halten den Sinn ihrer eigenen Wirklichkeit aufrecht, indem sie die vor allem von den Heranwachsenden hervorgebrachten alternativen Realitäten als "sinnlos" ablehnen.

Solche Abwehr-Strategien konkretisieren sich auf der Ebene der Alltagssprache Erwachsener in einer Reihe von Themen, von denen vier analysiert werden, und zwar: 1) die Adoleszenz als "schwieriges Alter", 2) die "öffentliche" Devianz-Heranwachsender, 3) die Devianz Heranwachsender als Ergebnis einer Verführung, und 4) der Heranwachsende zwischen Freiheit und Abhängigkeit.

Im Schlussteil wird die interdisziplinäre Diskussion um die Begriffe der Krankheit bzw. der Devianz kurz eingeleitet. Dies führt zu einer Kritik an der wissenschaftlichen Praxis, insofern diese eine Interpretation der gesellschaftlichen Wirklichkeit legitimiert, die von der Vielfalt der in der Alltagspraxis sozialer Akteure fundierten Bedeutungen kaum Rechnung trägt.

INTRODUCTION

LA DEFINITION DE LA REALITE COMME ENJEU

Sous l'étiquette "Sociologie de la déviance" s'est constituée l'une des plus anciennes provinces de la sociologie. La délimitation précise de son objet - ce que recouvre l'expression "déviance" - a été et reste l'enjeu de débats théoriques et idéologiques, et il serait peu honnête de proposer une définition en la donnant comme l'expression d'un consensus. D'autant que la sociologie de la déviance a été dès les années 1950, au moins aux Etats-Unis, le champ où se sont manifestés plusieurs courants novateurs qui, par-delà leur diversité, ont pour trait commun de mettre en cause la façon "objective" dont la sociologie avait jusqu'alors défini les faits sur lesquels porte son discours. Ethnométhodologie, interactionisme symbolique, sociologie phénoménologique: ces courants ont contribué en même temps, et de façon partiellement convergente, à réorienter la sociologie de la déviance. Porteurs d'une critique théorique, méthodologique ou idéologique, ils ont été d'abord marginaux par rapport à la sociologie instituée. Puis ils ont été progressivement assimilés et légitimés, bien qu'il soit difficile de savoir dans quelle mesure exactement. Selon les pays ou les écoles, les mêmes idées paraîtront donc banales ou au contraire très problématiques, sinon fallacieuses. Cela rend, même entre sociologues, très incertaine la part de ce qu'il faut tenir pour acquis dans tout échange scientifique. Cela vaut a fortiori lors d'une confrontation interdisciplinaire. D'autant que des courants similaires - l'antipsychiatrie notamment - ont traversé d'autres disciplines.

Est-il possible d'éviter à la fois d'enfoncer trop de portes ouvertes, et de tenir trop d'idées pour acquises? Doutant de pouvoir échapper également à ces deux travers, j'ai pris plutôt le parti - et le risque - de (re)dire des choses en apparence simples et banales, et de raisonner à partir de quelques exemples.

* * *

L'idée de réalité renvoie d'ordinaire à ce qui existe "objectivement", indépendamment des représentations ou discours d'un quelconque observateur. Toute discipline scientifique a pour projet de construire et de communiquer une image "réaliste" d'une fraction de la réalité, celle qui lui est dévolue au terme de la division instituée du travail scientifique. Réalisme signifie ici conforme non seulement aux premières apparences, mais aussi aux structures et aux invariants cachés.

Toutes les sciences entrent fréquemment en conflit avec l'image "naïve" qu'ont des réalités qu'elles étudient des acteurs sociaux extérieurs à la discipline considérée. Car la fraction de réalité sur laquelle porte le discours d'une science particulière est toujours aussi l'objet de représentations relevant du sens commun, et de la connaissance quotidienne. Cela est vrai des phénomènes astronomiques, physiques, biologiques, autant que des réalités psychiques ou sociales. Le conflit entre la représentation scientifique de la réalité et sa définition commune prend toutefois une allure particulière en sciences humaines, puisqu'elles ont pour objet un sujet pensant et agissant. Psychologie, psychiatrie, sociologie notamment ne peuvent simplement prendre leurs distances par rapport aux représentations du sens commun, à la connaissance "naïve" des acteurs. Car les acteurs agissent en fonction de leur définition de réalité. Qu'elle soit en contradiction avec les représentations scientifiques généralement admises de la même réalité n'enlève rien au fait:

1. de l'existence chez tout acteur social d'une représentation du réel qu'il tient dans la plupart des cas comme la meilleure ou la seule possible,
2. de la détermination partielle du comportement et des stratégies de l'acteur en fonction de sa définition de la réalité, de ce qui lui apparaît comme réel (et aussi bien sûr de ce qui lui semble souhaitable et possible).

Aucune discipline scientifique n'échappe complètement à la tentation de disqualifier la connaissance naïve avec laquelle elle entre en compétition. S'agissant de la déviance, de sa définition, de son explication, il me semblerait cependant peu fécond de commencer par donner la ou une définition sociologique. Tout simplement parce que: *ce que les sociologues appellent la déviance n'existerait pas si la même réalité n'était pas au préalable définie comme déviante par les acteurs sociaux.*

Non pas que les acteurs sociaux utilisent nécessairement le terme même de déviance, terme de spécialistes, relativement abstrait. Mais l'important est de saisir:

1. Qu'aucun acte n'est déviant en soi, mais seulement par la signification que lui donnent un acteur qui le commet, ceux qui en sont les témoins ou en entendent parler. Cela vaut même pour des actes, s'il en existe, qui susciteraient une interprétation en termes de déviance dans tous les milieux et toutes les sociétés.
2. Que l'interprétation d'un acte en termes de déviance est liée aux rapports sociaux concrets dans lesquels il s'inscrit, et ne saurait être inférée du simple écart à une norme abstraite des contextes singuliers dans lesquels des acteurs définissent la norme, lui donnent un sens, l'interprètent, ou la réinventent.

Les tendances récentes de la sociologie de la déviance contestent le sens et la fécondité d'une définition "objectiviste" de la déviance comme comportement non conforme à une norme énoncée abstraitemen (rule-breaking behavior). Déviance n'est plus d'une certaine façon qu'une étiquette servant à désigner certaines composantes des processus par lesquels les acteurs sociaux définissent et évaluent la réalité, donnent un sens à leurs actes et à ceux d'autrui.

* * *

L'analyse des interactions au cours desquelles les attentes normatives de certains auteurs à l'égard des autres sont déçues ou pourraient l'être démontre que la construction d'une image de la réalité n'est jamais achevée, que l'acteur se sent menacé et met en oeuvre toute une gamme de stratégies visant soit à nier le comportement d'autrui, soit à l'interpréter de sorte à ne pas ébranler le système de connaissances et de routines qui lui permet de donner un sens à la vie quotidienne.

Loin d'être une simple description de la réalité, le discours en est une interprétation, dans le double sens de processus d'²⁾abstraction et de processus d'attribution de sens.

Supposons que je vous dise:

1. "G. a avalé d'un coup deux boîtes de valium avant d'aller à un concert pop et pendant le concert il est tombé par terre"

Cet énoncé n'épuise pas la signification possible de l'événement. En restant très descriptif, il laisse la porte ouverte à une multiplicité d'interprétations. J'aurais été beaucoup plus explicite en disant:

2. "G. a essayé de se suicider en avalant deux boîtes de valium juste avant d'aller à un concert pop avec des amis."

En utilisant la seconde formulation, je ne me limite pas à une description de l'événement, mais je l'interprète dans la mesure où:

- je mets en rapport cet événement avec d'autres événements relatifs à G., à partir desquels j'infère son intention, le sens de son acte (p.ex. les conflits de G. avec sa mère, ou son instabilité)
- j'assimile cet acte à l'ensemble d'actes que je nomme "tentatives de suicide" plutôt qu'accidents ou toxicomanie, etc.

Je communique ainsi une représentation de l'événement qui le rend compréhensible, en lui donnant un sens susceptible d'être partagé par mon interlocuteur. En utilisant l'expression de l'événement: chacun sait que dans des circonstances déterminées certains individus tentent de se suicider, et la meilleure preuve de la banalité d'un tel événement est l'existence d'une expression toute faite pour le désigner. Mon discours transforme l'événement en un fait socialement reconnu, en donnant l'impression qu'il ne s'agit que d'appliquer correctement une expression linguistique à un objet préexistant, étant donné que:

- avaler deux boîtes de valium manifeste au moins l'intention de G. de risquer une issue fatale,
- le faire dans le cadre d'un concert pop ménage la possibilité d'un échec (tentative de suicide).

Essayons de nous détacher de cette évidence en considérant l'existence de plusieurs discours portant sur le même événement; il n'est pas difficile de constater que le passage de l'événement à son interprétation, par le recours à un langage déterminé ne va pas de soi, mais est l'expression du rapport qui lie l'auteur du discours à l'acteur sur les actes duquel il porte.

Voici comment G. décrit lui-même l'événement:

3. "Le 15 novembre j'peux plus, je veux exploser... je m'enfile du valium à m'en dégoûter. Dans la salle, je vais vers mes copains, et voilà le début du concert. Au bout d'un moment, pouf, je tombe, je dis juste un mot: hôpital."

Et voici la version de la mère de G.:

4. "G. est tout à fait pareil (à son père). L'hérédité doit jouer un rôle, une certaine paresse, et puis les tendances suicidaires... Une fois G. aussi, il a essayé de se suicider, à Zurich, il avait été à un concert... c'était pas sérieux, c'était un chantage. Il avait pris de tablettes, puis il a dit: j'ai pris des tablettes."

Le même événement donne lieu à deux comptes-rendus radicalement différents. D'un côté, G. exprime - dans des termes ambigus qui traduisent bien l'ambiguïté de son intention - la volonté de mettre fin à une situation, de changer une situation par un acte dont une des issues est "être loin", "ne plus être vivant". De l'autre, sa mère donne un sens à l'événement par une double négation: elle nie l'intention de G., en faisant intervenir la notion d'"hérédité", et elle nie également le sens de l'intention ("pas sérieux", "chantage") en tant qu'intention de se tuer ("suicidere").

L'attribution d'un sens à l'événement constitue un enjeu. G. essaie par son acte de préserver son identité, de se soustraire en tant que personne au contrôle des acteurs sociaux (y compris sa mère) qui essaient de lui imposer une. La mère se sent mise en cause par l'acte de G.: son interprétation de l'événement est une manière d'éluder la question de sa responsabilité. Non seulement elle n'est pas responsable, mais elle se présente également comme la victime. Or, le rapport de force inhérent à la relation mère-fils lui permettra par la suite de faire partager sa version de l'événement à d'autres personnes de l'entourage de G. et à des instances du contrôle social. C'est à ce moment que la "tentative de suicide" de G. deviendra un fait. En tant que "fait", il vérifie la représentation (légitime) de la réalité sociale véhiculée par le discours "naïf" et est également assumé comme base empirique du discours scientifique. En voulant être objectif, le discours émanant des disciplines scientifiques instituées risque de partager avec le discours naïf sa subjectivité: souvent le discours du sociologue ne fait que construire un système de significations qui lui est propre à partir de "phénomènes" non problématisés, hérités du sens commun.

En me situant en opposition logique du sens commun, et en général à toute conception empiriciste, j'essaierai de montrer dans cet exposé que la compréhension d'un phénomène social (la déviance, en l'occurrence) passe par sa problématisation en tant que fait en soi, en tant qu'objet délimité produisant un système de causes et de conséquences invariantes, donc indépendantes de l'intentionnalité des acteurs. Comprendre un phénomène social signifie dans la perspective que nous avons choisie apprécier et décrire les systèmes de sens que les acteurs lui attribuent ainsi que les rapports entre ces systèmes et les processus qui

ont amené à leur constitution.

Dans la première partie, il sera question de la signification sociale de la déviance dans le contexte général des relations interpersonnelles. Ces considérations seront approfondies dans une deuxième partie, consacrée à la signification de la déviance juvénile telle qu'elle se manifeste à travers le discours que font les adultes. Dans une partie conclusive, je reviendrai brièvement sur le rôle des disciplines scientifiques dans la définition de la déviance et sur les implications de mon analyse dans la perspective d'un travail interdisciplinaire.

LA SIGNIFICATION DE LA DÉVIANCE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

I. Un modèle de l'acteur social ⁴⁾

Chaque individu est engagé en tant qu'acteur social dans un processus continu de recherche et de vérification de sens par rapport aux événements qui caractérisent la vie quotidienne. Cela se concrétise par la création d'un stock de connaissances (knowledge at hand) utilisable immédiatement et vérifié quotidiennement par sa mise en œuvre. Ce stock de connaissance (ou "expérience", dans le langage courant) comprend des classifications de lieux, de situations, de personnes, d'événements, de positions. Il comprend également des schèmes de perception, de pensée, d'évaluation permettant d'assimiler de nouvelles "expériences", sans que cela ébranle l'ensemble du système de connaissances acquis et la définition de la réalité qu'il véhicule.

Une fois le stock constitué, c'est à partir de celui-ci que l'individu attribue un sens à son existence. Connaissances et schèmes sont quotidiennement mis en pratique et les autres acteurs confirment leur validité par leur comportement, soit parce qu'ils partageant les mêmes expériences et les mêmes interprétations de la réalité de chaque jour, soit grâce à ce que l'on pourrait appeler le principe de réciprocité: tout se passe comme si les divers acteurs sociaux partageaient la même définition de la réalité parce que chacun peut compter sur le fait que les autres soutiendront cette fiction.

C'est à travers le principe de réciprocité ou la mise en commun du sens de l'expérience que les acteurs contribuent à élaborer une définition de la réalité qui devient un fait social extérieur à chacun d'eux pris individuellement et par là même contraignant. La définition sociale de la réalité est rarement entièrement fermée cependant. Dans certaines zones de la vie quotidienne, l'individu peut se comporter comme s'il allait de soi que tout le monde partage

la même définition de la réalité, les mêmes normes, les mêmes valeurs. Dans d'autres régions ou à certains moments ses schèmes et ces connaissances ne sont pas immédiatement applicables, ou encore le principe de réciprocité perd de sa validité. Il existe dans la vie, même quotidienne, des zones inconnues ou dangereuses, que l'on ne peut pas toujours éviter.

Dangereux ne se réfère pas seulement à la possibilité d'une atteinte à l'intégrité physique de la personne, mais aussi et surtout à l'éventualité d'une offense à son intégrité morale: à son identité, à l'ordre qui donne un sens à son existence, à son interprétation de la réalité et au sentiment que celle-ci est partagée.

Il y a deux types de situations qui me semblent particulièrement pertinentes à ce propos: les situations par rapport auxquelles l'acteur anticipe une offense, et les situations dans lesquelles il subit une offense inattendue.

II. Stratégies face aux offenses anticipées

Dans la vie quotidienne, il arrive que l'acteur doive traverser des zones dangereuses ou tout simplement "ouvertes": l'exemple le plus banal est celui du chemin à parcourir entre deux lieux considérés comme "sûrs", par ex. entre chez soi et le lieu de travail. Parcourir ce chemin avec un moyen de transport public ou à pied équivaut à s'exposer à l'action de gens dont on ne sait que peu de chose. L'utilisation de moyens de transports publics est particulièrement insécurisante, étant donné que même s'il est possible d'anticiper le danger, il est difficile de s'y soustraire avant l'arrêt suivant ...

Tout acteur social doit donc définir des critères lui permettant d'identifier des zones d'insécurité ou de danger ainsi que des stratégies pour éviter les offenses possibles ou leur faire face. Les stratégies de défense qui nous intéressent ici tout particulièrement consistent à dresser des barrières autour de soi, qu'elles soient matérielles ou symboliques.⁵⁾

Au plan des stratégies individuelles, l'exemple par excellence d'une barrière de type matériel est l'utilisation de la voiture pour se rendre au travail. Au plan sociétal, c'est la mise en place de toute structure spatiale de ségrégation. Exemple: dans un collège secondaire, la salle des maîtres est située de telle manière que les enseignants puissent l'atteindre sans devoir traverser les endroits où se trouvent généralement les élèves; de même, dans un centre de loisirs, le bureau des animateurs est relativement éloigné des locaux où se trouvent les adolescents.

En parlant de barrières symboliques - concept que nous aurons l'occasion d'analyser plus à fond lorsqu'il sera question de déviance juvénile - je me réfère en particulier aux signes d'inaccessibilité que l'acteur donne dans sa manière de se présenter. Exemple: les regards figés des gens tassés dans un bus ou dans l'ascenseur ou tout signe visible de différenciation sociale, la manière de s'habiller, etc.

Il arrive que les stratégies de défense s'avèrent inefficaces, que l'offense anticipée s'actualise. Cela ne fait que renforcer la définition de la situation de la part de l'offensé. Car par le fait même qu'il n'exclut pas l'éventualité d'une telle offense, il manifeste sa capacité de lui donner un sens sans avoir à remettre en question ses connaissances et sa définition de la réalité.

Certes, par rapport à la norme de comportement, l'offense est considérée comme "anormale", et suscite un jugement de déviance. Toutefois, dans la mesure où la situation implique la possibilité d'une déviance, l'offense confirme au second degré l'ordre social existant. C'est ainsi que d'un acteur étiqueté comme déviant - voyou p.ex. - il faut attendre un comportement déviant; le constat de déviance est aussi, en un certain sens, un constat de normalité.

Cela d'autant plus que l'offense a lieu en public et que le public prend parti pour la victime, ou est lui-même victime de l'offense en tant que "team".⁶⁾ Exemple: les passagers d'un bus où un groupe d'adolescents mènent grand bruit. Le même raisonnement est valable lorsque l'acteur n'est pas directement offensé, ni même témoin de l'offense, mais est confronté à un compte-rendu. Généralement, ce dernier est fait de manière à ce que le sens de l'événement relaté soit immédiatement lisible et appelle une confirmation de l'ordre au nom duquel l'acte est caractérisé comme déviant en même temps que de la définition de la réalité qui le rendait prévisible.

III. Stratégies de défense face aux offenses non anticipées

Venons-en maintenant aux situations où l'acteur subit une offense non-anticipée, autrement dit se trouve confronté à un comportement inattendu, survenant dans une situation qui relève de la routine, de cette partie de la vie quotidienne qui est "taken for granted". L'acteur social victime d'une offense anticipée parvenait à lui donner un sens, notamment en la considérant comme la manifestation prévisible d'une catégorie de déviants potentiels. Lorsque l'offense est inattendue, n'est pas "normale" compte tenu du type d'acteur dont elle est le fait, l'offensé ne peut lui at-

tribuer un sens stéréotypé, et doit chercher à l'interpréter en soi, en accordant davantage d'importance aux multiples caractéristiques individuelles de l'offenseur. Cela dans l'espoir de découvrir les éléments d'explication lui permettant d'interpréter le comportement de l'offenseur sans devoir mettre en question le caractère de routine de la vie quotidienne, plus précisément sans devoir prendre conscience de suivre une routine qui seule donne un sens à sa vie. Cet enjeu est essentiel dans les relations interpersonnelles les plus structurées, à l'intérieur de la famille par exemple.

Il y a plusieurs stratégies permettant de faire face à ce type de situation: variations d'une stratégie de base qui consiste à nier ou à transformer soit l'acte jugé déviant, soit le sens que l'acteur donne à son acte.

1) La négation au niveau de la perception

Exemple: M. Dupont - Le dîner est prêt? -
 Mme Dupont - Je m'en fous ... -
 M. Dupont - Quoi?! -
 Mme Dupont - Rien ... -

Dans cette séquence d'interaction, on peut supposer que la réponse est tellement inattendue par rapport à la routine de M. Dupont qu'il ne la perçoit même pas. Sa question-négation donne à Mme Dupont la possibilité de se reprendre et de se réaligner.

2) La négation au niveau du contexte

Reprendons le même exemple sous une autre forme:

M. Dupont - Le dîner est prêt? -
 Mme Dupont - Je m'en fous ... -
 M. Dupont - T'as toujours envier de rigoler,
 toi ... -
 Mme Dupont - ... Dans cinq minutes.-

Ici la négation est explicite et s'opère par une redéfinition transitoire du contexte du discours. Elle ne se transforme pas en un jugement de déviance, parce que Mme Dupont accepte la redéfinition.

3) La négation au niveau du sens

Jusque là la mise en question que représente le comportement verbal de Mme Dupont reste au niveau des intentions. Il est également possible que Mme Dupont n'ait aucune envie de se réaligner et persiste dans sa contestation:

Mme Dupont - Je ne rigole pas. Je m'en fous.
J'en ai marre de te préparer le
dîner! -

M. Dupont - Qu'est-ce qui se passe? T'es ma-
lade? T'es fatiguée?

Ce type de séquence ne permet plus de passer outre, dans la mesure où l'offenseur - du point de vue de la routine de M. Dupont - n'est pas prêt à se réaligner, tout au moins à court terme. M. Dupont n'est pas disposé à accepter le sens implicite dans la réaction de Mme Dupont, c'est-à-dire la mise en question du rapport de forces qui règle leurs relations. Il cherche donc à cette réaction un autre sens, et tend à l'interpréter, alors même qu'elle se présente d'abord comme un acte de déviance, comme l'expression en fin de compte normale de quelque chose d'anormal: le symptôme de quelque chose qui lui échappe pour le moment, mais dont l'identification lui permettra de préserver la respectabilité de Mme Dupont; c'est-à-dire l'absence de mauvaises intentions, et en particulier de l'intention de dire effectivement ce qu'elle paraît avoir dit. L'utilisation par M. Dupont des termes "maladie" et "fatigue" lui permet à la fois de faire comme s'il comprenait l'ensemble de la séquence d'interaction, et de suspendre le jugement de déviance à l'égard de sa femme.

4) La négation au niveau de l'acteur

Pour affirmer sa volonté de rupture, Mme Dupont a enfin la possibilité d'affirmer ouvertement la liaison entre son comportement et la routine qu'il met en cause, et plus précisément le rôle que M. Dupont lui impose comme s'il allait de soi:

Mme Dupont - Non, je ne suis pas malade, je n'ai jamais été si bien de ma vie. Simplement j'en ai marre de rester à la maison, de me faire exploiter, de faire ce que tu veux et non ce que je veux ... -

M. Dupont - Mais qu'est-ce que tu racontes?
Personne ne t'exploite ici ...
Je ne te reconnais plus ...

Dans ce cas, l'argumentation de Mme Dupont met en cause l'ensemble du monde familial routinisé. Il ne suffit donc plus à M. Dupont de nier le sens de l'action en tant que telle. Il lui faut infirmer l'ensemble de l'interprétation de la réalité proposée par sa femme, à la limite infirmer l'identité de l'acteur: si elle dit des

choses pareilles, ça ne peut pas être sa femme, la femme qu'il connaît. La réaction de M. Dupont sera donc un essai de redéfinir la réalité d'autrui en tant que "pseudo-réalité", "fantasme" s'opposant à une "réalité réelle" vérifiée par la routine quotidienne. Il lui faut également faire partager son "histoire" aux autres membres de la famille. C'est à ce moment que le jugement de déviance se transforme en un processus d'étiquetage: privé, si l'acteur déviant s'adapte à cette nouvelle situation; institutionnel, s'il se refuse d'accepter son nouveau rôle et passe à des moyens d'affirmation de sa réalité de plus en plus explicites.

IV. Jugement de déviance et étiquetage

Je n'entrerai pas dans le détail du processus d'étiquetage sur lequel R.D. Laing (étiquetage privé) et E. Goffman (étiquetage institutionnel) nous ont fourni des descriptions et des analyses particulièrement brillantes.⁷⁾ Je me limiterai ici à reprendre quelques éléments de ce processus qui me paraissent particulièrement importants pour une clarification de la signification sociale du concept de déviance:

- 1) Une fois que le jugement de déviance passe de l'acte à l'acteur et lui attribue une étiquette, c'est celle-ci qui donne un sens à tout acte ultérieur de déviance: la déviance de la personne explique la déviance de l'acte. Ce double jugement de déviance rétablit l'ordre en tant que réalité routinisée et partagée, y compris par la personne étiquetée, dont la fonction consistera à confirmer cette étiquette par son comportement quotidien. Sa biographie sera également réinterprétée en fonction de l'étiquette qui lui a été attribuée, pour la recherche de détails, d'événements qui confirment à la fois la nouvelle définition de la situation et l'ancien ordre.

D'abord il y a un jugement de déviance portant sur un comportement, par rapport à une personne jugée "normale", c'est-à-dire usuellement conforme à la routine. Puis le jugement se déplace. Le comportement est jugé normal par rapport à une personne jugée déviante par rapport à l'attente antérieure. Le double jugement introduit en quelque sorte une cohérence, une "normalité" à l'intérieur même du jugement de déviance. Comportement et personne sont déviants par rapport à la routine, mais le comportement est normal par rapport à la personne, une fois que le jugement de déviance a été étendu à l'individu.

Pourquoi ce déplacement du jugement du comportement à la personne? Le comportement déviant d'une personne jus-

qu'alors conforme aux attentes dérange beaucoup plus que la déviance d'une personne dont on s'attend à ce qu'elle ait des comportements en rupture avec la norme. Le premier est absolument déroutant, le deuxième est relativement déroutant: l'explication existe, et surtout le comportement est conforme aux prévisions. La routine rassure, fût-elle axée sur les rapports entre des déviants et des non-déviants.

Dans ce schéma, il y a deux attentes, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne, c'est en quelque sorte une "attente première"; c'est par rapport à celle-là que le comportement "déviant" introduit une rupture. La recherche de sens aboutit à la mise en place d'une "attente seconde" qui n'infirme pas la validité de la première, mais qui la confirme plutôt dans ce sens qu'elle inclut la gestion des variations par rapport à la première.

- 2) Si la personne jugée déviante refuse de se réaligner, elle déclenche ce que l'on pourrait appeler une escalade de la déviance. Pour affirmer le sens de son action, le déviant est amené à étendre de plus en plus le champ de sa contestation - la partie du monde social dont la banalité est remise en question par son comportement - et à affirmer sa propre réalité existentielle comme la réalité tout court. Ce qui entraîne de la part des personnes visées une négation de plus en plus accentuée du sens de leur action. Il y a passage de la déviance privée à la déviance institutionnellement reconnue, de la déviance plus ou moins banale à la déviance "exotique". Dans la mesure où cela donne lieu à un compte-rendu, il s'agira généralement d'une histoire de déviance exotique, couplée avec un jugement de double déviance. Exemple: "un ex-drogué tue un passant" (titre dans la Tribune de Lausanne du 14.5.1975).
- 3) Les jugements de déviance ainsi que le passage du jugement de déviance à l'étiquetage dépendent des relations de pouvoir qui sont à la base de l'interaction entre acteur-offenseur et acteur-offensé. La relation entre les deux personnes (ou groupes de personnes) ne peut amener à une définition en termes de "déviance" que si le pouvoir (de légitimer, de faire partager sa propre définition de la situation) est distribué de façon inégale entre les deux parties. Ce qui explique aussi l'intention de l'acteur déviant de mettre en question le déséquilibre de la relation en affirmant une image alternative de la réalité.

LA SIGNIFICATION DE LA DEVIANC JUVENILE A TRAVERS LE DISCOURS DES ADULTES

I. Remarques préliminaires

Il sera désormais souvent question de jeunes, d'adolescents, d'adultes, sans qu'il soit précisé exactement de quels jeunes, adolescents ou adultes il s'agit. En effet, les idées suivantes ont été développées à partir de l'observation d'un type de rapports particuliers, notamment du rapport entre adolescents marginaux et adultes qui - en tant qu'enseignants, animateurs, parents ou chercheurs - se trouvent être en contact direct avec eux, et sont en conséquence exposés à des interprétations alternatives de la réalité. On ne peut cependant exclure a priori que les idées développées ici - par exemple sur la fonction du statut spécial attribué à l'adolescent dans les stratégies de défense interpersonnelles - soient valables d'une manière plus générale, et s'appliquent à d'autres types de rapports entre adultes et adolescents.⁸⁾

Je limiterai ici mon analyse aux significations sociales de la déviance juvénile telles qu'elles ressortent du discours des adultes. Il manque en contrepoint l'analyse du discours des adolescents sur le sens qu'eux-mêmes attribuent aux actes considérés comme déviants par les adultes. Cette omission ne signifie aucunement que ce discours n'existe pas ou que nous lui accordons une moindre importance.

Dans l'analyse du discours des adultes, et de la représentation des adolescents qu'il exprime, nous ne ferons qu'appliquer le modèle présenté dans l'introduction, selon lequel la réalité sociale est construite par les acteurs sociaux à travers leurs représentations et leurs discours. Ceci nous amène à mettre systématiquement en question l'aspect descriptif du discours des acteurs, ici des adultes. Cela ne signifie pas que la mise en question se réfère aux propriétés "objectives" de ce sur quoi porte le discours, en l'occurrence les adolescents et leur comportement. Dire que l'adolescent apparaît, à travers le discours de l'adulte, comme un être manquant de maturité n'implique pas nécessairement que l'adulte se trompe, et qu'en réalité, l'adolescent témoigne d'une réelle maturité bio-psychosociale. Laissons tout simplement la question ouverte. Ce qui nous intéresse n'est pas tellement de confronter la réalité sociale telle que la construisent les acteurs à une définition plus "objective" (qui ne serait d'ailleurs que la définition donnée par d'autres acteurs sociaux dont le discours passe pour plus "scientifique" et fondé). L'important est de saisir le processus de construction de la

réalité, de ses tenants et aboutissants, dans un domaine particulier de l'action et des rapports sociaux.

II. Statut spécial de l'adolescent et stratégies de défense

La description de la déviance esquissée ici n'est certes pas exhaustive. Plusieurs dimensions n'ont pas été considérées, faut de place mais aussi parce qu'il importait surtout de montrer que le système de significations dont participe le concept de déviance n'est pas la simple représentation d'une réalité préexistante, mais le produit d'une construction active des acteurs, confrontés au problème global de la définition et du maintien du sens de leur existence. Cette construction transforme le rapport de l'acteur à la réalité en une routine.

La seule éventualité de définitions alternatives de la réalité menace cette routine. Ce n'est pas tant le contenu des réalités construites par autrui qui représente un danger potentiel, mais plutôt le fait même de leur existence, qui risque de rendre l'acteur conscient de son état d'aliénation, de non-liberté dans un monde qu'il s'est construit et qui lui est devenu extérieur.¹⁰⁾

Cet aspect de la signification sociale de la déviance paraît particulièrement évident dans le contexte de ce qu'on appelle "déviance juvénile": la déviance des jeunes est définie par rapport à un ordre établi par les adultes.

Un des éléments fondamentaux de cet ordre est en effet le déséquilibre qui caractérise les rapports entre jeunes et adultes, ou, en d'autres termes, le statut spécial que les adultes attribuent aux jeunes. À travers le discours des adultes, ce déséquilibre apparaît comme un fait indubitable, et cela dans un double sens:

- 1) les jeunes ne possèdent pas les qualités (maturité, expérience, autonomie, etc.) qui font d'un individu un adulte, et
- 2) la jeunesse représente une phase de transition vers l'état adulte, considéré comme un point d'arrivée: le passage de l'un à l'autre étant nécessaire et irréversible.¹¹⁾

D'où une double tendance (qui pourrait paraître contradictoire au premier abord) à accentuer d'une part les aspects déviants du comportement des jeunes, pour confirmer que les jeunes ne sont pas adultes, et à minimiser d'autre part la signification des actes de déviance juvénile qui apparaissent comme normaux compte tenu précisément de la jeunesse des acteurs.

Cela nous ramène au mécanisme que nous avons déjà décrit à plusieurs reprises: le jugement de double déviance permet de stopper la recherche de sens, étant donné que l'un confirme l'autre et vice-versa. La déviance disqualifie la jeunesse et la jeunesse enlève son sens à la déviance. En passant de l'analyse de la déviance à celle de la déviance juvénile, je ne change pas d'objet, ni ne le délimite: je continue mon effort de construction de l'objet, les rapports entre jeunes et adultes étant exemplairement des rapports déséquilibrés produisant des jugements de déviance et des processus d'étaquage.

La signification sociale de la déviance juvénile ne se distingue pas fondamentalement de la signification sociale de tout acte de déviance: l'interprétation du comportement des jeunes en termes de déviance relève d'une stratégie de défense "transpersonnelle" permettant aux adultes de préserver le sens de leur réalité propre en manipulant (en niant) le sens de réalités alternatives.¹²⁾ Cette stratégie est d'autant plus importante que les jeunes prennent conscience de leur force - de la force des réalités véhiculées par leur mode de vie - et que les adultes ressentent leur réalité comme vulnérable.

Les stratégies de défense interpersonnelles vis-à-vis des adolescents se manifestent principalement sous deux formes:

- 1) activement, en tant que pratiques pédagogiques: de ce point de vue former des jeunes ne signifie pas leur apprendre à devenir adultes, mais les maintenir dans leur état (empêcher qu'ils deviennent adultes trop tôt et/ou d'une autre manière),
- 2) passivement, en tant que barrières symboliques, dont le but est de légitimer les premières et d'en assurer l'irréversibilité.

Je me limiterai à développer en guise d'exemple quelques thèmes relevant de la mise en place par les adultes de barrières symboliques.

III. Le thème de "l'âge difficile": les adultes comme "team"

Une mère, Mme M., parle de sa fille adolescente:

"Oui, elle est à un passage maintenant, elle est à ce moment tellement déroutant des enfants où elle est à la fois une adulte à certains moments, capable de raisonner, de comprendre un nombre invraisemblable de choses, et d'autres moments, c'est une toute petite fille prête à pleurer pour un oui ou pour un non, et toute faible et dépendante de son

milieu. Ça passe d'un extrême à l'autre. Hurlements pour avoir sa liberté et tout petit enfant qui veut son verre de lait au lit et sentir qu'elle est encore protégée ..."

L'adolescence est un âge difficile, un âge "bête": mais difficile pour qui, bête par rapport à quoi? Le thème de l'âge difficile, en tant qu'âge de transition, permet aux adultes à la fois de projeter les difficultés qu'ils éprouvent face aux adolescents sur l'adolescence en soi, et de construire (ou plutôt de valider) une façade, une image idéalisée de l'adulte.

Dans le discours de Mme M., c'est la fille qui est déroutante, et non la mère qui est déroutée. En fait, la mère n'est pas censée être déroutée, parce qu'elle est adulte et elle peut employer le thème de l'âge difficile: si sa fille est déroutante, c'est parce qu'elle est dans un âge déroutant, et non parce qu'elle aurait une intention déroutante.

Le discours de la mère affirme également la distinction entre le comportement actuel de l'adolescent, interprété par l'adulte, et le comportement virtuel de celui-ci. L'adulte est celui qui "est capable de raisonner, de comprendre un nombre de choses invraisemblable", et qui exerce cette capacité tout le temps, et non seulement "à certains moments". L'adulte ne pleure jamais, mais s'il lui arrive de le faire, c'est pour des raisons tout à fait légitimes et non, comme c'est le cas des adolescents, "pour un oui, pour un non". L'adulte n'est ni faible, ni "dépendant de son milieu".

L'âge adulte n'est pas un âge difficile parce que l'adulte est une personne "morale": il a une façade et il respecte celle des autres, sa réalité est bien délimitée, sa vie est une routine, son comportement peut facilement être anticipé. L'adulte n'est pas censé avoir des problèmes: s'il en a, ce sont de vrais problèmes, auxquels il sait faire face. Ces problèmes le définissent en tant que personne responsable et respectable (Exemple: les soucis du père face aux faux problèmes de son fils adolescent). S'il a des problèmes, il fait comme s'il n'en avait pas, surtout lorsqu'il se trouve en présence d'adolescents: l'adulte se présente à l'adolescent comme le membre d'un "team"; l'image qu'il donne de lui-même ne doit pas préserver seulement sa respectabilité individuelle, mais aussi et surtout celle du team des adultes.

IV. Le thème de l'âge difficile: les adolescents visibles

La signification sociale de la déviance est étroitement liée à son aspect visible et à son caractère contextuel. La déviance est un phénomène public: l'acte non conforme à une norme ou à une attente ne suffit pas en soi à constituer une "déviance"; il faut que cet acte soit appréhendé, interprété, jugé en tant que tel dans un contexte interactif. La déviance privée n'a de signification sociale que dans la potentialité qu'elle a de devenir déviance publique, d'où l'importance d'une analyse de l'inégalité dans la distribution sociale des "lieux" de déviance.

L'adolescent ne dispose pas ou peu de lieux de déviance où il serait à l'abri du regard des adultes. Il est de ce fait beaucoup plus livré que l'adulte aux jugements de déviance et aux interprétations de son comportement en termes de déviance. Exemple: il est généralement interdit aux adolescents de s'enfermer dans leur chambre (dans certains cas, même dans la salle de bain ou les toilettes). Autre exemple:

La conférence des maîtres d'un collège lausannois considéré comme particulièrement ouvert a rejeté l'article du règlement intérieur suivant, proposé par les élèves: "Le comportement des élèves en dehors des activités scolaires à l'extérieur du collège ne peut pas donner lieu à des sanctions de la part du corps enseignant".

La vie quotidienne de l'adolescent est construite par l'adulte de manière telle qu'il ne soit à aucun moment à l'abri d'un contrôle possible.

En ce qui concerne maintenant la signification contextuelle de la déviance: l'adulte a la possibilité de différencier les publics par rapport auxquels se déroule sa vie quotidienne, de les rendre étanches les uns par rapport aux autres. En effet, les acteurs qui composent ces divers publics font partie du team des adultes et sont censés respecter les règles du jeu: il savent que faire et que dire en tel endroit, dans telle occasion. D'où la possibilité pour l'adulte de s'autoriser une déviance "publique" par rapport à un public déterminé (par ex. un public "déviant").

Le cloisonnement de la vie quotidienne est bien plus difficile à réaliser pour les adolescents pour des raisons pratiques (difficulté à réaliser l'étanchéité) et surtout pour des raisons découlant de leur attitude face à la "moralité". Pour eux, le fait de donner plusieurs images de soi dans des contextes différents relève tout simplement de l'hypocrisie, de cette hypocrisie qu'ils reprochent aux adultes.

Les adultes peuvent imposer la primauté de leur expérience, de leur maturité, (en se servant notamment du thème de l'âge difficile) et par conséquent la nécessité pour les adolescents de "devenir adultes".

Les adultes s'efforcent d'éviter que les adolescents aient accès aux "coulisses" de leur mode de vie. Si les adolescents détectent ou créent des failles dans la façade des adultes, l'évidence de la réalité qu'ils imposent, comme réalité partagée, donc publique, cette évidence disparaît. Les adolescents ne sont plus alors incités à se situer dans la perspective d'une transition nécessaire vers l'âge adulte. L'engagement dans des carrières marginales, "déviantes", en est facilité d'autant.

V. Le thème de l'âge difficile: l'adulte séducteur

Si l'adulte est membre d'un team qui se définit par opposition aux adolescents, tout acte de déviance de sa part met en question le caractère nécessaire du déséquilibre de la relation adulte-adolescent: il démasque les adultes, les ramène à leur aliénation ("tu vois, ils aimeraient bien mais ils ne peuvent pas..."). Il y a premièrement les déviants tout court, que le jugement de déviance exclut de la catégorie des adultes (soit temporairement, soit définitivement). Il y a le cas particulièrement intéressant (en tant que révélateur de l'ambiguité de la signification sociale de la déviance juvénile) des actes de déviance commis par des adultes dans le contexte de la relation adultes - adolescents: c'est le thème bien connu de l'adulte corrupteur et séducteur de la jeunesse.

La réaction sociétale face à ce type de comportement suit deux dimensions, qui illustrent fort bien la portée de l'utilisation de jugements de déviance en tant que stratégie de défense interpersonnelle:

- 1) L'irréversibilité du passage au statut d'adulte est réaffirmée: du point de vue des adultes "respectables", il n'y a pas de raisons légitimes pour se mettre au niveau des adolescents tout en restant adulte, ou pour être séduit par le mode de vie des adolescents. Exemple: Un éducateur a fourni de la drogue à des jeunes qui en avaient besoin. Il a également commis des actes sexuels sur l'un de ses "pupilles". Commentaire d'un médecin: "l'éducateur a voulu se mettre au niveau de ses pupilles. Dès lors, au lieu de créer un ascendant d'autorité sur les pensionnaires, il s'est comporté "d'égal à égal". Le tribunal n'a pas manqué de relever la "basseesse de caractère" et le "manque de scrupules" de cet éducateur.

- 2) Le sens que l'adolescent donne au rapport de séduction est également nié par les adultes en tant que membres d'un team et avec cela toute légitimité d'un processus de contre-socialisation: l'adolescent, par définition, n'est pas censé avoir d'expérience à transmettre qui soit plus valable que celle de l'adulte.

Mais le fait qu'il se laisse séduire (à l'occasion par des adultes déviants) montre bien que l'adolescent est considéré à travers le discours des autres comme étant particulièrement vulnérable aux "mauvaises influences", aux "mauvais sujets". Il est donc naturel qu'il soit pris en charge, protégé par des institutions d'adultes. Bien entendu, la protection doit rester unilatérale, s'inscrire dans un rapport asymétrique de type pédagogique où les barrières symboliques entre adultes et adolescents restent en place et soient bien visibles.

VI. Le thème de la liberté: déviance et aliénation

Le thème de la liberté. Reprenons la dernière partie des propos de Mme M. "... hurlements pour avoir sa liberté et tout petit enfant qui veut son verre de lait au lit et sentir qu'elle est protégée".

Les nombreux mythes créés par les adultes autour de la liberté des adolescents se basent, comme nous venons de le voir, sur la construction d'un rapport d'incompatibilité entre le désir de liberté et le besoin de dépendance. Il n'est pas sérieux de prétendre à sa liberté et de demander en même temps "son verre de lait". Il en découle que qui-conque a, à un moment donné, besoin d'entrer dans un rapport de dépendance, n'aurait plus aux yeux des adultes le droit de reprendre par la suite sa liberté.

Le "verre de lait" me semble un symbole très prégnant de ce qui caractérise, dans le discours des adultes, toutes sortes de dépendances matérielles des adolescents par rapport aux adultes. Il y a aussi l'idée implicite que la liberté est nécessairement liée à la maturité, à l'expérience, à l'effort qu'on a fait pour la conquérir. Donc, si les adolescents peuvent se permettre des choses, s'ils semblent donner d'eux une image de liberté, ce n'est que parce que leur dépendance vis-à-vis des adultes le leur permet. Ils ne sont pas vraiment libres, s'ils ont besoin de nous.

D'autre part, d'après les adultes, les adolescents ne supportent pas la liberté ou la supportent mal. Au cours d'une interview, Mme P. dit:

"... Mais je pense que c'est dangereux pour eux de leur laisser trop de liberté... Ils sont complètement découragés, ils n'arrivent plus à ... Je pense qu'ils n'ont pas la maturité ... vous voyez ... et ça pose quand même un problème, parce que ... On leur donne énormément de liberté, mais ils ne savent pas la canaliser dans le bon sens ..."

Aux yeux des adultes, la liberté, ce n'est pas n'importe quoi, ce n'est pas l'anarchie: elle n'a de sens que si "elle est canalisée dans le bon sens", que si elle est contrôlée, que si elle se situe dans les limites de la réalité des adultes. Les adolescents n'arrivent pas à comprendre cela de par leur manque de maturité: si on leur donne trop de liberté, ils en profitent (c'est-à-dire, ils l'interprètent à leur manière).

La liberté est définie par les adultes et ils se réservent d'en contrôler l'interprétation. Ce qui, du point de vue d'un adolescent, est une manifestation de liberté au sens où il l'entend, peut apparaître aux adultes comme un acte dénué de sens, acte échappant à la définition "raisonnable" d'une liberté bien comprise.

"Ne rien faire" par exemple n'est pas un acte de liberté du point de vue des adultes. Si des adolescents sont couchés par terre sans rien faire, les adultes n'interpréteront pas en général ce comportement comme une manifestation de liberté. Il lui donneront cependant un sens dans la mesure où il vérifie leur image de l'adolescent: il est désœuvré, il s'ennuie, il ne sait pas ce qu'il veut. Dans le langage de l'adulte, ne rien faire n'est compréhensible et légitime qu'après avoir fait quelque chose: l'inactivité est un temps de repos qui permet d'être en état de faire autre chose. Tandis que du point de vue de l'adolescent, "ne rien faire" peut signifier faire quelque chose que la plupart des adultes ne peuvent pas faire. D'autres activités des adolescents sont assimilées dans le discours adulte à la catégorie "ne rien faire": "ils n'ont rien d'autre à faire que ...". Il s'agit en particulier de tout ce qui, du point de vue de l'adulte, se rapproche soit du rêve, de ce qui ne sert à rien, soit de la recherche de plaisir comme fin en soi.

Le thème de la liberté est à mon avis fondamental dans la description de la signification sociale de la déviance juvénile, et de la déviance en général. Le jugement de déviance, l'interprétation d'un comportement en termes de déviance, la déviance attendue de personnes appartenant à des groupes étiquetés: tout cela concourt à éviter à l'individu la contagion avec d'autres réalités, de peur d'être confronté avec la conscience de sa propre aliénation. Dans

le discours de l'adulte, la méconnaissance de son aliénation est garantie par la représentation qu'il construit de l'aliénation des autres, des adolescents, des déviants. Il trouve la confirmation du sens de sa vie dans le non-sens de la réalité des autres, il vérifie l'existence "objective" de son monde en l'imposant à ceux qui doivent y entrer et en niant la légitimité de mondes "fantasmatiques". Sa fuite dans la réalité lui fait dire de la "déviance" qu'elle est une fuite de la réalité.

LE DISCOURS SCIENTIFIQUE PROBLEMATISE

Il a été souligné à plusieurs reprises que l'attribution de sens à un événement déterminé constitue un enjeu pour les acteurs sociaux qui - directement ou indirectement - y participent. Et aussi que la possibilité qu'a un acteur de faire partager le sens attribué à un événement à d'autres acteurs sociaux dépend des rapports de force établis entre les différents producteurs de discours.

L'homme de science, dans son double rôle d'acteur social et de représentant d'une discipline scientifique instituée, n'est pas à l'abri des conflits qui surgissent à propos de la définition de l'interprétation de la réalité sociale; cela dans la mesure où 1) il prend en charge une demande de recherche de sens de la part d'une catégorie déterminée d'acteurs sociaux, et 2) il entretient une distance vis-à-vis d'interprétations alternatives, qu'elles soient l'expression du sens commun ou d'autres disciplines scientifiques.

Le discours sociologique sur la déviance reste étroitement lié à la problématique des instances du contrôle social, et plus précisément aux préoccupations de contrôle des comportements pouvant constituer un danger pour l'intégrité physique ou morale des membres de la société. C'est donc l'existence d'un ensemble de normes morales qui donne un sens au concept de "déviance" et qui justifie l'inclusion dans son champ sémantique de comportements fort différents. Ce qui semble aller de soi dans la définition sociologique de la déviance, c'est trop souvent l'existence de la norme (donc la possibilité de l'identifier univoquement en dehors d'un contexte interactif) et la nature du rapport à la norme (sa signification pour celui qui commet ou au contraire constate un acte déviant).

Le passage de concepts relativement proches du langage naturel tels que "criminalité" et "délinquance" à celui de "déviance" manifeste l'effort de la sociologie de se détacher de la problématique des instances du contrôle social; en généralisant et en relativisant le concept de norme, ou

en transformant l'infraction à la norme en un simple signe de tendances anomiques au niveau sociétal, la théorie sociologique réduit l'acteur au statut d'"*homo sociologicus*".

Ainsi, lorsqu'il s'agit de vérifier des propositions - généralement de nature probabiliste - déduites d'une théorie générale de la déviance, le comportement déviant n'est pris en compte que dans la mesure où il peut être agrégé avec d'autres comportements sur la base de critères d'homogénéité relativement simples et observables. Ce qui revient à faire abstraction de toutes les différences de signification qui n'entrent pas dans la classification de l'observateur. Le sociologue ne méconnaît pas nécessairement, en son for intérieur, le fait que des actes en apparence semblables peuvent avoir un sens très différent aux yeux de ceux qui les commettent, qui en sont l'objet ou le témoin. Mais ses instruments et ses méthodes, et de multiples contraintes institutionnelles, le poussent à ne prendre en considération qu'un nombre limité de significations-types (dans le meilleur des cas), et à ignorer tout ce qui s'en écarte dans chaque acte singulier. Il en résulte non seulement une banalisation des actes, mais aussi une banalisation des acteurs, dans le double sens 1) d'une mise entre parenthèses du sens spécifique qu'il donnent à leur déviance ou à leur réaction à des actes déviants, et 2) de l'assimilation réductrice du sens de l'action à une simple médiation entre l'acte et des déterminants sociétaux extérieurs à l'individu.

C'est à ce niveau que l'utilisation du terme "déviance" par le sociologue se prête à une comparaison avec l'utilisation du terme "maladie" par le psychiatre. Il y a à la fois des similitudes et des différences. Contrairement à la pratique du sociologue, celle du psychiatre ne banalise pas a priori le sens de l'action, et n'en réduit ni la complexité ni l'efficace propre dans l'orientation de l'action. Toutefois, la notion de maladie et la notion de déviance exercent une même fonction: rendre possible une explication qui néglige ou transforme l'intention spécifique qu'avait l'acteur au moment d'accomplir son acte. Dans le cadre de la psychiatrie, une interprétation en termes de maladie neutralise généralement le constat d'écart à la norme de comportement: "s'il est malade, il faut s'attendre à ce que des symptômes apparaissent ...". C'est au niveau interprétatif que l'idée d'écart par rapport à un modèle de référence est réintroduite dans le discours psychiatrique. Ce n'est pas l'expérience de l'acteur qui est infirmée, mais son réalisme. La réalité du "malade" ne correspond pas au modèle de la réalité que le psychiatre considère comme allant de soi, et qui est à la base de sa définition (implicite ou explicite) de la normalité.

Même R.D. Laing réaffirme expressément ce point de vue, lorsqu'il dit du discours d'un patient: "The transition (de l'état de malade potentiel à l'actualisation de la maladie) seems to consist in a loss of the sense of the realness... so total that the individual expresses the "existential" truth about himself with the same matter-of-factness that we employ about facts that can be sensually validated in a shared world."¹³⁾ Si le psychiatre (Laing en l'occurrence) accepte d'un côté le récit du patient, il infirme par la suite en constatant que la réalité existentielle du patient est problématique et entre en conflit avec la réalité, dont il suffit de rappeler l'évidence (matter-of-factness) et le caractère partagé (sharedness).

Certes, Laing reconnaît l'existence, du point de vue de l'individu, de plusieurs "réalités", ou plutôt d'un monde de la réalité opposé à un monde "existentiel" fantasmatique: toutefois, la liberté de l'individu est définie par rapport à son "sens de la réalité". Certes, l'acteur qui vit une réalité dont il est le seul à reconnaître l'existence peut avoir le sentiment d'être libre, même d'une "fausse" liberté. Toujours selon Laing (qui ne saurait être suspect de conformisme psychiatrique), "his mind remained free, albeit his freedom became something to which he felt condemned", et encore: ¹⁴⁾ "The self ... is free to dream and imagine anything. Without reference to the objective element it can all things to itself ... But its freedom and its omnipotence are exercised in a vacuum and its creativity is only the capacity to produce phantoms ..."¹⁵⁾

Alors que le sociologue construit son image de la réalité sociale à partir de la fausse évidence des actes de déviance, chez le psychiatre le processus de recherche de sens emprunte le chemin inverse: c'est le postulat d'une réalité non problématique, ou plutôt d'un rapport non problématique entre l'individu et la réalité qui lui permet de reconstruire le "véritable" sens des faits, au-delà des apparences du monde phénoménal. Il serait donc faux de considérer les concepts de "déviance" et "maladie" comme des synonymes, ou de vouloir établir entre eux un rapport hiérarchique quelconque. Ils sont différents dans la mesure où ils émergent finalement d'une position différente face à une demande sociale de recherche de sens et d'une relation différente avec le monde de la vie. Ils se réfèrent toutefois à un même ensemble d'actes et ont des relations très étroites dans le contexte des processus de typification et d'interprétation de ces actes. Les champs sémantiques qui leur correspondent au niveau du sens commun se recoupent donc en grande partie, étant donné que tout acteur social peut assumer dans des situations déter-

terminées l'une et/ou l'autre des positions esquissées ci-dessus.

* * *

Mon intention n'était pas d'entrer ici dans le détail d'une analyse comparée de la structure de l'explication sociologique et psychiatrique. Il importe pourtant de relever, en conclusion, que toute tentative interdisciplinaire se heurte à la tendance de chaque discipline scientifique instituée à construire des critères (internes à la discipline elle-même) validant son savoir et sa pratique, et invalidant a priori tout critère externe à la discipline; tendance aussi à rendre plausible cette légitimation en fournissant des "performances" adéquates face à des publics.

Cela implique premièrement la mise en place d'un certain nombre de stratégies de délimination, qui rendent le savoir propre à la discipline indépendant de celui des disciplines contiguës. Par stratégie de délimination, j'entends ici l'ensemble des pratiques consistant à définir arbitrairement l'objet propre à une discipline et à maintenir cette définition sur la base de la réciprocité à l'intérieur de l'institution scientifique: au niveau d'une problématique, d'un ensemble de variables explicatives "caractéristiques", d'une population, d'un système conceptuel, d'une terminologie.

La capacité d'auto-légitimation d'une discipline scientifique dépend également de la mise en place de "stratégies d'invalidation", permettant de constituer un savoir en tant que savoir "scientifique" à partir de l'invalidation systématique du savoir qui se manifeste à chaque instant de la vie quotidienne, en dehors de l'institution scientifique.

En mettant en question le concept de déviance en tant qu'objet préconstruit, indépendamment du sens que les acteurs attribuent aux comportements définis comme tels, l'approche que nous représentons ici est une tentative d'aller au-delà des barrières délimitant les disciplines en présence, en ayant en point de mire la reconstruction de l'unité de l'objet des sciences humaines.

NOTES

- 1) Les idées développées ici reflètent en partie une approche définie et discutée dans le cadre d'un travail de recherche sur le thème "Socialisation et déviance", entreprise il y a deux ans par le groupe romand d'études sociologiques. Cette recherche est financée par le Fonds

national suisse de la recherche scientifique (crédit Nr. 4.73.72) et le Département de l'instruction public du canton de Genève (Service de la recherche sociologique et Office de la jeunesse).

Pour un approfondissement ultérieur, des problèmes théoriques et méthodologiques qui caractérisent l'approche du GRES, voir l'article de C. Montandon dans ce numéro de la Revue ainsi que les publications suivantes: Hadorn R., Jeunesse et déviance: un même problème théorique, dans: Contributions à l'analyse sociologique de la Suisse, Genève, 1974; Montandon C., Sociologie de la déviance: éléments d'une analyse conceptuelle, ibid.; Almeida C. et al., Socialisation et déviance. Eléments pour une nouvelle approche, Cahiers du SRS, 1975.

- 2) Cf. à ce propos P.L. Berger et T. Luckmann, *The social construction of reality*, Harmondsworth (The penguin Press), 1967: "Generally speaking, the conversational apparatus maintains reality by 'talking through' various elements of experience and allocating them a definite place in the real world. In the establishment of this order, language realizes a world, in the double sense of apprehending and producing it." (p. 173)
- 3) Lorsqu'il est question de rapports de force, nous ne nous référerons pas nécessairement à une relation déterminée à priori par le statut social des personnes en présence. Je pense qu'il est important de distinguer entre rapport de force probable (et socialement légitime) et rapport de force effectif (légitime à l'intérieur du rapport d'interaction à un moment donné). Le rapport mère-fils à l'intérieur d'une famille déterminée ne coïncide pas forcément avec le rapport mère-fils dans sa signification socialement légitime. L'existence d'un rapport de force socialement reconnu et légitimé n'explique donc pas à lui seul le fait que le jugement de déviance va dans un sens (mère fils) plutôt que dans le sens inverse (fils mère). A l'intérieur de la famille, un jugement de déviance peut devenir légitime et opérant par le fait que l'ensemble de ses membres partage ce jugement, sans faire intervenir une instance extérieure.
- 4) Il s'agit ici d'un aperçu très sommaire d'une théorie de l'acteur développée dans la littérature d'inspiration phénoménologique. Cf. tout particulièrement: A. Schutz, *Collected papers*, The Hague, 1962; J.D. Douglas (éd.),

Understanding everyday life, London, 1971; P. Filmer et al., New directions in sociological theory, London, 1972; P. McHugh, Defining the situation, Indianapolis and New York, 1968; H. Garfinkel, Studies in ethnomethodology, Englewood Cliffs, 1967; P.L. Berger and T. Luckmann, The social construction of reality, Harmondsworth, 1967.

- 5) L'idée de barrière délimitant un espace personnel a été élaborée par E. Goffman dans ses ouvrages: *The presentation of self in everyday life*, New York, 1959, et *Relations in public*, New York, 1971.
- 6) "Un team peut être défini comme un ensemble d'individus, dont la coopération est requise si la projection d'une définition donnée de la réalité doit être maintenue. Un team est un groupement, non par rapport à une structure sociale ou à une organisation sociale, mais plutôt par rapport à une interaction ou à une série d'interactions dans lesquelles la définition de la réalité en question est maintenue." (E. Goffman, *The presentation of self in everyday life*, New York, 1959, p. 104)
- 7) Cf. R.D. Laing and A. Esterson, *Sanity, madness and the family*, 1964; E. Goffman, *Asylums*, New York, 1961.
- 8) Derrière cette constatation, il y a l'idée que des situations particulières, y compris des situations-limite, sont à même de révéler et donc de représenter des phénomènes de portée générale - qui interviennent également dans des situations tout à fait banales.
- 9) Cet aspect du problème fera l'objet de publications ultérieures.
- 10) Cf. R.D. Laing, *La politique de l'expérience*, trad. franç. Paris (Stock), 1969, en particulier le chap. I: Personnes et expérience.
- 11) Voir sur ce point ma communication au 3ème Congrès de la SSS: *La signification sociale de la déviance juvénile dans le discours des adultes*, Genève, 1975.
- 12) Cf. R.D. Laing, *The politics of the family*, London, 1969.
- 13) R.D. Laing, *The divided self*, Harmondsworth (Penguin Books), 1965, p. 87.
- 14) R.D. Laing, *ibid.*, p. 86.
- 15) R.D. Laing, *ibid.*, p. 89.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker H.S. (1963): *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. New York.
- Becker H.S. (1964): *The other side*. New York.
- Douglas J.D. (1970): *Deviance and respectability. The social construction of moral meanings*. New York.
- Douglas J.D. (1971): *Understanding everyday life. Toward the reconstruction of sociological knowledge*. London.
- Douglas J.D. (1967): *The social meaning of suicide*. Princeton.
- Garfinkel H. (1967): *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs.
- Goffman E. (1959): *The presentation of self in everyday life*. New York.
- Goffman E. (1961): *Asylums. Essays on the social situation of mental patients and other inmates*. New York.
- Goffman E. (1968): *Stigma. Notes on the management of spoiled identity*. Harmondsworth.
- Goffman E. (1971): *Relations in public. Microstudies of the public order*. New York.
- Gouldner A.W. (1970): *The coming crisis of western sociology*. New York.
- Laing R.D. (1960): *The divided self*. London.
- Laing R.D. (1967): *The politics of experience*. London.
- Laing R.D. and Esterson A. (1964): *Sanity, madness and the family*. London.
- Laing R.D. (1969): *The politics of the family*. New York.
- Lemert E.M. (1972): *Human deviances, social problems and social control*. Englewood Cliffs.
- Phillips D.L. (1973): *Abandoning method*. San Francisco.
- Phillipson M. (1971): *Sociological aspects of crime and delinquency*. London.
- Scheff T.J. (1966): *Being mentally ill*. London.
- Schur E.M. (1971): *Labeling deviant behavior. Its sociological implications*. New York.
- Schutz A. (1962): *Collected papers. The problem of social reality*. The Hague.

Claudio Besozzi
 Groupe romand
 d'études sociologiques
 8, rue du 31-décembre
 1207 Genève

LA "DEVIANC" ET L'AUTONOMISATION DU SYSTEME DES INSTANCES

Werner Fischer

RESUME

Un large accord s'est développé depuis une dizaine d'années entre les différentes sciences sociales quant à la définition et à la démarcation des diverses formes de "déviance" sociale. Etant donné les rapports étroits entre ces approches et les pratiques des instances, l'analyse sociologique doit englober à la fois les faits signalés et les différentes conceptualisations élaborées. A celles-ci appartient aussi la sociologie de la "déviance" qui, placée dans une position dominée, a importé dans sa problématique un ensemble de postulats et d'hypothèses qui sont confrontés ici à la théorie de la reproduction sociale susceptible de systématiser les faits d'intégration et de "déviance". Il est mis en évidence que les processus de marquage des déviations et les procédés de leur transformation dépendent de l'état du système des instances institutionnalisées et relativement autonomes. De par leur position dans la société et spécifiquement par rapport aux classes dominantes et leurs fonctions sociales, ces instances font partie des conditions sociales, politiques du maintien, de la stabilisation et des ajustements du système social.

ZUSAMMENFASSUNG

In den letzten zehn Jahren hat sich auf dem Gebiete der Definition und der Abgrenzung von verschiedenen Devianzformen eine weitgehende Uebereinstimmung der sich damit beschäftigenden Sozialwissenschaften abgezeichnet. Die engen Zusammenhänge zwischen dem begrifflichen Ansatz und der Praxis der Instanzen verpflichten die soziologische Analyse, nicht nur die aufgezeigten Tatbestände und Daten zu erforschen; sie muss auch die erarbeiteten Begriffsbestimmungen untersuchen. Unter diese letzteren fällt auch die Devianzsoziologie, gerade weil sie als dominierte Disziplin, Postulate und Hypothesen der Instanzen in ihren theoretischen Ansatz übernommen hat. Sie werden hier mit der Theorie der sozialen Reproduktion konfrontiert, welche in der Lage ist, integriertes und deviantes Verhalten zu erfassen und zu systematisieren. Es wird aufgezeigt, dass die Prozesse der Markierung von Deviationsen und ihrer Umformung vom Zustand des Systems institutionalisierter und relativ autonomer Instan-

zen abhängen. Durch ihre Position in der Gesellschaft und spezifisch im Verhältnis zu den dominierenden Klassen und aufgrund ihrer sozialen Funktionen, gehören diese Instanzen zu den sozialen und politischen Bedingungen der Erhaltung der bestehenden Sozialstrukturen, der Stabilisierung und der Anpassung des sozialen Systems.

La sociologie de la "déviance" en tant qu'approche quasi autonomisée ayant en propre des articulations spécifiques d'énoncés théoriques et des investigations empiriques a pu se constituer grâce à des déplacements successifs qui jalonnent la chronologie de ses productions. Ce mouvement est caractérisé par ce que l'on croit être un dépassement des analyses des structures sociales et des conditions objectives qui, dans un système culturel donné, déterminent les probabilités de recurrence et de déviation des conduites. Les intérêts sociologiques dominants privilégient dorénavant la focalisation sur les situations particulières et les interactions observées dans certains espaces sociaux. ¹⁾

La réduction des théories des différenciations sociales et des mécanismes de leur reproduction constitutifs du système social à des élaborations centrées sur la perception de ces différences et la pratique classificatoire des individus ou des groupes va sans doute de pair avec l'insertion des sociologues dans des champs dominés par d'autres disciplines (droit, médecine, psychiatrie, écologie, architecture, service social, théologie, pédagogie, etc.).

1. SOCIOLOGIE DE LA "DEVIANCE" ET DOMINATION SOCIALE ET SYMBOLIQUE

L'analyse de la sociologie de la "déviance" qu'on ne fait qu'esquisser ici, devrait se fonder en premier lieu sur les modalités d'insertion et de collaboration des sociologues dans des cadres relativement nouveaux, placés en dehors des instituts universitaires de recherche et d'enseignement. ²⁾ Arrivée récemment sur ce marché et bénéficiant dans le champ intellectuel d'une légitimité moins assurée que d'autres sciences humaines, la sociologie risque fort de se trouver d'emblée dans une position dominée au moins par rapport aux recherches qui y sont menées. On peut donc se demander quelles fonctions objectives le travail sociologique permet à l'instance dominante d'accomplir. Le mandat de production de connaissances sociologiques étant subordonné aux impératifs de celle-ci, le sociologue a de fortes chances de participer, voire de mettre au point des mécanismes de régulation de la pratique de l'instance, de contribuer à la solidification de son efficacité matérielle et symbolique et à la neutralisation des implications sociales, politiques et économiques objectivement en jeu.

L'étude des caractéristiques et des carrières des sociologues producteurs de la sociologie de la "déviance" rend compte des dispositions nécessaires à l'insertion dans de tels cadres. On peut en effet faire l'hypothèse que le "choix" d'une spécialisation - comme on aime l'appeler dans ces domaines - est principalement fonction de l'état du marché sociologique qui, saturé aux niveaux universitaires, ne comporte des postes qu'à la périphérie. Comme sur tout marché, les lois qui le régissent ont pour résultat de placer aux confins les sujets les moins bien dotés en capital social et culturel indispensables aux enjeux concurrentiels. Les lieux où la compétition est moins forte, bénéficient ipso facto de moins de légitimité proprement sociologique. Le sociologue qui y est placé ne peut donc se légitimer, c'est-à-dire se faire admettre et faire accepter son point de vue qu'en participant et en s'alliant à la légitimité du champ dominant. Parce que précisément ce transfert suppose l'identification du sociologue aux enjeux propres de l'instance, il en subit les mécanismes de domination symbolique qui se répercutent - comme on le verra - au-delà des liens de dépendance dans les recherches jusqu'au travail théorique qu'il accomplit.

Bien entendu, les théories sociales dominantes et les systématisations mi-spontanées mi-savantes des conduites humaines que produisent les fractions dominantes du champ intellectuel s'imposent autant à l'ensemble de la sociologie qu'à celle qui s'est donné la "déviance" comme objet particulier. Toutefois lorsqu'elles se concrétisent dans la pratique d'instances, elles possèdent une force de pénétration accrue puisqu'elles sont transformées en raisons et rationalisations de leurs actes préventifs, correctionnels, thérapeutiques ou théoriques.

Tout porte ainsi à penser que ces conditions dans les champs à domination non-sociologique renforcent à leur tour les dispositions acquises par ces sociologues à reprendre à leur compte à la fois les visions qu'ont les instances des problématiques sociologiques et leurs systématisations explicites ou implicites; soit juridiques (les premiers exemples mentionnés par les sociologues parlant de "déviance": criminalité, délinquance, drogue, prostitution possèdent une définition juridique dominante); soit pédagogiques (insistance sur les "causes" de la "déviance" telles que l'absence de rites d'initiation au statut d'adulte, les manques de socialisation, les carences de la famille); soit médico-psychiatriques (reprise de notions telles que trouble, constitution de la personnalité définie comme entité autonome impénétrable à une approche sociologique).

Le fait que les déviations d'ordre économique (faillite,

endettement, échec de spéculation, erreur de stratégie professionnelle) et politique (moyens infructueux pour une carrière politique, moment défavorable pour une candidature etc.) ne figurent presque jamais dans le catalogue des conduites déviantes, est un indicateur supplémentaire de l'effet d'euphémisation et de réduction qu'imposent les instances dominantes. 3)

La sociologie est, compte tenu des configurations particulières des instances, dans une position qui la prédestine à importer inconsciemment et clandestinement les conceptualisations étrangères à sa propre logique et cohérence. 4) C'est ainsi que le mandat conféré aux sociologues fait d'eux les spécialistes du social ou de la "dimension sociologique" délimitée par les aspects les plus extérieurs des choses ramenés à leur valeur statique. Ou bien ils deviennent les préposés à l'"externe", chargés de fournir dans leur forme "naturelle" les implications sociales, culturelles dont les effets ne sont observables par les instances que par réfraction individualisée et donc déformée que livrent les cas qu'elles traitent.

Ces deux voies d'acquisition d'une identité légitimante sont à l'origine de deux orientations majeures: l'une étant en relation avec les recherches quantitatives et objectivistes, la sociologie et démographie médicale, criminelle, religieuse etc. et l'autre s'étant insérée dans l'ethno-méthodologie et l'interactionnisme symbolique. Ce n'est donc pas par hasard, ni par prédilection ou préférence théorique, mais bien par le jeu des déterminismes des rapports entre la sociologie et le système des instances de la répression et des transformations des déviations que les travaux qui courent sous le label de la sociologie de la "déviance", ne se rattachent pas, ou uniquement sous le mode de l'allusion, à l'opposition restée pertinente dans les milieux académiques, à savoir l'opposition entre d'une part la théorie durkheimienne du consensus (comme principe unificateur du système social et comme logique des contraintes exigeant la conformité et excluant par les sanctions socialement définies les conduites déviantes), et d'autre part les théories des contradictions et conflits de classe inhérents à des processus de production, de reproduction et d'appropriation des biens matériels et symboliques sur les différents marchés (Marx, Weber). 5)

Les relations de filiation marquées dans les introductions ont plus une fonction de protection et d'ostentation que de rattachement et de liens théoriques à partir desquels la démarche serait développée. C'est probablement pour cette raison que des travaux où des conceptualisations ont été fondées sur une analyse du système économique, social et politique (quel que soit l'accord que l'on manifeste à

leur égard), apparaissent beaucoup plus rarement dans les références, en particulier ceux de Dahrendorf⁶⁾ et de Coser⁷⁾.

L'évacuation presque complète de tout ce qui rappelle les conditions objectives, la position et la situation de classe des sujets et des groupes⁸⁾, en dehors des hypothèses et du système explicatif des déviations comportementales, d'attitudes et de représentations, était sans doute, ou tout au moins était considérée par les sociologues comme le prix à payer à l'entrée de la sociologie dans les champs nouveaux. Certes on peut penser qu'on s'en acquitte facilement étant donné les prédispositions acquises et les rapports non problématiques aux instances. Corrélativement la terminologie a suivi les processus d'adaptation en se muant de contradiction, d'aliénation, de conflit, de concurrence à "déviance", trouble, pathologie, stress. Dans ces lieux où il est de mauvais goût de faire mention (et à plus forte raison de l'introduire dans une explication) du poids des déterminismes objectifs du système des classes sociales et des processus de reproduction des chances différentielles sur les pratiques des acteurs sociaux, sur leur identité objective et subjective et sur les rapports qu'ils entretiennent au monde, à autrui, à leur passé, à l'avenir, là la sociologie américaine, dans sa version structuro-fonctionnaliste, a fourni les prérequisits indispensables.

Il suffit de penser aux succès qu'ont connu et que connaissent encore dans les milieux juridiques, médicaux, etc. les notions couplées de statut et rôle⁹⁾ (autorisant des généralisations sans limites) et le schéma typologique de Merton, dont la portée a été réduite au couple: but-moyen.¹⁰⁾ C'est là un autre indice de la façon dont des objets et des instruments de conceptualisation peuvent fonctionner comme des sortes de compromis et des lieux de retrouvailles de points de vue différents et antagonistes dans la construction du réel.

Mais qui plus est: la sociologie de la "déviance" a construit ses propositions théoriques et déterminé ses investigations sur la base de ce travail de conceptualisation mi-concrète mi-abstraite. Que l'on pense par exemple aux prolongements indéfiniment perfectibles du schéma mertonien.¹¹⁾ Même si d'autres apports tels que les notions de sous-culture, processus d'apprentissage, structure des occasions¹²⁾ conduisent à réintroduire des données structurelles dans les théories autonomisées au niveau de la "déviance", il n'en reste pas moins que tous les glissements conceptuels esquissés ici ont permis la convergence et la connexion des recherches sur la "déviance" avec les courants d'autres disciplines qui ont - comme on dit - reconnu progressivement l'importance des facteurs sociaux.¹³⁾

Peu importe, au moins pour le moment et dans la perspective qui est adoptée ici, de savoir si ces coalitions ont été souhaitables, ni même si elles se sont avérées rentables (c'est-à-dire quel savoir a ainsi pu être accumulé et fructifié dans d'autres contextes que la "déviance"). La question que l'on pose ici, c'est de se demander à quel prix elles ont pu se réaliser. Le schéma fondamental dont il sera question dans la suite et qui traverse comme un leitmotiv les travaux sur la "déviance", énonce que les vicissitudes et les échecs de la socialisation empêchent l'intériorisation complète des normes ou transmettent des normes déviantes; les comportements qui en résultent entrent en conflit avec les normes socialement définies, ce qui déclenche les mécanismes du contrôle social qui, par la constitution de la "déviance secondaire", procède au marquage des sujets comme déviants et détermine leur carrière et les altérations de leur identité. Etant donné la place prépondérante des processus de socialisation, il faut analyser à quel univers social et culturel les travaux sur la "déviance" renvoient implicitement et comment les différents énoncés sont liés à une théorie, le plus souvent sous-jacente, du système social. Peut-on par ailleurs placer la définition de la "déviance" sur le seul terrain des rapports interactionnistes entre les sujets sociaux et l'expliquer préférentiellement soit par des données situationnelles, soit par des systèmes de représentations ou encore et en dernière analyse par des propriétés de la formation et du fonctionnement de la personnalité?

Seront ensuite analysés les processus d'autonomisation du système des instances dont le mandat social consiste dans la répression et la transformation des différentes déviations et dont l'efficacité spécifique a pour condition de possibilité d'occulter en les transposant au niveau individuel et symbolique, les rapports sociaux, économiques et politiques. C'est en articulant la pratique des instances et les processus du marquage des différences sociales à l'intérieur d'une théorie de reproduction sociale que l'on pourra analyser les mécanismes de production et de transformation de ce qui est communément classé dans la "déviance".

2. REPRODUCTION DES DIFFÉRENCES SOCIALES ET SOCIALISATION

La définition de la "déviance" telle qu'elle ressort des travaux et publications, est fondée sur le postulat théorique qu'un système de normes et de valeurs peut s'imposer de façon similaire, voire identique à l'ensemble des sujets et des groupes d'une société donnée. C'est globalement en se référant à un système culturel unique que sont fixés les critères de la "déviance". Ceux-ci se réduisent

à trois principaux: en premier lieu, la rupture qu'elle opère par rapport aux normes centrales de la société¹⁴⁾; deuxièmement la discordance structurelle qui est fondamentale dans l'œuvre de Merton et de ses continuateurs¹⁵⁾, entre un "système organisé de valeurs normatives" et "un système organisé de relations sociales"; et enfin l'action du contrôle social opérant de façon diffuse ou organisée dans les processus d'interaction¹⁶⁾.

La caractéristique commune et l'axiomatique de ces approches théoriques résident dans le postulat suivant lequel un système de normes et de valeurs exige impérativement la conformité sociale et met en œuvre des modalités de sanctions positives et négatives propres à obtenir et à assurer l'adhésion des individus. Ce système normatif est ainsi considéré comme l'instance déterminante en dernier lieu de la contrainte sociale.

Toute déviation par rapport aux régularités tendancielles des conduites et pratiques propres à un groupe ou une classe sociale inclut logiquement des écarts ou mieux des différences du degré d'adhésion aux normes et aux valeurs. Que tout acte socialement réprimé suppose un conflit entre des normes contradictoires n'implique toutefois pas qu'il est le produit des forces intrinsèques dont celles-ci sont investies, ni même que cette opposition fait l'objet d'une délibération du sujet. Ces normes et valeurs ne constituent pas un système autonome qui déterminerait les conduites, les attitudes, les représentations et partant les conditions objectives par leur seul caractère normatif et en dehors de tout enracinement dans les pratiques. Accepter le postulat de l'existence quasi autonome d'un système normatif reviendrait à succomber de façon plus totale encore à l'idéalisme culturaliste qui, plaçant les normes et valeurs dans un univers autogénératif suppose implicitement qu'elles "pourraient être autre chose que la retraduction dans l'ordre culturel des contraintes sociales et économiques qui pèsent sur les individus et déterminent jusqu'à leurs 'besoins' ou leurs 'désirs'"¹⁷⁾.

C'est ainsi que les conduites médicales, déviantes par rapport aux canons d'une médecine préventive, des membres des classes populaires ne résultent pas d'une règle morale ou d'un principe normatif, mais de la pression de la nécessité, des contraintes de la vie quotidienne et principalement des contraintes économiques, elles-mêmes à l'origine d'un éthos de classe qui s'exprime dans la morale populaire concernant le corps, la maladie et la médecine.

De même l'anosognosie et les résistances que les patients organisent contre les visions de l'instance médicale ou psychiatrique (ce qui est souvent considéré comme un signe

attestant en plus la "déviance") se rencontrent avant tout parmi les membres des classes populaires qui en premier lieu ne possèdent pas les instruments conceptuels nécessaires au rapport réflexif à soi et à la verbalisation de leurs expériences intimes; deuxièmement ils se trouvent dans une relation socialement décontextualisée dont ils n'ont ni l'expérience pratique, ni la possibilité de la maîtriser¹⁸⁾.

Ce n'est donc que par la mise entre parenthèses des déterminismes des conditions objectives sur les conduites et les ajustements subjectifs que l'on peut postuler l'efficacité immédiate d'un système normatif.

Les contenus et les fonctions transhistoriques conférés aux normes et valeurs autorisent ainsi le discours sur la validité universelle de celles-ci, quelles que soient les caractéristiques spécifiques de la formation sociale dans laquelle elles régissent les conduites et aussi, quelles que soient les conduites sociales qu'elles contribuent à reproduire. C'est sans doute par cet ethnocentrisme que se trouve escamotée la question initiale d'une telle analyse, à savoir quel prix les groupes et classes sociales dans une société stratifiée attachent aux normes et valeurs et en fonction de quels intérêts objectifs dominants elles sont garanties et reproduites.

Pour rendre raison des différents rapports que les agents sociaux placés différemment et aux différents niveaux de l'espace social entretiennent aux normes et valeurs, il faut aussi dépasser l'hypothèse des relations de correspondance entre les conditions objectives et la position par rapport aux systèmes symboliques. Elle revient en fait à postuler des variations concomitantes entre les deux, à la manière d'une théorie de l'idéologie, en termes de reflet direct et simple des structures économiques. Contre cette réduction, Godelier¹⁹⁾ a montré, à propos des transformations des rapports de production dans l'empire des Quatre Quartiers, consécutives à la conquête par les Incas, comment les formes idéologiques anciennes pouvaient à la fois "servir de matériau et de schème de représentation des nouveaux rapports sociaux" (société organisée en classes et basée sur le principe de l'exploitation de la plus-value) "et ne pouvaient le faire que selon leur contenu propre" (obligation traditionnelle vis-à-vis de la communauté d'origine). L'ancien système de perception, de pensée et de représentation avait donc "la capacité de présenter les rapports nouveaux, mais ne pouvait le faire qu'en les (les rapports nouveaux) faisant passer pour autre chose", c'est-à-dire comme simple prolongement de l'ancien mode de production. La dissimulation ainsi produite permet de faire disparaître au niveau de la représentation, le caractère oppressif de la situation colonia-

le et de le justifier aux yeux tant des classes dominantes que des classes dominées.²⁰⁾

La référence privilégiée, voire exclusive que les courants théoriques sur la "déviance" font au système normatif générique élimine également la question des fonctions sociales des systèmes symboliques; question fondamentale d'une problématique de la reproduction des régularités et des différences sociales. Il ne suffit pas non plus de définir les normes et valeurs comme dominantes et arbitraires pour rendre compte de la "déviance". Car la relation objective de domination symbolique redouble et retraduit la domination sociale et détermine à ce titre des effets très réels tant sur le plan économique que symbolique. L'ordre symbolique est régi comme l'ordre économique par les processus d'appropriation des biens produits pour les marchés respectifs. Ce n'est donc que si on prend en considération les intérêts positifs ou négatifs proprement symboliques que les classes et fractions de classe investissent dans leur pratiques que l'on peut mettre à jour le caractère non-neutre des normes sociales et leurs fonctions par rapport au maintien de la société et de sa reproduction. Les conflits culturels, religieux, éthiques ne peuvent donc être traités comme des conflits ultimes qui seraient totalement affranchis d'intérêts externes et situés dans l'ordre de la passion irrationnelle ou de l'engagement désintéressé. Ils engagent de façon spécifique et dans leur logique propre des enjeux sociaux médiatisés.

A la notion générique du système de normes et de valeurs est lié logiquement le concept de socialisation qui a trouvé, comme aucune autre notion en sciences sociales, une diffusion et une disposition à la réception tant parmi les psychologues, psychiatres, philosophes que chez les pédagogues, éducateurs, théologiens et juristes.

On peut sans doute se demander s'il est légitime d'utiliser le même terme quand il s'agit d'une part de processus par lesquels sont transmis des connaissances, des modèles, des symboles, des schèmes de pensée, de perception et d'action et d'autre part de modalités spécifiques de la constitution de la personnalité. L'identité de la notion ne serait assurée que s'il est légitime de faire l'hypothèse de liens directs entre d'une part les modalités de la socialisation et d'autre part des probabilités de la genèse de "déviations" et pathologies²¹⁾. Cela supposerait une correspondance parfaite entre des échecs de la socialisation, donnant lieu de façon mécanique à des comportements déviants qui entreraient eux-mêmes directement comme symptômes dans les registres classificatoires des savoirs et pratiques des instances de réparation sociale et thérapeutique (système pédagogique, psychiatrique, pénal, théologique, etc.).

C'est parce que la socialisation n'est pas simplement réductible à sa fonction de transmission de la culture globale d'une société et à celle de l'intégration morale des sujets sociaux, qu'elle ne peut revêtir l'homogénéité et l'extériorité que lui confèrent implicitement les théories interactionnistes. Faisant partie des processus de reproduction sociale, elle est directement liée aux différences qu'elle a pour impératif de reproduire. Qu'il s'agisse du travail pédagogique accompli par la famille ou par l'école, ou des apprentissages à travers des appartenances ou des références sélectives de groupes de pairs ou d'interconnaisances, tout oriente et détermine à reproduire les différences matérielles et symboliques et les adaptations subjectives entre les groupes et classes de la formation sociale considérée. L'*habitus* ainsi constitué comme produit de l'intériorisation des principes de l'arbitraire culturel est lui-même principe unificateur et générateur des pratiques. En tant que structure propre, il est au principe des régularités des pratiques perceptives, cognitives, des sentiments comme des émotions, des représentations comme des goûts et désirs, bref des pratiques reproductrices des structures objectives, et des différences objectives entre les groupes et classes sociales.²²⁾ Autrement dit, les processus d'intégration sociale et culturelle reproduisent des sujets sociaux à des positions et des conditions sociales spécifiques qui délimitent en même temps les divers destins particuliers concrètement possibles et corrélatifs à ces positions.

C'est en cela que résident les fonctions des différences entre les modalités de la socialisation, qu'il s'agisse de différences de la durée, des contenus investis, du capital culturel, symbolique transmis, donnant lieu à des titres à faire valoir et des profits à retirer sur le marché des biens matériels et symboliques. L'intégration et plus généralement la reproduction sociale consiste donc aussi à assurer et à garantir la division et la répartition dans les différents niveaux de la société.

Définir, ainsi que le fait Cohen²³⁾, les fonctions des normes comme devant opérer à travers la socialisation "la conjonction des actions individuelles", "l'accord quant aux buts et aux moyens" et "la subordination des pulsions et des intérêts personnels aux accords communs" revient à faire l'économie de la question relative aux conditions sociales de l'acquisition de la maîtrise et de la compétence par rapport aux systèmes symboliques et matériels.

La socialisation telle qu'elle est entendue n'est pas un processus social différentiel, mais la reconduction ou le rétablissement d'un état quasi idéal dans lequel règne l'harmonie préétablie de la personnalité accomplie avec

la position sociale dominante qu'elle occupe et le consensus social. Sont alors jugés comme ayant des manques de socialisation ceux qui ne réalisent pas l'identification de leurs intérêts objectifs ou subjectifs avec les enjeux propres à une société organisée en classes, ainsi que ceux, pour qui cette coalition va à l'encontre de leurs intérêts²⁴⁾.

Cette distinction péremptoire est au principe de la théorie de la "déviance". Celle-ci est destructrice, quand elle enraye le fonctionnement normal de l'organisation en faisant faillir un élément crucial de la mécanique sociale, quand en deuxième lieu elle "mine l'organisation par la destruction de la volonté des individus de jouer leur rôle et de participer aux activités"; les déviants sont alors les "fainéants", les "truqueurs", les "carottiers", les "mou-chards", les "clochards", bénéficiant abusivement de l'effort accompli par les autres; et enfin, la "déviance" est destructrice quand "elle entame la confiance et le crédit que les individus accorderont aux règles de conduite"²⁵⁾.

Ce discours, proche du sens commun et des déclarations indignées et stigmatisantes tenues à propos des drogués, des contestataires et des révoltés, des gauchistes, livre bien la vérité objective des mécanismes de marquage qui, loin de se référer à des interactions diffuses, sont fonction des différences et des marques sociales dont les significations positives ou négatives dépendent des positions hiérarchiques qu'elles manifestent.

Au contraire la socialisation n'est réussie que si elle s'est faite selon le mode dominant et légitimant des classes sociales supérieures: absence de contraintes économiques et sociales, intériorisation parfaite des valeurs, vécues et représentées dès lors comme des intérêts et idéaux purement personnels, voire psychologiques, conscience de soi en tant qu'incarnant "la discipline et la loyauté envers le système". Si même les conduites attestent une violation des normes et valeurs, le sujet "en prend la responsabilité"; "la motivation de la 'déviance' naît non pas d'un conflit entre les intérêts d'un individu ou d'un groupe et ceux de l'organisation dont ils font partie, mais bien d'une identification aux buts de l'organisation"²⁶⁾.

Poussé à la limite, ce raisonnement révèle bien qu'un groupe ou une classe sociale en position dominante sert les intérêts de la société en poursuivant ses intérêts objectifs propres²⁷⁾. Même la "déviance" à ce niveau social est quasi automatiquement rentable pour la collectivité, comme si les membres des classes supérieures étaient condamnés à faire le bien de tous, même en étant déviants; étrange fatalisme! Toute autre "déviance", ou plus exactement toute "déviance" engendrée par des groupes ou classes dominés ne pourront

signifier que la désorganisation, l'exclusion, et la négation des normes et valeurs de la société. Les synonymies et les antinomies réciproques des verbes "dévier" et "intégrer" dévoilent au même titre les contenus latents de dévaluation et de valorisation qui y sont rattachés et la parenté entre cette explication de la "déviance" et l'idéologie dominante.

Dévier

<u>Synonymie</u>	<u>Antinomie</u>
1. Ecarter:	
a) mettre plusieurs choses ou plusieurs parties d'une chose à quelque distance les unes des autres: détacher, dévier, séparer, couper, isoler, brouiller, éclater, disjoindre, abandonner	assembler, attacher, unir, englober, lier, joindre, finir, terminer
b) mettre à une certaine distance d'une chose, d'une personne: éloigner, repousser, bannir, rompre, dégoûter, rejeter, évincer, expulser, chasser, éliminer	attirer, accepter, admettre, recevoir, garder, impliquer, incorporer
2. Errer:	
a) s'écartier, s'éloigner de la vérité: tromper, abuser, berner, leurrer, escroquer, voler, mentir, déjouer, faillir, illusionner	détromper, instruire, avoir raison
b) aller au hasard: divaguer, dérailler, déraisonner, se complaire, traîner, rôder	hâter, travailler
c) se manifester fugitivement: flotter, remuer au gré d'impulsions variables, fuire, disparaître, passer	s'arrêter, rester, durer, se diriger
3. Déporter:	
exiler, expatrier, reléguer, se récuser	accepter, agréer, rappeler
4. Dérouter:	
confondre, troubler, désarçonner, déconcerter, anéantir	aider, louer, encourager, rassurer

SynonymieAntinomieIntégrer

Faire entrer dans un ensemble en tant que partie intégrante:

1. Assimiler:

convertir en sa propre substance, intégrer les éléments à sa vie intellectuelle, rendre semblable au reste de la communauté, fondre, amalgamer

distinguer, séparer, isoler

2. Incorporer:

unir intimement, annexer, réunir, agréer, associer, appeler, entrer

exclure, isoler, éliminer

3. Comprendre:

- embrasser dans un ensemble
- appréhender par la connaissance, être capable de faire correspondre à quelque chose une idée claire: déchiffrer, apprendre, saisir, démontrer
- se faire une idée claire des causes, des motifs: apercevoir, sentir, concevoir
- avoir une connaissance intuitive, une compréhension: connaître, savoir, s'entendre

La thématique des approches sociologiques de la "déviance" fait correspondre - au même titre que la sociologie spontanée et le discours mondain - des qualificatifs, répertoriés dans la liste ci-dessus, chargés de la logique de la distinction et des mécanismes de différenciation, aux expériences immédiates du monde social corrélative à des positions dominantes dans la société. Comment expliquer autrement les affinités électives entre la signification de l'intégration et toutes les qualités synonymiques dénotant la condition de non-manuel, la culture intellectuelle, l'univers social constitué de rapports privilégiés au monde matériel, social et symbolique, et doté de dispositions raffinées de vivre comme expériences irréductiblement personnelles? La définition de l'homme en tant qu'individualité et personnalité accomplie selon les canons de l'éthique des classes supérieures est solidaire d'une telle conception de l'intégration sociale.

Tous ceux qui ne possèdent pas ces qualifications morales et qui ne réalisent donc pas l'accomplissement de l'intégration individuelle et sociale, se trouvent "exclus", "séparés", "éliminés", "isolés", bref "expatriés" de cet univers qui comprend tout ce qui fait l'homme achevé, complet.

On peut se demander en outre si les caractéristiques fondamentales naturelles de la personnalité: son unicité, sa totalité et son autonomie, ne sont pas aussi le produit de l'ethnocentrisme et de la cécité à d'autres formes de constitution de la personne. P. Heintz fait état de la possibilité théorique de cultures dans lesquelles ces caractéristiques n'auraient aucune pertinence, puisque l'identité de chacun des membres serait constituée par d'autres modes d'intégration. On ne pourrait donc parler de personne marginale selon les critères communément utilisés. 28)

E. Wulff, en analysant l'absence de troubles du moi (selon les catégories occidentales) chez les Vietnamiens, met ce fait en relation avec la structure linguistique, les rapports familiaux, les pratiques de socialisation et de jeux, les structures de l'habitat d'une part et la cosmologie traditionnelle, l'anthropologie et la psychologie des Vietnamiens d'autre part. "Le 'noyau' et 'l'unité' de la personne vietnamienne ne sont pas constitués par un moi-corps individualisé, un moi-espace intime individualisé, un moi-agissant individualisé d'expériences personnelles; celle-ci (la personne) se détermine bien plus - en ce qui concerne son 'identité' - par le réseau des rapports sociaux et hiérarchiques traditionnellement préexistants dont 'l'espace intérieur' est formé par la communauté polycentrique de la famille élargie". 29)

Et même dans le système culturel de type occidental, la personnalité accomplie, autonome n'est pas une valeur uniformément diffusée dans toutes les classes et fractions de classe de la société. Elle ne trouve son expression systématisée que dans les classes moyennes et supérieures particulièrement réceptives à la transmission de vulgates psychologiques. A la distinction que fait B. Bernstein entre le code restreint (utilisé entre autres par les classes populaires) et le code élaboré (auquel on n'accède que si on possède un capital culturel et linguistique plus élevé) correspondent des formes distinctes de relations sociales où la position du moi varie considérablement. Ainsi les relations sociales corrélatives au code restreint sont fondées sur des identifications largement partagées, le privilège des "nous" par rapport au "moi", la solidarité sociale au détriment de l'élaboration de l'expérience individuelle et des intentions personnelles dans le discours, qui est ajusté à un autre généralisé et non différencié en tant qu'il est membre du même groupe ou de la même catégorie

statutaire; la représentation du moi, des états intérieurs et des relations psychologiques ne peut devenir en elle-même l'objet d'investigation.

En revanche, le code élaboré suppose que le locuteur fait une coupure nette entre le moi et autrui différencié; il permet la verbalisation des intentions et la transmission de symboles liés à l'individu; il polarise l'attention sur l'expérience des autres comme expérience différente de la sienne propre et rend attentif aux possibilités qu'offre un ensemble conceptuel complexe et hiérarchisé pour organiser et exprimer les états intérieurs.³⁰⁾

La disposition socialement produite à se percevoir et à vivre son existence comme individualité autonome et unique, distincte d'autrui différencié dans sa singularité, loin d'être une valeur ou une norme générale, ne s'impose de façon complète que dans les conditions sociales et culturelles propres aux classes supérieures.

Mais qui plus est, cette définition est aussi implicitement celle des instances d'intégration, de régulation et de réparations sociales, qui adoptent des pratiques différentes selon le degré auquel leurs clientèles détiennent les dispositions à ne considérer comme pertinents et réels que les enjeux personnels ou autrement dit, selon le degré d'accord d'invalider les déterminismes objectifs qui pèsent à la fois sur eux et sur les instances. C'est qu'en effet, la psychologisation des faits sociaux et la centration du regard sur les données strictement individuelles ne sont possibles pleinement que si on peut se jouer des contraintes et des urgences économiques et sociales. La possession d'un capital social et culturel étendu permet de transposer sur le plan symbolique les déterminismes sociaux, voire de les annuler, par le fait même de l'*habitus* comme un "système de dispositions organiques ou mentales et des schèmes inconscients de pensée, de perception et d'action, permettant aux agents d'engendrer dans l'illusion bien fondée de la création d'imprévisible nouveauté et de l'improvisation libre, toutes les pensées, la perception et les actions conformes aux régularités objectives".³¹⁾

En revanche, l'usage instrumental du corps dans l'activité professionnelle des membres des classes populaires et des fractions inférieures des classes moyennes et l'*éthos* ascétique qui fait de la nécessité vertu, interdisent ou rendent pour le moins extrêmement difficiles l'objectivation de soi³²⁾, le regard scrutateur de son fonctionnement corporel et mental qui problématisé les petites choses de la vie quotidienne en interrogation sur le sens de l'existence. La rationalisation explicite et systématisée exige comme condition de sa possibilité, la capacité socialement déter-

minée de prendre une distance par rapport aux impératifs sociaux immédiats et la compétence de se confronter par rapport à eux.

Les schèmes métaphoriques des analyses traditionnelles et spécialement des analyses fonctionnalistes de la "déviance" et surtout de la délinquance, composent une représentation identique, "représentation dramaturgique selon laquelle la genèse de la délinquance se noue essentiellement dans un débat de conscience particulier au délinquant ...". Le "choix" de la délinquance implique alors "la délibération quasi rationnelle où se posent deux systèmes de valeur nettement opposés, placés sur le même plan, valeurs conventionnelles et valeurs délinquantes".³³⁾ L'abstraction de la "Norme" et de la "Contre-norme" (culture et contre-culture) est solidaire d'une conception volontariste des rapports sociaux, comme si à tout moment on pouvait en disposer librement et habiller les pratiques de la couleur opposée. Il n'y a dans cette ligne une explication de la "déviance" que si on postule l'émergence soudaine de rapports contradictoires entre buts et moyens face à des sujets définis seulement dans la situation sociale d'interaction ou encore lorsqu'on rapporte les conduites déviantes à des déficits constitutionnels de la personnalité.

Si on a procédé jusqu'ici par juxtaposition des thèses des diverses théories de la "déviance", saisie comme objet autonome, avec les discours, relatifs au même objet tenus dans la logique de marquage positif et négatif par la légitimité de la culture dominante, ce n'est pas seulement pour discuter les postulats que ces recherches posent et qui reprennent à leur compte l'idéologie des classes dominantes. Cette analyse révèle aussi toutes les interrogations que l'on doit adresser aux explications proposées. En effet, poser que les seules modalités de la socialisation rendent raison de la conformité et de la "déviance" ne dit rien de spécifique par rapport à une société historiquement déterminée. C'est en même temps s'autoriser à rapporter toute différence objectivement observable ou subjectivement exprimée ou ressentie à la logique de la "déviance" et à lui assigner un statut social correspondant. Rien ne permet en effet de distinguer entre les différences objectivement et impérativement reproduites pour le maintien et la perpétuation d'une formation sociale et les écarts par rapport à ces régularités différentielles. Ceux-ci sont justiciables des mêmes principes d'explication, car ils ne se produisent pas au hasard, ni ex-nihilo.

En second lieu, l'absence de toute médiation entre les modalités de socialisation et les probabilités de conformité et de "déviance" permet toute inférence quant aux variations concomitantes, voire causales, entre les deux termes: urbanité

sation, grands-ensembles, désunion familiale, échecs scolaires ou professionnels, changements sociaux, instabilité, modification de la place de la jeunesse dans la société, etc. Tout se passe comme si, par un déterminisme implacable (qui n'apparaît pas comme tel uniquement parce qu'on réserve une place résiduelle à la "liberté" et que l'on sauvegarde des renversements par la réversibilité des rapports établis), les conditions objectives, même les plus éloignées engendraient une action directe et transparente sur les conduites particulières des sujets sociaux. De fait, les notions de situation sociale et d'interaction font explicitement abstraction des propriétés structurales corrélatives à ce rapport social et aux sujets agissants. Elles éludent aussi le fait qu'un agent social est défini à un moment donné autant par sa trajectoire individuelle et la pente collective de son groupe ou de sa classe que par son identité qui est toujours l'expression singulière de l'identité du groupe auquel des relations d'interdépendance le relient.

En troisième lieu, les schèmes analysés et critiqués font voir les processus de naturalisation de la "déviance", constituée soit en nature biologique ou mentale particulière, donc réfractaire à une approche sociologique, soit en entité sociale distincte qui, par sa "rupture avec la société", est en mesure de fournir la vérité du système social et encore de livrer la clef de son évolution future (rôle prophétique et production d'une néonormalité).

Enfin ces procédés de naturalisation - au même titre, mais de façon inverse, que l'idéologie du "don" et de la "meritocratie" - permettent d'évacuer l'action de repérage et de marquage positif ou négatif des instances. Ce dont on fait l'économie, c'est surtout les fonctions sociales du système des instances, en définissant celles-ci simplement par leur rôle d'enregistrement, de répartition des formes de "déviance" et de réparation par l'action directe sur les "déviants" saisis dans leur singularité.

3. L'INSTITUTIONNALISATION DU SYSTEME DES INSTANCES

Les conséquences théoriques de l'analyse qui précède, exigent que l'on rende compte des processus et des enjeux de la constitution de différences objectivement ou subjectivement situées en "déviance" catégorisée. Il ne suffit manifestement pas de répertorier différentes formes de "déviance" qui donneraient lieu à la mise en place d'instances spécifiques et qui expliqueraient en même temps les transformations qui ont affecté ces dernières, ainsi que les rapports entre elles. Une telle hypothèse ferait l'économie des interrogations sur les conditions sociales de la "déviance", en posant celle-ci d'emblée sur un territoire ir-

réductible à toute autre détermination qu'elle-même, à la manière d'une nature particulière, opposée à la nature sociale normale.

C'est au renversement de cette relation qu'aboutit l'articulation théorique qui est adoptée ici. En effet, la logique qui régit les déviations est inséparable des processus de la reproduction sociale. Le système des instances qui en fait partie, détermine par conséquent ce qui dans l'éventail complet des différences et écarts sociaux, relève de la logique des "déviances".³⁴⁾ Ces faits ne pourront être saisis que si on observe l'institutionnalisation progressive du système des instances et son autonomisation croissante, les deux caractéristiques étant des conditions indispensables de leur efficacité symbolique et de l'accomplissement de leurs fonctions sociales.

L'analyse historique ou même un rappel succinct des travaux consacrés à la problématique de l'institutionnalisation et d'autonomisation progressives du système des instances de régulation et de réparation dépasserait le cadre de cette approche.³⁵⁾ Il suffit de ne retenir ici que trois éléments constitutifs de l'ensemble des entreprises de restructurations institutionnelles correspondant chronologiquement à la révolution industrielle de la première moitié du 19e siècle.

C'est qu'en premier lieu ce mouvement a affecté l'ensemble des instances (système scolaire et pédagogique, éducation de la prime enfance³⁶⁾, système pénal, champ médical, psychiatrique, religieux³⁷⁾). Il consiste en une différenciation en instaurant une division du travail et des pratiques entre les systèmes et dans chacun d'eux. A cela correspond le processus de moralisation et de systématisation des pratiques et des représentations pédagogiques, judiciaires, médicales, psychiatriques, religieuses, etc.

En deuxième lieu ce mouvement est consécutif et prend naissance dans les transformations politiques, technologiques, économiques, sociales, morphologiques: industrialisation, urbanisation, c'est-à-dire rupture avec les systèmes pratiques des conduites et des représentations traditionnelles, engendrant un ensemble de désorganisations sociales et culturelles. Enfin, l'institutionnalisation a eu pour effet de substituer à des différences régionales des différences objectives d'appartenance de classe et de position sociale, dans la mesure précisément où la constitution de centres industriels et urbains, l'aménagement des communications, la dévaluation du mode de vie ancien ont déterminé des modifications radicales de la stratification sociale et des rapports d'appropriation des biens. L'apparition de la séparation du travail intellectuel et du travail

manuel n'est qu'un des signes de l'affirmation progressive des mécanismes de la domination matérielle et symbolique sur l'ensemble du monde social.

Si ainsi les moments historiques avec leurs enjeux de stabilisation et de rééquilibrage social font bien voir de quelle façon et dans quelles finalités des mandats sociaux ont été conférés aux divers systèmes de régulation et de réparation, on peut aussi rapporter les modifications ultérieures de ces derniers aux transformations survenues dans l'ordre économique et social et principalement aux changements de modalités des rapports de domination. C'est de la même façon que peuvent être expliqués l'extension progressive des instances de réparation aux diverses sphères de la vie sociale, l'accent mis sur la prévention et le dépistage précoce qui aboutit à la création d'instances spécifiques parallèlement aux processus d'intégration et de reproduction sociale (école, scolarité pré-obligatoire, jardin d'enfants, prime-éducation, famille, groupes de jeunes, etc.), le passage de la violence physique et de la contrainte ouverte à des formes de gestion plus subtiles (violence symbolique, persuasion, manière douce, psychologisation et conversion exigée du "déviant" à la vision qu'ont les instances de sa "déviance"), le désenfermement, etc.

Ce n'est pourtant pas cette interprétation "externe" de l'évolution du système des instances et de ses pratiques que l'on retiendrait ici, car elle ne restitue pas la spécificité de l'objet envisagé. L'axiomatisation doit être élaborée à partir du fait que dès qu'un système est institué et doté de tâches spécifiques, il engendre ses propres déterminismes quant à son mode de fonctionnement, ses pratiques, ses relations aux autres instances, ses transformations. Cette autonomie relative qui ne peut être qu'esquissée ici est la condition majeure de l'accomplissement du mandat social qui par conséquent n'apparaît jamais comme tel, mais se trouve transformé en enjeu propre au système. Elle n'est donc jamais définitivement acquise, mais doit être conquise et assurée continuellement (aggiornamento) à la fois contre les autres instances et contre les réductions directes à ses fonctions sociales.³⁸⁾

L'autonomie ne peut être conquise et maintenue que si le système particulier institue et institutionnalise un corps hiérarchisé de spécialistes professionnels chargé de la gestion des biens matériels et symboliques produits par l'instance, et que s'il est possible d'opérer la conjonction entre les intérêts objectifs du pouvoir qui délègue le mandat, les intérêts idéaux et matériels de l'instance et les intérêts des destinataires-clients.

La codification du savoir propre au système (pédagogique, psychiatrique, judiciaire, etc.) est en relation directe avec la production, la reproduction et la diffusion de biens culturels et symboliques, en constituant un marché symbolique spécifique et un champ intellectuel élaborant la cohérence intentionnelle du savoir quasi cumulatif (corpus systématiquement organisé en savoirs secrets, réservés à la production restreinte) destiné à la fois à la reproduction de cette instance et au fondement de ses pratiques. En tant qu'instances de régulation sociale, c'est-à-dire de systématisations explicites et de moralisations des pratiques, les différents systèmes concrétisent les savoirs spécifiques en pratiques professionnelles particulières et élaborent leurs technologies propres. Celles-ci, loin d'être homogènes, obéissent à la loi de différenciations internes du système des instances par l'appropriation d'une partie spécifique de la clientèle globale.

C'est ainsi qu'il faut voir dans l'existence et le maintien d'institutions de type classique (carcéral, asilaire) non pas des survivances d'un âge révolu qui aurait fait place à l'action psychologique comme modalité généralisée des fonctions normalisatrices et rééducatrices, mais des modes de "prise en charge" et des recours spécialement prévus à la violence physique qui surplombent et protègent l'efficacité des réseaux plus souples et aussi plus fragiles de la violence symbolique.

Ce n'est là qu'une des illustrations de ce qu'on a appelé l'économie de la violence symbolique et physique dont le principe fondamental réside d'une part dans la raréfaction de la violence matérielle comme mode de gestion et de stabilisation (augmentant ainsi son efficacité propre) et d'autre part dans la mise en place de la violence symbolique telle que son efficacité ne soit pas limitée à l'intervention ponctuelle, mais qu'elle inclue la capacité de généralisation et d'application aussi extensives que possible.

Cela suppose que les différentes instances n'occupent pas la même position dans le système complet. Les modifications de la définition par celles-ci du retard scolaire, des troubles de comportement, du fait délinquant, etc. montrent que les qualificatifs moraux, médicaux, psychiatriques ou pédagogiques de ces "troubles" dépendent de la position dominante de l'une des instances; position dominante dans les mécanismes de stabilisation et de réparation qui fonde sa légitimité d'appropriation d'un large éventail des "déviantes" et la reconnaissance de la pertinence de son optique ainsi que de la compétence de ses interventions. Ce sont donc les rapports de force à l'intérieur de l'ensemble des champs - rapports qui ne passent à l'extérieur que sous forme d'accords et d'arrangements ou encore de glissements

institutionnels subtils - qui établissent, à un moment donné de la configuration du système, la hiérarchie, la réparation et l'exercice légitime du pouvoir et la division du travail de régulation et de réparation.

L'histoire des institutionnalisations successives de la psychanalyse, ainsi que les combats d'avant- et d'arrière-garde qui ont été livrés, en sont une autre illustration³⁹⁾, par exemple la dénonciation de la psychanalyse comme idéologie ennemie de la science et de son caractère totalitaire et dominateur par K. Jaspers, K. Schneider et d'autres, ou encore le statut privilégié qui lui est accordé dans la mise à jour des conditions subjectives de domination sociale irrationnelle, ou enfin en l'élevant à la dignité d'instrument épistémologique de l'histoire des interactions sociales, chez Habermas⁴⁰⁾, et dans les théories de la dynamique des groupes.

De même, la diversification croissante de la psychiatrie et la diffusion de vulgates de la psychologie, comme aussi la création d'une instrumentation susceptible d'applications innombrables et les progrès de la systématisation des savoirs sont à l'origine de la place actuelle prépondérante de la psychiatrie dans l'ensemble du système des instances. On peut faire l'hypothèse que la reconnaissance par les autres instances de la prégnance et donc de la légitimité de ces savoirs a présidé à la création comme problématique scientifique du vaste domaine de la "déviance". Le fait que la théorie psychiatrique n'inclut pas cette notion ne constitue pas un démenti à cette hypothèse; tout au contraire, puisqu'il résulte des rapports de force du système que l'instance dominante peut imposer ou engendrer à l'usage des disciplines dominées, des problématiques dont la paternité est méconnaissable pour les uns et les autres. Le rappel des critiques précédentes des notions de socialisation, de "déviance" peut suffire pour en restituer la filiation.

Il s'en suit que la "déviance" telle qu'elle est construite par les différentes instances n'est pas le simple résultat de mécanismes sociaux ou mentaux qui la détermineraient comme une entité autonome. Pour rendre compte comment un ensemble (systématique) de différences sociales (repérables tant sur le plan matériel, culturel, symbolique et psychologique) est marqué ("déviance" positive et négative, innovatrice et destructrice, vocation et condamnation, exclusion), il faut prendre en considération précisément le système des instances (diffuses ou institutionnalisées) dans son autonomie relative. Et plus exactement faut-il poser la question comment le système des instances incorpore et traduit dans sa logique propre, les différences sociales constitutives d'une formation sociale stratifiée.

L'hypothèse énoncée ici en suggère une autre, à savoir que les procédés de marquage négatif de la "déviance" obéissent aux mêmes principes que les mécanismes de déclassement et de dévaluation sociale et culturelle dans la reproduction sociale. Autrement dit, l'institutionnalisation d'une partie spécifique de tous les écarts significatifs en "déviance" repérée et marquée par le système des instances dépend de la reproduction des savoirs et des capitaux symboliques propres aux instances qui, en les reproduisant, contribuent à la reproduction sociale. C'est dire que la question de la genèse sociale des écarts objectifs ou subjectifs doit être radicalement distinguée de la problématique de la constitution de la "déviance" par le système des instances.

En effet, il n'y a aucune raison théorique qui fonderait une fréquence plus élevée d'écarts et de différences par rapport aux caractéristiques constitutives des groupes ou classes, à certains niveaux de la structure sociale. Les conditions sociales de ces écarts tiennent d'une part aux échecs d'intériorisation et d'incorporation de la culture et des structures objectives de la société; et d'autre part aux divers décalages entre les conditions de production de l'habitus et les conditions objectives dans lesquelles il s'actualise. Autrement dit, il y a probabilité de "déviance" effective chaque fois que les membres d'un groupe ou d'une classe sont conduits à mettre en oeuvre des pratiques, des attitudes ou des représentations dans des situations ou circonstances auxquelles l'habitus constitué n'est pas transférable et pour lesquelles il n'est pas ajusté ou n'est ajustable qu'avec retard. Le déclassement vers le haut ou vers le bas par rapport au profil-type des destins sociaux corrélatifs au groupe ou à la fraction de la classe, exige alors tout un travail d'investissements ou de désinvestissements en vue des tentatives de l'ajustement aux conditions modifiées.⁴¹⁾

Qui plus est, l'intériorisation des conditions objectives n'est pas simplement l'incorporation de la trajectoire propre au groupe, mais aussi de l'ensemble de trajectoires alternatives possibles dans l'univers social de ce groupe. C'est par ces processus dialectiques que sont intériorisés tant les modèles culturels conformes que les modèles déviants. C'est-à-dire les conduites de "déviance" sont aussi le produit de l'habitus, qui constitue à ce niveau aussi le principe générateur et unificateur des divers écarts ou différences ("déviance") par rapport aux régularités des pratiques et des représentations du groupe.

Dans la même logique se situent l'ampleur et la persistance de la "déviance" ou des écarts, et la probabilité de leur marquage social. En effet, le capital social et/ou culturel que les membres d'une classe ou d'une fraction de classe

détiennent de par leur appartenance sociale, permet à des degrés variables de minimiser les pertes subies et de maximiser les effets matériels et symboliques des titres ou marques positifs, sur les différents marchés. Tout indique que la probabilité des stratégies compensatoires et donc d'échappement aux processus de marquage sociaux est d'autant plus élevée que le capital social et/ou culturel est plus élevé; plus précisément la probabilité du marquage négatif varie de la même façon que les alternatives possibles non stigmatisantes de la trajectoire du groupe et, par conséquent, de même que l'étendue de la transférabilité de l'*habitus*. Il s'ajoute à cela que les processus de régulation et de stabilisation des écarts significatifs propres aux classes sociales supérieures sont très proches de ceux que les instances mettent en oeuvre dans les technologies plus subtiles. En bénéficiant de cette légitimité, l'institutionnalisation est d'autant moins fréquente.⁴²⁾

En revanche, la probabilité de cette dernière croît à mesure qu'il devient de plus en plus impossible, du fait de la position dominée et dévaluée, de mobiliser des ressources sociales, culturelles, symboliques, susceptibles d'être rentabilisées dans une stratégie de conversion.

Le repérage et le marquage social négatif est renforcé par le recours des membres des classes populaires à des formes de régulation anciennes et dépassées par rapport aux pratiques du système des instances. Apparaissant dans des régions de comportement plus ouvertes et publiques⁴³⁾, les "déviances" des membres des classes populaires sont plus exposées aux repérages diffus et se voient appliquées des pratiques régulatrices et réparatrices qui prédestinent à un degré d'institutionnalisation plus poussée.

Ainsi, l'institutionnalisation de la "déviance" ne s'opère pas par la seule force intrinsèque des conduites déviantes, ni par le marquage social qui s'applique à toute pratique individuelle ou collective. La relation entre écarts significatifs objectifs ou subjectifs et l'institutionnalisation de ceux-ci en tant que "déviance" doit prendre en considération deux éléments fondamentaux; les modèles que les agents sociaux mettent en oeuvre dans la "déviance" (modèles corrélatifs à l'*habitus*) ne préjugent pas univoquement des classifications et catégorisations (morales, éthiques, psychatriques, judiciaires, médicales) qui leur seront appliquées; ils présentent une polymorphie et une polysémie qui rendent possible l'intervention et la constitution de la "déviance" dans l'une ou l'autre des différentes instances, et à l'intérieur de l'une d'elles en particulier, dans l'un des divers registres de classification qui font partie du capital symbolique de cette instance.

Ce qui est alors décisif dans la constitution particulière de la "déviance" justiciable de la pédagogie, de la psychiatrie, de la religion, de la justice, etc. ce n'est pas en premier lieu tel trait ou contenu phénoménologique de la conduite déviante. Comment celle-ci est qualifiée, résulte principalement de la position des différentes instances (domination et pouvoir exercés sur les autres), de l'information disponible et prête à être mise en oeuvre, du degré auquel la "déviance" peut être retraduite dans l'approche de l'instance et devenir objet de sa pratique et enfin de l'efficacité symbolique escomptée afin d'optimaliser le rendement proprement symbolique de l'action de régulation et de réparation en dehors et au-delà de l'intervention ponctuelle.

* * *

La rupture avec les conceptions habituelles des théories de la "déviance" fait donc éclater les relations communément établies entre les caractéristiques et formes de la "déviance" et les instances particulières qui ne sont définies, dans ces élaborations, que par le caractère répressif et réparateur (thérapeutique). Si on replace par contre - comme on l'a entrepris ici - les instances et leur configuration systématique à des moments et dans des sociétés déterminés, dans l'ensemble des systèmes de la reproduction sociale, il devient possible de dépasser des dichotomies artificielles (intégration - "déviance", socialisation - processus de contrôle social), en mettant à jour que le système des instances allant au-delà de la simple exigence de conformité et d'exclusion, assure des fonctions de régulation et de stabilisation sociale qui sont corrélatives et inséparables des fonctions de transmission de la culture et d'intégration sociale.

Etant donné par ailleurs l'autonomie relative des systèmes des instances, il devient possible de rendre compte de l'institutionnalisation de certaines déviations sociales marquées négativement et des probabilités différentielles de celle-ci à la fois en fonction de la logique du système des instances et des rapports au repérage et marquage diffus des déviations, selon les conditions objectives des membres des groupes et classes sociales.

La transformation de différences en "déviances" n'est pas conséquent pas régie par des processus et lois spécifiques, mais reprend et transpose sur son plan spécifique les mécanismes et les modalités de la reproduction sociale.

La construction de l'image et du profil-type du déviant,

son inculcation et sa manipulation par les instances particulières, ainsi que les réactions spécifiques des déviants à ces pratiques, constituent un objet susceptible d'être analysé sur les mêmes bases théoriques.

NOTES

- 1) Cette ligne de développement de la sociologie de la déviance ne tient pas lieu de l'histoire de ses approches. Elle sera argumentée et étayée par la suite et ne sert ici qu'à mettre à jour et en perspective, les conditions de production des données en matière de déviance. C'est qu'en effet celles-ci sont inséparables des postulats assumés et des hypothèses privilégiées dans ce courant de recherche.
- 2) Ce n'est pas une nostalgie passéeiste d'un purisme socio-logique, ni un masochisme qui ne trouverait de plaisir que dans l'auto-marquage de ses déviations, qui président à cette analyse. Elle pourrait être appliquée à toute tendance sociologique dès lors que par absence de vigilance épistémologique, on fait comme si on pouvait faire la sociologie de n'importe quel objet sans que l'on incorpore dans la construction, au même titre que l'objet, les conditions (sociales, institutionnelles, théoriques, etc.) qui rendent possible l'approche.
- 3) A moins que l'on postule que des conduites de ce type donnent toujours lieu à des déviances dont traitent les instances juridiques, psychiatriques, etc. Mais cela reviendrait à succomber encore plus fortement à la logique et aux systématisations explicatives des champs dominants.
- 4) Le statut du sociologue travaillant comme salarié dans une des instances a pour effet d'augmenter la probabilité de la reprise et de l'incorporation dans l'approche sociologique, des objets préconstruits selon les principes de l'instance.
- 5) Ce rapprochement n'a pour but ni de formuler une opposition théoriquement contradictoire, ni de prêcher un retour aux sources. On voudrait simplement suggérer les lignes d'élaboration et de construction théoriques et marquer ainsi la distance prise par les producteurs de la sociologie de la déviance par rapport à des théories plus globales dans lesquelles les faits structurels n'ont pas le simple statut de "données qu'il convient de rappeler".
- 6) Dahrendorf R. (1957).

- 7) Coser L.A. (1972).
- 8) Pour appuyer cette affirmation qui peut paraître péremptoire, il suffit d'examiner le statut et le contenu conférés aux notions telles que (pour ne prendre que cet exemple) système social défini comme l'ensemble des statuts juxtaposés ou organisés selon un mode de structuration le plus souvent formel. L'opéronalisation peut ainsi parfaitement s'arrêter au niveau des statuts auxquels on fait correspondre des normes et des modalités du contrôle social. Cf. Lemert E.M. (1972, pp. 26-61).
- 9) Parsons T. (1968).
- 10) Merton R.K. (1957).
- 11) A savoir les variations théoriques telles que Parsons T. (1968, pp. 9-20); Dublin R. (1967, pp. 233-248); Harary F. (1966, pp. 693-697).
- 12) Cloward R.A. (1968, pp. 286-300); Box St., Ford J. (1971, pp. 31-52); Cloward R.A., Ohlin L.E. (1960).
- 13) Une analyse identique serait nécessaire pour démontrer que les recherches menées dans les diverses instances et qui ont fait place aux aspects sociaux (de la maladie mentale, de la psychiatrie, de la criminalité, de la pédagogie), sont des œuvres qui présentent certaines caractéristiques typiques: elles ne totalisent qu'une partie minoritaire dans l'ensemble des recherches de chaque instance; le statut conféré aux faits sociaux n'infléchit jamais les postulats propres de la discipline, et constitue au mieux une spécification des énoncés. Les faits "externes" bénéficient ainsi d'une légitimité et d'une pertinence pratique dans le champ incomparablement moindres que les propositions fondées sur le savoir spécifique de l'instance.
- 14) Ce critère suppose que l'on soit en mesure de faire la distinction théoriquement fondée entre valeurs centrales et celles qu'on appellera périphériques ou secondaires. On opère de la même façon, lorsqu'on s'avise à définir des besoins primaires et des besoins jugés secondaires, question d'impasse au même titre que la première, quand elle n'entre pas dans une problématique de la définition sociale du nécessaire, utile ou futile, selon l'anthropologie spontanée que se construisent les acteurs et les groupes en fonction de leurs positions dans une formation sociale donnée.
- 15) Merton R.K. (1957), ainsi que les auteurs cités sous 11) et 12).

- 16) Lemert E.M. (1972).
- 17) Boltanski L. (1971, pp. 209-299).
- 18) Bernstein R. (1964, pp. 54-64); Sapir E. (1967, vol. 1, pp. 113-127).
- 19) Godelier M. (1973, pp. 343-355).
- 20) Le constat ou la conviction que la déviance augmente considérablement depuis une époque récente (et surtout chez les jeunes) est souvent rapproché du phénomène (tenu aussi pour indiscutable) de l'accélération du changement dans les divers domaines du système social, économique, politique. L'explication de la déviance devrait donc être cherchée dans les décalages et les ruptures des rapports entre système social et système culturel (cultural lag). Mais on avance ainsi comme élément explicatif ce qui est une donnée systématique. Parce qu'un système culturel est au moins autant rattaché à son propre passé historique qu'au groupe dont il constitue la culture actuelle, (autonomie relative des formes culturelles) les rapports d'affinité d'un groupe social avec une certaine culture ne réalisent qu'un état particulier parmi plusieurs possibles (caractérisés par des décalages plus ou moins importants). C'est pour la même raison qu'un système symbolique ou normatif ajusté à une formation sociale donnée est en mesure de régler des conduites exigées par un nouvel état du système social, pourvu que certaines conditions de domination et donc de dissimulation soient réalisées.
- 21) Or cette hypothèse ne peut être formulée que si on place la notion de socialisation au même niveau de généralité et d'indistinction que celle du système normatif qu'on a déjà analysée. Ne disposant pas d'une théorie d'un système social structuré, différencié et hiérarchisé, les théoriciens de la déviance construisent le concept de socialisation pour ce qui est formellement attesté sur l'éventail complet de l'espace social: l'éducation familiale dont les échecs sont expliqués par les seuls événements immédiatement observables (divorce, séparation, mauvaise entente), le système d'enseignement réduit à sa fonction de transmission culturelle; les groupes de pairs, fournisseurs de socialisation alternative et parfois contradictoire, etc. De plus, les liens entre socialisation et déviance primaire sont loin d'être clairement établis. Cette dernière indifférenciée à son tour, semble être un produit arbitraire d'interactions sociales qui n'est conditionné par aucune donnée systématique et localisable. Cf. Lemert E.M. (1972); Matza D. (1964, chap. 1); Schur E.M. (1969, pp. 309-322); Tylor L., Walton P., Young J. (1973, pp. 145-156).

- 22) Bourdieu P., Passeron J.C. (1970).
- 23) Cohen A. (1971, pp. 17-19).
- 24) La neutralisation des dimensions politiques et économiques, inséparable des processus d'intégration et de répression des déviations, est inhérente à toute théorie basée exclusivement sur des systèmes de normes et de valeurs et à toute pratique dont le mandat consiste dans le rétablissement de celles-ci.
- 25) Cohen A. (1971, pp. 19-20).
- 26) Cohen A. (1971, p. 24).
- 27) C'est une autre version d'une profession de foi libérale dont la dimension heuristique et explicative est au moins douteuse.
- 28) Heintz P. (1968, pp. 222-224).
- 29) Wulff E. (1972, pp. 103-113).
- 30) Bernstein B. (1975, pp. 191-222).
- 31) Bourdieu P. (1970, pp. 22-23).
- 32) Boltanski L. (1971).
- 33) Chamboredon J.C. (1971, p. 337).
- 34) La théorie de la réaction sociale qui constitue la "déviance secondaire", ne peut rendre compte des raisons pour lesquelles les processus marquent positivement ou négativement un comportement donné. N'étant articulé à aucune théorie des instances par rapport au système social, le marquage ne peut être que "variable", "arbitraire" et "sans lien systématique à la signification sociale de la déviance". Cf. Tylor L., Walton P., Young J. (1973, pp. 117-149).
- 35) Foucault M. (1961, 1963, 1975).
Castel R. (1970, 1973).
Donzelot J. (1970, 1971).
- 36) Boltanski L. (1969).
- 37) Bourdieu P. (1971).
- 38) C'est ainsi que la mise en place de cursus scolaires spécifiques pour des enfants classés dans la catégorie des caractériels, obéit à la logique propre du système

d'enseignement (légitimé dans le cas particulier par l'instance psychiatrique) qui procède en vertu de critères pédagogiques autonomes (condition d'acquisition, spécificité de socialisation, prise en charge corrective des échecs antérieurs). Le système de rationalisations de ces pratiques est précisément construit sur l'ensemble de ces acquis et constitue par-là une défense efficace contre les tentatives de réduction aux fonctions sociales, économiques des cursus scolaires. La même analyse est applicable aux différentes prises en charge psychiatriques, aux sanctions pénales, etc.

- 39) Wulff E. (1972, pp. 282-299).
- 40) Habermas J. (1970, pp. 262-299).
- 41) On se limite ici à esquisser les lignes directrices principales qui ne peuvent tenir lieu - par leur développement restreint - de système explicatif. Cf. Bourdieu P. (1974, pp. 3-42); Heintz P. (1968, pp. 222-245, 203-218); Blancpain R., Häuselmann E. (1974).
- 42) Chamboredon J.C. (1971, p. 337); Freeman H.E. (1961, pp. 59-66).
- 43) Goffman E. (1959, pp. 106-140).

BIBLIOGRAPHIE

- Bernstein B. (1964): Social Class, Speech System and Psychotherapy. In: British Journal of Sociology, 15, pp. 54-64.
- Bernstein B. (1975): Langage et classes sociales. Minuit, Paris.
- Blancpain R., Häuselmann E. (1974): Zur Unrast der Jugend. Huber, Frauenfeld und Stuttgart.
- Boltanski L. (1969): Prime éducation et morale de classe. Cahiers du Centre de Sociologie Européenne. Mouton, Paris.
- Boltanski L. (1971): Les usages sociaux du corps. In: Annales des sciences sociales, pp. 205-233.
- Box St., Ford J. (1971): The Facts Don't Fit: On the Relationship between Social Class and Criminal Behavior. In: The Sociological Review, 19, pp. 31-52.
- Bourdieu P. (1970): Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie. Minuit, Paris (2e éd.).
- Bourdieu P. (1971): Genèse et structure du champ religieux. In: Revue française de Sociologie, XII, pp. 295-334.

- Bourdieu P. (1974): Avenir de classe et causalité du probable. In: Revue française de Sociologie, XV, pp. 3-42.
- Bourdieu P., Passeron J.C. (1970): La reproduction. Minuit, Paris.
- Castel R. (1970): Le traitement moral: Thérapeutique mentale et contrôle social au XIXe siècle. In: Topique, no 2, pp. 109-129.
- Castel R. (1973): Le psychanalysme. Maspero F., Coll. Textes à l'appui/psychiatrie, Paris.
- Chamboredon J.C. (1971): La délinquance juvénile, essais de construction d'objet. In: Revue française de Sociologie, XII, pp. 335-377.
- Cloward R.A. (1968): The Prevention of Delinquent Subcultures: Issues and Problems. In: Prevention of Delinquency: Problems and Programs. Stratton J.R., Terry R.M. (éd.), New York, London, pp. 286-300.
- Cloward R.A., Ohlin L.E. (1960): Delinquency and Opportunity. A Theory of Delinquent Gangs. New York.
- Cohen A. (1971): La déviance. J. Duculot, Coll. Sociologie nouvelle, Théories, Gembloux.
- Coser L.A. (1972): Theorie sozialer Konflikte. Neuwied.
- Dahrendorf R. (1957): Soziale Klassen und Klassenkonflikt in der industriellen Gesellschaft. Enke S., Stuttgart.
- Donzelot J. (1970): Espace clos et travail de moralisation. In: Topique, no 3, pp. 125-152.
- Donzelot J. (1971): Le troisième âge de la répression. In: Topique, no 6, pp. 93-130.
- Dubin R. (1967): Abweichendes Verhalten und Sozialstruktur. In: Moderne Amerikanische Soziologie, Hartmann H. (éd.), Stuttgart, pp. 233-248.
- Foucault M. (1961): Histoire de la folie à l'âge classique: Folie et déraison. Plon. Paris.
- Foucault M. (1963): Naissance de la clinique, une archéologie du regard médical. PUF, Paris.
- Foucault M. (1975): Surveiller et punir. Gallimard, Paris.
- Freeman H.E. (1961): Attitudes Toward Mental Illness among Relatives of Former Patients. In: American Journal of Sociology, 26, pp. 59-66.
- Godelier M. (1973): Horizons, trajets marxistes en anthropologie. Coll. Bibliothèque d'Anthropologie. Maspero F., Paris.

- Goffman E. (1959): The Presentation of Self in Everyday Life. Doubleday Anchor Books, New York.
- Habermas J. (1970): Erkenntnis und Interesse. Suhrkamp, Frankfurt/M.
- Harary F. (1966): Merton Revisited. A New Classification for Deviant Behavior. In: American Sociological Review, 31, pp. 693-697.
- Heintz P. (1968): Einführung in die soziologische Theorie. Stuttgart.
- Lemert E.M. (1961): Social Pathology. Mac Graw Hill, New York.
- Lemert E.M. (1972): Human Deviance, Social Problems and Social Control. Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey (2e éd.).
- Matza D. (1964): Positions and Behavior Patterns of Youth. In: Handbook of Modern Sociology, Faris R.E. (éd.), Chicago.
- Merton R.K. (1957): Social Theory and Social Structure. Free Press (nouv. éd.), New York.
- Parsons T. (1968): Entstehung und Richtung abweichenden Verhaltens. In: Kriminalsoziologie, König R., Sack F. (éd.), Frankfurt, pp. 9-20.
- Parsons T. (1968): The Social System. Parsons (éd.), New York (4e éd.).
- Rocher G. (1968): Introduction à la sociologie générale. H.M.H. Citéée, Montréal.
- Sapir E. (1967): Anthropologie. Traduction et introduction de Bandelot C.. Minuit, Vol. 1 et 2, Paris.
- Schur E.M. (1969): Reaction to Deviance: A critical Assessment. In: American Journal of Sociology, 75, no 3, pp. 309-322.
- Tylor L., Walton P., Young J. (1973): The new Criminology. For a social theory of Deviance. Routledge & Kegan Paul, London.
- Wulff E. (1972): Psychiatrie und Klassengesellschaft. Fischer Athenäum, Frankfurt/M.

Werner Fischer
 Centre psycho-social universitaire
 Unité d'investigation
 clinique et sociologique
 6, rue du 31-décembre
 1207 Genève

ANSÄTZE ZU EINEM INTEGRALEN KONZEPT DER JUGENDDEVIANZ

Doris Bühler - Josef Martin Niederberger

ZUSAMMENFASSUNG

Verschiedene Ansätze zur Erklärung devianten Verhaltens werden integriert. Als integrierender Kern wird die Merton'sche Anomietheorie verwendet, deren Vorteil darin liegt, dass sie ein Spektrum von Verhaltensmöglichkeiten als unter sich funktional äquivalente Adaptationsformen begreift.

Die Einsicht, dass fortgesetztes Konformieren mit den gesellschaftlichen Normen unter der Bedingung versagter Aspirationen für das Persönlichkeitssystem problematisch sein kann, führt - wenn man die individuelle Befindlichkeit als zentrales Problem erachtet - über die soziologisch interessierende Fragestellung hinaus und rückt den psychiatrischen Begriff des Leidens in den Mittelpunkt. Nur ein Ansatz, der bewusst Devianz und Konformität problematisiert, kann der Frage nach der tatsächlichen Belastung des Individuums in einer bestimmten Gesellschaft gerecht werden. Eine solche Fragestellung fokussiert die individuelle Ebene, abstrahiert aber nicht psychologistisch von der sozialen. Vielmehr sieht sie in Vorgängen und Konstellationen auf der letzteren Ebene die Bedingungen individueller Befriedigungs- und Verwirklichungsansprüche aufgehoben.

RESUME

L'explication du comportement déviant s'effectue par l'intégration de diverses propositions. La théorie de l'anomie de Merton est utilisée comme noyau d'intégration. Son avantage réside en ceci qu'elle couvre un spectre de comportements possibles constituant des formes d'adaptation fonctionnellement équivalentes.

Considérer qu'une soumission permanente aux normes sociales - sans réalisation de ses aspirations - peut être problématique pour la personnalité entraîne, bien au-delà du domaine intéressant la sociologie, si l'on met l'état individuel au centre de la problématique, et fait du concept psychiatrique de souffrance le point central. Seule une approche qui problématiserait conscientement la déviance et la conformité peut véritablement rendre compte des contraintes réelles qu'une société particulière impose à l'individu. Poser la question en ces termes met l'accent sur le plan individuel sans toutefois tomber dans un psychologisme faisant abstraction du plan social. Bien au contraire, une telle démarche permet de localiser les conditions de réalisation à travers les processus sociaux des satisfactions à revendiquer par les individus.

Vorbemerkung

Das Verständnis der folgenden Ausführungen wird erleichtert durch den Hinweis, dass vom Begriff "Devianz" in den Sozialwissenschaften ein strikt relationaler Gebrauch gemacht wird. Damit soll besagt werden, dass Devianz immer nur in Relation zu bestimmten von der Gesellschaft gesetzten Definitionen gesehen wird. Mit anderen Worten: Devianz ist keine Eigenschaft, die einem bestimmten Verhalten oder einer bestimmten Struktur inhärent wäre.

* * *

Die Behandlung des Themas "Devianz" aus sozialpsychologischer Sicht wird dadurch erschwert, dass die Sozialpsychologie sich kaum explizit mit diesem Problem beschäftigt hat. Die Entwicklung eigentlicher Devianztheorien ist eher in der Soziologie erfolgt, wobei diese Disziplin sogenannte sozialpsychologische Mechanismen in ihre Theoriebildung einbezogen hat. Es rechtfertigt sich daher, das gestellte Thema aus dieser Sicht zu behandeln, allerdings nicht ohne auf gewisse Kosten aufmerksam zu machen, die mit dieser Aenderung des Blickwinkels verbunden sind. Dazu wird weiter unten Gelegenheit sein.

Die bekannteste und einflussreichste theoretische Arbeit auf diesem Gebiet wurde zweifellos von Robert K. Merton (1957) unternommen. Devianz wird darin als Adaptation an strukturelle Spannungen begriffen. Spannungen erfährt das Individuum über seine gesellschaftliche Position, wobei diese die Distanz des Individuums zu gesamtgesellschaftlich anerkannten Zielen/Werten indiziert. Die Spannungserfahrung geschieht unter der Voraussetzung, dass das Individuum diese gesamtgesellschaftlich anerkannten Ziele/Werte akzeptiert, sie zu seinen eigenen macht, sie mit seinen Aspirationen belegt. "Spannung" ist somit identisch mit dem Mass unbefriedigter Aspirationen. Problematisch wird nach Mertons Konzeption diese Spannung erst, wenn die zu ihrer Reduktion benötigten genormten Mittel fehlen. Zentral an einer solchen Situation der Ziel-Mittel-Diskrepanz ist der Aspekt der Normlosigkeit. Merton verwendet hiezu den Begriff "Anomie", der in der Soziologie durch Durkheims fundamentales Werk über den Selbstmord bekannt wurde.

Da die genormten Mittel differentiell über die Gesellschaft verteilt sind, ist das Auftreten von Anomie in gewissen sozialen und/oder geografischen Räumen wahrscheinlicher als in andern. Tendenziell nimmt sie in tieferen Positionen zu. Merton postuliert nun, dass das Individuum eine Adaptation an die anomische Situation sucht, indem es entweder die Ziele oder die Mittel oder beides verwirft und unter gewis-

sen Bedingungen ersetzt durch nicht konsensuale Ziele, respektive durch nonkonforme Mittel. Daraus ergeben sich vier adaptive Verhaltensformen, die in Ablehnung von Zielen oder Mitteln oder beider bestehen, von Merton als "Innovation", "Retirismus", "Ritualismus" und "Rebellion" bezeichnet. Diesen devianten Formen steht konformes Verhalten als Bejahung von Zielen und Mitteln gegenüber, was nicht a priori heisst, dass Konformität problemlos wäre, Merton hat in weitergehenden Analysen auf deren Affinität zu Ueberkonformität hingewiesen.

Was diese Theorie im Hinblick auf die Erforschung devianten Verhaltens gegenüber ihren Vorläufern auszeichnet, ist ihr Vermögen, das Auftreten solcher Verhaltensformen gerade aus einem Druck zur Konformität zu erklären. Es ist dieser Druck in Richtung Reichtum, Erfolg usw. der unter Umständen zu nonkonformen Mitteln greifen lässt. Merton hiezu: "social structures exert a definite pressure upon certain persons in the society to engage in nonconforming rather than conforming conduct" (1957, p. 132). Der Druck zur Anerkennung und Verfolgung konsensualer Ziele ist freilich nicht einer, der gänzlich von aussen auf das Individuum ausgeübt würde. Im Gegenteil: erst dadurch, dass das Individuum diese Ziele mit eigenen Aspirationen belegt, wird er individuell wirksam. Merton hielt eine breite Streuung hoher Aspirationen in der amerikanischen Gesellschaft für gegeben. Diese Annahme wird angesichts bestimmter Eigenschaften moderner Industriegesellschaften, vor allem aber der amerikanischen, verständlich. Zu diesen gehören nicht nur relativ grosse Aufstiegschancen - relativ im Vergleich zu traditionellen Gesellschaften - sondern auch eine egalitäre Ideologie, die die hohen Aufstiegserwartungen rechtfertigt, dies jedenfalls dann, wenn sie nicht auf Merkmalen wie Standesugehörigkeit, Religion, Hautfarbe usw. beruhen. Gleichzeitig lässt diese Ideologie die Hoffnungen der Gesellschaftsmitglieder durch die Bereithaltung von Mythen als begründet erscheinen. Ein typischer Mythos dieser Art ist etwa in der Figur von Frank Sinatra personifiziert, der den Aufstieg vom Schuhputzer zum Top-Star gleichsam vor den Augen der Nation vollzogen hat.

In der Folge wurde auf einige Mängel der Merton'schen Anomietheorie aufmerksam gemacht. Ein Mangel wurde im Fehlen von Randbedingungen gesehen, die besagen, wann welche Adaptationsform zu erwarten ist (Dreitzel, 1972). Ein Schritt in diese Richtung wurde durch Cloward und Ohlin (1960) unternommen, welche die Theorie um den Begriff der Gelegenheitsstruktur (opportunity structure) ergänzten. Die Autoren nehmen an, dass auch deviante Mittel in der Gesellschaft ebenso unterschiedlich verteilt sind wie die konformen; ferner, dass auch nonkonformes Verhalten genauso wie konformes erlernt werden muss, und somit vom Vorhanden-

sein entsprechender Rollenvorbilder abhängt. Der Zugang zu solchen Vorbildern ist an persönliche Kontakte gebunden. Damit wurde die Verbindung zur Theorie differentieller Assoziation (Sutherland und Cressey, 1924) hergestellt, die delinquentes Verhalten als Folge von Lernprozessen in intimen Kommunikationen erklärt, wozu natürlich wiederum in städtischen Arealen, die schon eine hohe Delinquenzquote aufweisen und sogar eine eigentliche Subkultur herausgebildet haben, eine besonders hohe Chance besteht.

Dort wo auch der Zugang zu devianten (und erfolgsversprechenden) Mitteln fehlt - wo also etwa qualifizierter Diebstahl nicht möglich ist, weil die nötigen Techniken nicht erlernt werden konnten - dort sprechen Cloward und Ohlin von einem "double failure". Erst wo die Randbedingung des doppelten Versagens vorliegt, ist als Adaptation psychosozialer Rückzug (retreatism) zu erwarten. Als typisches Rückzugsverhalten wird Drogenkonsum gesehen. Drogenkonsum ist - in unserer Kultur - deviant und ist auch nicht instrumentell im Hinblick auf gesellschaftlich anerkannte Ziele. Etwas anders verhält es sich mit dem Alkoholismus: dieser wird in unserer Gesellschaft kaum als deviant bewertet. Erst gravierende Stadien erregen Aufsehen, dann nämlich, wenn die soziale Kapazität des Trinkers beeinträchtigt ist. Nun stellen proportional gesehen solche Trinkformen, die den öffentlichen Argwohn erwecken, einen geringen Teil des Problems dar, und selbst wo sie vorliegen, kann eigentlich nur von Retirismus gesprochen werden, wenn der Trinker sich eine ganze Philosophie um den Alkohol aufgebaut hat, wie dies etwa für den Clochard zutrifft (Snyder, 1964). Doch schon beim Alkoholiker, der bloss durch häufigen Arbeitsplatzwechsel und Absentismus auffällt, kann eigentlich nicht mehr von Retirismus gesprochen werden, denn er mag durchaus die gesellschaftlichen Werte noch verfolgen, der Alkohol soll ihm vielleicht bloss über die Misserfolge hinweghelfen. Noch weniger von Retirismus sprechen lässt sich beim Trinker, der seiner Interpretation zufolge "nach einem Gläschen" erst so richtig arbeiten kann. In diese Richtung weisen etwa die Resultate der McCords (1960), welche beim Alkoholiker Schwierigkeiten in der Erfüllung der männlichen Rolle nachweisen konnten, und zwar als Folge eines Versagens der Herkunftsfamilie, die keine adäquaten Vorstellungen von männlicher Rolle, also keinen adäquaten Lernkontext bieten konnte. Hier wird deutlich, dass die Zuordnung eines sozialen Phänomens zu einem bestimmten Anpassungstypus nicht in dieser eindeutigen Weise erfolgen kann, dass es vielmehr Übergänge gibt. Ferner ist hier ein Beispiel für die Problemhaftigkeit von Konformität gegeben, indem diese Anpassungen erfordern kann, die noch nicht dem gesellschaftlichen Argwohn ausgesetzt sind, und erst in ihrer Weiterentwicklung als gravierend bezeichnet werden.

An die Stichwörter "Konformität" und "Lernstruktur" möchten wir einen Gedanken anschliessen, der auf ein noch brachliegendes Forschungsfeld führt: der Zugang zu Alkohol wird erleichtert durch die Tatsache seiner symbolischen Eingebettetheit in die Kultur, wo komplette Gebrauchsmuster einschliesslich möglicher Funktionen des Alkohols repräsentiert sind und schon vom Kind durch Lernen am Modell übernommen werden können, vorerst als reine Disposition im Sinne kognitiver Repräsentationen, die dann im Erwachsenenalter nach Bedarf aktualisiert werden.¹⁾

Als weiterer Faktor, dessen Aufnahme in die Anomietheorie akuratere Prognosen erlaubt, drängt sich die persönlichkeitssinterne Kontrollstruktur auf. Jessor et al. (1968) konnten eine auffällig höhere Devianzrate nachweisen bei schwach internalisierten Normen. In den Untersuchungen von Hirschi (1971) scheint diese Variable sogar die erkläruungsstärkteste für Jugenddelinquenz zu sein. Solche Befunden könnten einen nach unserer Ansicht problematischen Schluss nahelegen, vor allem wenn sie im Kontext von Devianzforschung präsentiert werden: den Schluss, dass es gälte, Sozialisationstechniken zu entwickeln und in der Gesellschaft zu verbreiten, die eine stärkere Verankerung der normativen Struktur in der Persönlichkeit garantieren. Ohne Rücksicht auf Differenzierungen, welche durch psychologische Einsichten nahegelegt werden, könnten solche Bestrebungen leicht in einer blossen Rigidisierung des Ueber-Ichs resultieren. Die Alternative zu defizienter Sozialisation darf nicht Ueberkonformität sein. Es mag die logische Konsistenz seiner Theorie beeinträchtigen, wenn Merton auch Ueberkonformität als deviant betrachtet; es entlastet ihn aber vom Vorwurf, damit eine koerzive Integration des Individuums in die Gesellschaft nahegelegt zu haben.

Eine weitere Kritik an Mertons Theorie betrat ihren mechanistischen und atomistischen Charakter (vor allem Cohen, 1955). Die Formulierung devianter Adaptation geschähe nicht abrupt, wurde eingewendet, sie könnte mit einem blossen Input-Output-Modell nicht adäquat erfasst werden. Zwischen Input und Output lägen Prozesse, in denen die Interaktionen in Gruppen eine wesentliche Rolle spielen würden. Abweichen-de Lösungen des Ziel-Mittel-Problems könnten nur Bestand haben, wenn das Individuum die Unterstützung seiner Bezugsgruppe geniesse. Dies gelte vor allem dann, wenn neben den Mitteln auch die Ziele ersetzt würden. Neu herangebildete Werte müsse das Individuum mit seinen Bezugspersonen teilen können, damit es von diesen auch den neuen Werten gemäss belohnt werden könne. Seine theoretischen Ausführungen, mit denen er eine Verbindung zum Referenzgruppenkonzept herstellte, stützte Cohen auf eine empirische Studie jugendlicher Delinquerter. Seine Beobachtungen führten ihn zu einer modifizierten Erklärung von Jugend-Devianz.

Danach soll Jugenddevianz im Zuge der Gruppenbildung von Jugendlichen entstehen, die wiederholt erfahren mussten, dass ihnen das Erreichen von solchen Werten versagt ist, die typisch sind für die soziale Mittelschicht (etwa Wortgewandtheit, Intelligenz) und nach denen sie in der Schule sowie von "ehrbarer" Angehörigen der Unterschicht beurteilt werden. Diese Jugendlichen bauten gemeinsam ein Wertesystem auf, dem sie entsprechen konnten, d.h. sie bildeten eine Subkultur.

Die Analyse der Wertesysteme solcher Subkulturen führte Cohen zur Überwindung des Merton'schen Anomietheorie inhärenten Rationalismus. Die neuen Werte der Subkultur, so die Neuformulierung, müssen dauernd gegen die dominanten Werte der Gesamtgesellschaft verteidigt werden, da ein volliger Rückzug aus dieser nicht möglich sei. Die Verteidigung erfolge durch Angriff, etwa durch Beschädigung von öffentlichen Einrichtungen (Vandalismus), die dem Jugendlichen als Repräsentanz der dominanten Werte erschienen. Mit der Idee der Verteidigung hat Cohen das Konzept der Abwehrmechanismen in die Anomietheorie aufgenommen und als "Reaktionsumwandlung" einen grossen Teil der Jugenddelinquenz erklärt, jene Delinquenz nämlich, die non-utilitär in dem Sinne ist, als sie nicht zur Erreichung von Erfolgszielen führt, also scheinbar sinnlos ist, weshalb sie von Außenstehenden als bösartig empfunden wird.

Die Vorstellung, dass die Ablehnung konformer Werte nicht vollständig gelingen kann, lässt sich auch bei Parsons (1951) finden. Parsons nimmt an, dass die Verteidigung devianter Werte gegen einmal internalisierte konforme eine verstärkte Devianz erfordert. Damit liefert er eine Analogie zur Vorstellung der kompulsivischen Konformität.

Das Fehlen prozessualer Vorgänge, wie dies Cohen bemängelte, wurde der Anomietheorie auch von Seiten des Interaktionismus zum Vorwurf gemacht. Diese soziologische Richtung legt besonderes Gewicht auf den Vorgang der "Stigmatisierung" (Goffman, 1963). Handlungen, wie sie von der Devianzforschung untersucht werden, werden von diesen Theoretikern für normal erachtet, das heisst, für etwas gehalten, das jedermann einmal tut, und das somit nicht erklärbungsbedürftig ist (Becker, 1963). Das soziale Faktum entsteht erst in der Folge und zwar durch Interaktion mit öffentlichen Aemtern, Lehrern, Nachbarn usw. die vor allem sozial unterprivilegierte Jugendliche mit Stigmata behaften. Mit dem Prozess der Stigmatisierung geht eine Einschränkung der legitimen Handlungsmöglichkeiten zur Erreichung gesellschaftlicher Ziele einher. In diesem Teil kann die Stigmatisierungstheorie in die Elemente der Anomietheorie aufgelöst werden. Die Stigmatisierung bewirkt ferner die Entwicklung einer devianten Identität und drängt den Jugendlichen mit

der Zeit in eine eigentliche deviante Rolle. Die aus der Stigmatisierung resultierende Rollengenese kann mit dem begrifflichen Instrumentarium der Anomietheorie nicht erklärt werden. Für das Begreifen von Devianz stellt dies aber eine wertvolle Ergänzung dar, die allerdings dem Anomie-Ansatz soweit nicht widerspricht. Hingegen braucht sich die Anomietheorie mit der Annahme auseinandersetzen, dass primär deviante Akte über alle Sozialschichten gleich verteilt seien.

Empirische Bestätigungen geben die Untersuchungen von Wallerstein und Wyle (1947) und Hirschi (1971). Nach Wallerstein und Wyle sind zumindest einige deviante Akte über alle Schichten gleichmäßig gestreut. So gaben 89% der befragten Männer und 83% der befragten Frauen an, mindestens einmal einen Diebstahl begangen zu haben. Für das Delikt "grober Unfug" liegen die entsprechenden Zahlen auf derselben Höhe. Allerdings gaben Unterschichtangehörige eine grössere Anzahl von Verstößen an als Angehörige der Mittelschicht. (Die Resultate dieser Studie sind allerdings mit Vorsicht zu interpretieren, da das befragte Sample nicht repräsentativ war.) Hirschi (1971) erbrachte einen Hinweis dafür, dass Jugenddevianz im Sinne von "misconduct" schichtunabhängig auftritt, jedenfalls dann wenn die unterste desorganisierte Unterschicht ausgeklammert wird. Vergleicht man diese im Interview von den Befragten selber gemachten Angaben mit den Daten öffentlicher Aemter, so tritt deren behauptete devianzverstärkende Rolle klar hervor, indem die Inzidenzraten in der Unterschicht in diesen Statistiken einen deutlichen Ueberhang zeigen.

Nach Mertons Annahme soll der klassische gesellschaftliche Ort (auch primären) devianten Verhaltens die Unterschicht sein. Indem er selber aber mit seinem Adaptationsschema eine Varietät von Anpassungsformen zur Verfügung stellt, die unter sich funktional äquivalent sind, erklärt er, warum hier Devianz nicht unbedingt als Delinquenz zu erwarten ist. Um Mertons Annahmen sinnvoll zu überprüfen, müsste somit das gesamte Aufkommen dévianter Anpassung in allen Erscheinungsformen erfasst werden. Eine solche Aufgabe stellt die Forschung vor erhebliche operationelle Probleme.

Bisher wurde der Nachweis nur für isolierte Anpassungsformen gesucht und in beeindruckender Zahl auch erbracht. Einen Ueberblick geben Cole und Zuckerman (1964). Aus dieser Uebersicht geht hervor, dass Devianz vor allem in der Form der Substitution von Mitteln untersucht wurde. Empirischen Arbeiten, die die Substitution der Werte durch andere aufzuweisen versuchten, gelang der Nachweis nur unbefriedigend (Landis et al., 1963; Clark und Wenninger, 1962; Gordon et al., 1963). Geht man allerdings davon aus, dass auch graduelle Modifikationen auf der Zielebene den Zweck

der Spannungsreduktion erfüllen können, so ändert sich die Situation. Hyman (1953) konnte nachweisen, dass das Aspirationsniveau der Unterschicht gesamthaft gesehen tiefer liegt als dasjenige der Mittelschicht. Damit ist die Spannung auf ein Mass abgesunken, dass jedenfalls keine devianten Mittel mehr erfordert. Jugenddelinquenz in der Unterschicht könnte gerade dadurch erklärt werden, dass solche Jugendliche in Familien aufgewachsen sind, denen die Übertragung eines angemessenen Aspirationsniveaus als Folge ihrer Sozialisationsschwäche misslungen ist. Anzunehmen ist, dass dies vor allem bei männlichen Jugendlichen der untersten Schicht geschieht, die ihren Vater für sozial inkompetent halten und sich ihr Aspirationsziel aufgrund von Vorbildern in den Massenmedien und der peer group setzen (siehe Gold, 1963).

Im Verlauf dieser Ausführungen gewann ein neuer Faktor zunehmend an Bedeutung: die Regulation des Aspirationsniveaus, wodurch das Spannungsmass im erträglichen Bereich gehalten wird. Die spannungsreduzierende Wirkung einer Senkung des Aspirationsniveaus zeigte auch eine Untersuchung von Rhodes (1964), in der festgestellt wurde, dass psychologische Korrelate von Anomie bei Unterschichtangehörigen dann, wenn diese ein tiefes Aspirationsniveau hatten, nicht häufiger waren als bei Mittelschichtangehörigen. Dieser Vorgang kann vor allem dann definitiv sein, wenn er Chance auf Unterstützung im Kollektiv hat. Er braucht nicht endgültigen Charakter zu haben. Es lässt sich auch ein dauerndes Hin- und Herwechseln zwischen Aspirationsaufbau und Selbstbelohnung durch Voraugenhalten des Erreichten vorstellen. Dieses Bild kontrastiert schon erheblich gegenüber dem Alles-oder-Nichts-Charakter des Merton'schen Schemas. Es hat nun auch auf psychologischer Ebene mehr Prozesscharakter gewonnen. Vorstellbar ist, dass in diesen Prozessen des Aspirationsaufbaus und der Belohnung Devianz und Konformität nahe beieinander liegen, sogar überlappen. Sie mögen begleitet sein von Rückzügen in Tagträume und Zuhilfenahme von Antidepressiva, Sedativa und stimulierenden Präparaten. Solange diese Ambivalenz nicht zugunsten eindeutiger und auffälliger Devianz verlassen wird, bleibt das Verhalten des Individuums an der Oberfläche konform und damit für den Devianzforscher problemlos.

Dass die Reduktion des Aspirationsniveaus - um diese relativ konforme Anpassungsvariante wieder aufzugreifen - nicht so problemlos ist, zeigte eine Nationalfondsstudie über das Fremdarbeiterproblem in der Schweiz. Unter jenen Befragten, die angaben, mit ihrer beruflichen Stellung zufrieden zu sein, sind gewisse psychologische Korrelate der Anomie relativ hoch repräsentiert. Dieselbe Gruppe legt auch besonderen Wert auf Eigenschaften, die sie für typisch schweizerisch hält, worin sich eine Tendenz zur Etablierung sol-

cher Werte manifestiert, die sie selber hochgradig erfüllt, die aber universellen Werten widersprechen. Hingegen waren diese Korrelate von Anomie hier nicht so hoch wie in der Gruppe, die ihr Aspirationsniveau noch hielt, die Unmöglichkeit seiner Erfüllung jedoch bereits eingesehen hatte (Hoffmann-Nowotny, Niederberger, Oggenfuss, Häfeli, 1971).

Dies sind Probleme Erwachsener. Eine weitere Studie führt aber zurück zu den Problemen Jugendlicher und zwar gerade zu jugendlicher Konformität. Hurst (1973) fand an mehr als 80% der von ihr untersuchten Kindern italienischer Immigranten in der Schweiz ein zu schwach ausgebildetes, weil überfordertes Ich, und eine forcierte Bereitschaft zur Einordnung. Die Tatsache, dass auch erwachsene Immigranten Ansätze zur Ueberanpassung zeigen (Niederberger, 1972), lässt vermuten, dass hier Uebertragungen von den Eltern auf die Kinder vorliegen. Beide Befunde können als Ergebnis eines besonders hohen Konformitätsdrucks interpretiert werden.

Bevor diese Thematik weiterverfolgt wird, soll zuerst versucht werden, eine Bilanz über Stand und Nutzen der Anomietheorie zu ziehen. Es konnte gezeigt werden, dass dieser Theorie einige Erklärungskraft für ein breites Spektrum von Phänomenen innewohnt. Von verschiedenen Seiten erhobene Kritiken konnten in der Form von Randbedingungen, die den Präzisionsgrad der Theorie erhöhen, integriert werden. Die Berücksichtigung interaktiver Prozesse kann als Einverleibung einer zusätzlichen Dimension gesehen werden, ohne die die theoretische Verknüpfung von sozialer Position über Ziel-Mittel-Bilanz zur Adaptation mechanistisch bliebe, und damit in einer Realitätsferne verharren würde, die als Soziologismus apostrophiert wurde (so etwa durch Moser, 1972, p. 12). In die gleiche Richtung gehen Anpassungen der Theorie an den oftmals imperfekten, flexiblen und hybriden Charakter adaptiven Verhaltens. Die Einsicht, dass in der Realität eher eine Moderierung des Aspirationsniveau und damit zusammenhängend oft eine Betonung von leichter zugänglichen, gesellschaftlich noch einigermassen gebilligten Werten (etwa Nationalismus) auftritt, als eine Etablierung krass abweichender Werte, verlangt nach mehr Differenzierung.

Gegenüber anderen Theorien, die in der Devianzforschung verwendet wurden, hat die Anomietheorie den Vorteil, dass sie auch konformes Verhalten berücksichtigt. Gerade ihre hauptsächliche Verwendung in der Devianzforschung erklärt teilweise, warum die in beachtlicher Zahl einsetzende Forschung sich dieser Verhaltensvariante kaum angenommen hat. Die Tatsache, dass auch Merton selber die Problematik der Konformität nur in begleitenden Kommentaren berührt - integrander Bestandteil der Theorie ist sie nicht - weist aber auch auf einen tiefer liegenden Grund hin. Dieser liegt in dem den Entwurf der Theorie leitenden, aber kaum

explizierten Erkenntnisinteresse. Wir möchten dieses umreissen als die Erklärung von Sozialem aus Sozialem. Diese Erklärung geschieht unter Zuhilfenahme mehrerer Konstrukte, insgesamt als sozialpsychologische Mechanismen bezeichnet, deren Wirkungsort zwar letztlich das Individuum ist. Doch interessiert dieses bloss als notwendiger Faktor, der Ursache in Wirkung transformiert, nicht aber als Betroffenes, in welchem sie Qualitäten der Befindlichkeit wie Leiden oder Glück einstellen. Wenn dieser Gesichtspunkt problematisiert werden soll, so muss dies wohl jenseits der Kategorien Devianz und Konformität geschehen. Dies braucht nicht zu heissen, dass die Soziologie hiezu nicht brauchbare Kategorien und Konstrukte beizusteuern hätte. Die Idee der Ziel-Mittel-Diskrepanz dürfte nach wie vor ein brauchbares Paradigma darstellen, wenn es gilt, die individuellen Befindlichkeiten mit der objektiven Situation des Individiums in der Gesellschaft zu verbinden und damit das, was Dreitzel (1972) das "Leiden an der Gesellschaft" nannte, transparent zu machen.

Wie diese Verbindung geschehen könnte, ist unklar. Es lassen sich aber einige Ansätze denken. Einer wurde andeutungsweise versucht am Begriff des Aspirationsniveaus und der Fähigkeit, damit flexibel umzugehen. Beides wird wahrscheinlich schon in der Familie vermittelt. Ihr Einbezug ist damit nahegelegt. Als wesentlich sollte in diesem Zusammenhang die Uebertragung versagter elterlicher Aspirationen und die damit zu erwartende Rigidisierung untersucht werden. Diese wird als Folge der von aufstiegsenttäuschten Eltern typischerweise verwendeten Sozialisationstechniken zu erklären sein. Sozialisationstechniken sind von jenem Zweig der Sozialpsychologie untersucht worden, der eine Verbindung zur psychoanalytischen Theorie anstrehte (Miller und Swanson, 1960; Becker, 1964; Sears, Maccoby und Levin, 1957). Das Interesse betraf aber auch hier Devianz, und von daher als mögliche Erklärung etwa die Inkonsistenz von Belohnungs- und Bestrafungsmustern, oder die Wirksamkeit unterschiedlicher Erziehungstechniken im Hinblick auf die Verinnerlichung von Normen. Das Erlernen von Techniken partieller Gewissensentlastung konnte im Lichte dieses Interesses kein Thema darstellen. (Als Ausnahme wäre hier die Untersuchung von Hoffmann (1970) zu nennen, der neben der Frage der Internalisierung resp. Nichtinternalisierung von Normen auch die Flexibilität des moralischen Bewusstseins untersuchte.) Ebensowenig war die Breite kognitiv verfügbarer alternativer Handlungsstrategien, als Ausfluss der kognitiven Komplexität, untersucht worden. Deren Abhängigkeit von Sozialisationsstilen hat Bühler (1974) aufgezeigt. Mit kognitiver Komplexität im Zusammenhang stehen linguistische Variablen, die mit andern Bestandteilen sozialer Kompetenz als sozialpsychologische Entsprechung zum soziologischen Konzept der Mittel gesehen werden können.

* * *

Rückblickend auf unsere Ausführungen stellen wir fest, dass in deren Verlauf neben Devianz zunehmend Konformität, jedenfalls unter gewissen Bedingungen, problemgeladen erschien. Im Zuge dieser Gewichtsverschiebung rückte die Makrostruktur zugunsten von Mikrostrukturen (Gruppe, Familie) und der intrapersonalen Struktur in den Hintergrund. Die theoretische Beziehung zwischen Individuen und Schichtzugehörigkeit wurde indirekter durch Erkennen der Bedeutung einer Reihe intervenierender Variablen, deren Wirken im interdisziplinären Bereich liegt und demzufolge nur durch entsprechende Zusammenarbeit erforscht werden kann.

Da dieser Beitrag nicht zuletzt mit Blick auf den Forschungskontext Schweiz und die Frage nach hier sich anbietenden und notwendigen Forschungsvorhaben geschrieben wurde, lässt sich diese Neugewichtung noch mit einem weiteren Argument rechtfertigen. Der Entwurf der vorgestellten Theorien und Forschungsprojekte erfolgte weitgehend unter dem Eindruck sozialer Probleme, wie sie in den USA, vor allem in den dortigen Metropolen, seit Jahrzehnten virulent sind. (Jugendliche Bandendelinquenz, kriminelle Organisationen, in bestimmten städtischen Arealen lokalisierbare Subkulturen, endemische Arbeitslosigkeit, Masseneinwanderung einerseits und Amerika als "promised land" andererseits.) Im Vergleich präsentiert sich die Schweiz als Gesellschaft mit relativ hohem Integrationsgrad. Gesamthaft erscheint die Unterschicht als konsolidiert und mindestens ökonomisch integriert. Ein desorganisiertes Substratum lässt sich kaum mehr als eigene Schicht, eher in der Form vereinzelter Sozialfälle nachweisen. Der die Schweiz kennzeichnende Makroprozess ist der des teilweisen Hineinwachsens der Unterschicht in Bedingungen der unteren Mittelschicht und damit in eine Situation, die hohe Aufstiegserwartungen verspricht. Die Aufmerksamkeit der Sozialwissenschaften verdienen die diesen Makroprozess begleitenden Mikroprozesse. Es sind Anzeichen vorhanden, dass damit ein Aspirationsniveau geschaffen wird, das vor allem im Versangsfalle eine kompulsivische Übertragung auf die Kinder erfahren könnte. Die Berichte von Lehrern über zunehmenden elterlichen Druck auf schulische Leistungen könnten hier eingeordnet werden. Die steigende Zahl von Legasthenikern, Sprachgestörten und gestressten Kindern lässt sich ebenfalls in diesem Zusammenhang deuten. Schliesslich kann nicht nur vertikale, sondern auch geografische Mobilität Stressbedingungen erzeugen. Dabei ist nicht nur an Fremdarbeiter und deren Kinder zu denken, wie die Untersuchung von Müller (1975) nahelegt. Es ist erstaunlich, dass von der wohl jedem Schweizer bekannten und in mancher Hinsicht als problemträchtig erachteten Abwanderung aus den Berggebieten unter Sozialwissenschaftlern noch nicht mehr Notiz genommen wurde. Die Sensitivität für die nationalen Probleme scheint erst noch wachsen zu müssen.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker W.C. (1964): Consequences of different kinds of parental discipline. In: Hoffman M. and Hoffman L. (eds.): Review of Child Development Research. New York.
- Becker H.S. (1964): Outsiders. Studies in the sociology of deviance. New York.
- Bühler D. (1974): Konfliktverarbeitung und Schichtzugehörigkeit. Unveröffentlichte Lizentiatsarbeit. Zürich.
- Clark J.P. and Wenninger E.P. (1962): Socio-Economic class and area as correlates of illegal behavior among juveniles. In: ASR, 27, 826-834.
- Cloward R.A. and Ohlin L.E. (1960): Delinquency and opportunity: A theory of delinquent gangs. New York.
- Cohen A.K. (1955): Delinquent boys. New York.
- Cole S. and Zuckermann H. (1964): Inventory of empirical and theoretical studies of anomie. In: Clinard M.B. (ed.): Anomie and deviant behavior. London.
- Dreitzel H.P. (1972): Die gesellschaftlichen Leiden und das Leiden an der Gesellschaft. Stuttgart.
- Goffman E. (1963): Stigma. Notes on the management of spoiled identity. New York.
- Gold M. (1963): Status forces in delinquent boys. Ann Arbor.
- Gordon R.A., Short J.F., Cartwright D.S. and Strodtbeck F.L. (1963): Values and gang delinquency. ASR, 69, 109-128.
- Hirschi T. (1971): Causes of delinquency. Berkeley, Los Angeles, London, (1969).
- Hoffmann-Nowotny H.J., Niederberger J.M., Oggendorff F., Häfeli H. (1971): Bericht über eine Survey-Analyse des Fremdarbeiterproblems. Teil 1. Bericht an den Nationalfonds. Zürich.
- Hoffman M.L. (1970): Moral development. In: Mussen P.H.: Carmichael's Manual of Child Psychology. Vol. II. New York.
- Hurst M. (1973): Integration und Entfremdung. Betrifft: Erziehung, Nr. 6, Juni.
- Hyman H.H. (1953): The value systems of different classes: A social psychological contribution to the analysis of stratification. In: Bendix R. and Lipset S.M. (eds.): Class, status and power. New York.

- Jessor R., Graves T.D., Hanson R.C. and Jessor S.L. (1968): Society, personality and deviant behavior. New York, London.
- Landis J.R., Dinitz S., Reckless W.C. (1963): Implementing two theories of delinquency: Value Orientation and awareness of limited opportunity. Sociology and Social Research, 47, 408-416.
- McCord W. and McCord J. (1960): Origins of Alcoholism. Stanford.
- Merton R.K. (1957): Social theory and social structure. New York.
- Miller D.R. and Swanson G.E. (1960): Inner conflict and defense. New York.
- Moser T. (1972): Jugendkriminalität und Gesellschaftsstruktur. Frankfurt/Main.
- Niederberger J.M. (1972): Migration als Spannungstransfer. Unveröffentlichte Lizentiatsarbeit. Zürich.
- Parsons T. (1951): The social system. New York.
- Rhodes A.L. (1964): Anomia, aspiration and status. Social Forces, 42, 434-440.
- Sears R., Maccoby E. and Levin H. (1957): Patterns of child rearing. Evanston.
- Snyder Ch.R. (1964): Inebriety, alcoholism and anomie. In: Clinard M.B. (ed.): Anomie and deviant behavior. London.
- Sutherland E.H. and Cressey D.R. (1960): Principles of criminology. New York, (1924).
- Wallerstein J. and Wyle C. (1947): Our law-abiding law-breakers. Probation, 25, 107-112.

Doris Bühler
Schweizerische Zentralstelle
gegen den Alkoholismus
Postfach 203
1000 Lausanne 13

NOTIZEN ZUR DISKUSSION IN DEN ARBEITSGRUPPEN
SOWIE "MÖGLICHE SCHLUSSFOLGERUNGEN FÜR EINE
INTERDISZIPLINÄRE DEVIANZFORSCHUNG 1)

Margret Scholl-Schaaf

Die Diskussionen in den einzelnen Arbeitsgruppen des Kolloquiums verliefen recht unterschiedlich und lassen sich nicht ohne weiteres auf einen Nenner bringen. Dies entspricht durchaus der Erwartung, denn es ging ja nicht darum, ein vorgegebenes Arbeitsprogramm möglichst effektiv zu bewältigen, als vielmehr um eine - für manchen vielleicht die erste - Kontaktnahme mit Vertretern anderer Disziplinen, die an denselben Sachfragen interessiert sind wie man selber und die aus einer anderen Perspektive und z.T. auch mit einer anderen Terminologie an die Probleme herangehen.

Die Rede von der interdisziplinären Zusammenarbeit droht zu einem modischen Schlagwort zu werden, das die Schwierigkeiten eines solchen Unternehmens bagatellisiert. Erfreulicherweise wurde in der Gruppenarbeit auf faule Kompromisse verzichtet, d.h. auf eine vorschnelle und oberflächliche Anpassung der Standpunkte. Die Auseinandersetzung zwischen den Disziplinen brachte es mit sich, dass gewisse grundlegende Fragen und Probleme in allen Gruppen zur Sprache kamen. Im folgenden werde ich zunächst auf einige, mir relevant erscheinende Aspekte der Gruppenarbeit eingehen. Als Material dienen mir neben der eigenen Gruppenerfahrung die Arbeitsberichte der Gruppen. 2)

1) Der Entwurf zu diesem Text wurde von den beiden anderen Mitgliedern des Redaktionskomitees, Herrn Dir.W. Hutmacher und Herrn PD Dr. Ladewig anlässlich einer Besprechung in Bern kritisch kommentiert. Für ihre Ergänzungsvorschläge und Anregungen möchte ich vielmals danken. Sie haben z.T. in den vorliegenden Text Eingang gefunden.

2) An dieser Stelle sei den Gruppenleitern und Gruppensekretären, Frau Dr. Linder (Basel) und den Herren Prof. Battegay (Basel), PD Dr. Bettschart (Lausanne), R. Blancpain (Zürich), Dr. Bürgin (Basel), R. Hadorn (Genf), Dr. Mühlmann (Basel), Prof. Willener (Lausanne), Dr. Windisch (Genf) und Dr. Wüthrich (Lausanne) für die Ausarbeitung der Arbeitsberichte ganz herzlich gedankt.

THEORIE - PRAXIS RELATION

Das Kolloquium konfrontierte uns mit der Erfahrung der engen Verflochtenheit von Theorie und Praxis, der theoretischen Positionen, die ein Forscher vertritt und der Definition seiner sozialen Rolle. Es erstaunt nicht, dass ein wesentliches Thema der Gruppengespräche darin bestand, abzuklären, warum und wozu man sich eigentlich mit dem Problem der Devianz befasse und weiter, wie man seine eigene Rolle gegenüber Devianten und Kranken definiert.

Das Selbstverständnis des Soziologen ist das des Wissenschafters und Experten, der es mit einem unpersönlichen Forschungsobjekt, wie es soziale Systeme darstellen, zu tun hat. Sein Ziel ist es primär, gesellschaftliche Zusammenhänge zu verstehen und damit eine Reflexion und Kritik gesellschaftlicher Praxis zu leisten. Diese Aufklärungsfunktion ist bei der Devianzproblematik besonders deutlich angesprochen, und so war es in der Gruppenarbeit ein wesentliches Anliegen der Soziologen, auf die unerwünschten Konsequenzen von Ueberkonformität und auf die positive, innovatorische Funktion gewisser Devianzformen für den sozialen Wandel hinzuweisen. Was heute deviant ist, kann morgen bereits konform sein. Diese gleichzeitige Problematisierung von Konformität lässt diese nicht uneingeschränkt als Präventions- und Therapieziel empfehlen.

Das Selbstverständnis des Mediziners ist geprägt durch seine praktisch-therapeutische Tätigkeit, in der er einem ständigen Handlungzwang unterworfen ist. Dieser entsteht dadurch, dass es gegenüber dem Leidensdruck und der Gefährdung menschlichen Lebens keine Möglichkeit der Distanzierung gibt, jedenfalls nicht gemäss der ärztlichen Ethik. Der Deviate, der häufig - sei es als Ursache oder als Folge seines devianten Verhaltens - unter einem erheblichen Leidensdruck steht und psychisch gestört erscheint, wird als Kranker perzipiert. Das Arzt-Patient Verhältnis gibt aber eine klare Legitimation zur Intervention, mit dem Ziel, die psychische Gesundheit wieder herzustellen. Diese Praxis hat freilich noch eine andere Seite, nämlich dass der Mediziner soziale Kontrolle ausübt und Stigmatisierungsprozesse in Gang setzt oder fördert, indem er ein Verhalten als psychisch nicht normal oder gesundheitsschädlich etikettiert. Der hohe gesellschaftliche Status des Mediziners verschafft ihm eine Machtposition mit erheblichem Einfluss auf die öffentliche Meinung und die Gesetzgebung.

Dieses unterschiedliche Selbstverständnis lässt den Sozialwissenschaftler nach der Berechtigung der konkreten Intervention fragen, während andererseits der Psychiater den Soziologen einer gewissen theoretischen Arroganz und der

mangelnden Bereitschaft praktische Verantwortung zu übernehmen, beschuldigt. Auch diese Kritik an die Adresse der Sozialwissenschaftler hat ihre Berechtigung, denn es war unbestritten, dass keine Gesellschaft ohne soziale Kontrolle auskommen kann, d.h. eine Bestimmung der Grenze des noch Tolerierbaren, in den normalen Verhaltensspielraum Fallen- den.

Es ist allerdings interessant festzustellen, dass der Praxisbezug des Sozialwissenschaftlers vom Mediziner, aber häufig auch vom Soziologen selbst, wieder auf die Prävention eingeschränkt wird. Die Therapie bleibt dem Arzt und evtl. noch dem Psychologen vorbehalten. Es bedarf eines interdisziplinären, allmählichen Lernprozesses, um zu einer besseren Integration von Theorie über die Gesellschaft und gesellschaftlicher Praxis zu kommen.

DISKUSSION VON BEGRIFFEN

Breiten Raum nahm - dem Thema des Kolloquiums entsprechend - die Diskussion von Begriffen, insbesondere die des Devianzbegriffs ein. In keiner der Gruppen gelang es jedoch, zu einer alle Teilnehmer befriedigenden Definition von sozialer Devianz zu kommen. Dies ist weiter nicht erstaunlich, wenn man bedenkt, dass in der Soziologie eine ganze Reihe von Devianzbegriffen existieren, die sich in ihrem Bedeutungsumfang unterscheiden und z.T. überschneiden. Man war sich einig, dass Devianz ein relationaler Begriff sei, der im Hinblick auf eine normative Bezugsgrösse zu definieren sei. Während jedoch von soziologischer Seite eher das Merkmal der Zugeschriebenheit betont wurde und auf die Unmöglichkeit, einen für alle Gruppen der Gesellschaft verbindlichen Werte- und Normenkatalog aufzustellen, hingewiesen wurde, war man von medizinisch-psychiatrischer Seite aus bemüht, den Devianzbegriff festzumachen an juristischen und medizinischen Definitionen von Normalität, wie sie in einer bestimmten Gesellschaft gelten. Diese Unterschiede sind wiederum aus den Anforderungen der jeweiligen sozialen Rolle zu verstehen.

In viel geringerem Masse wurde der Begriff der Krankheit diskutiert und problematisiert. Devianz und Krankheit sind offensichtlich zwei Begriffe, die sich in ihrem Bedeutungsumfang überschneiden. Es scheint fast, als ob für die in den Gruppengesprächen behandelten Tatbestände wie Delinquenz, Drogenkonsum, Verwahrlosung, Verhaltensstörungen die beiden Begriffe austauschbar geworden sind. Wegen der massiven Kritik an einer Übertragung des medizinischen Krankheitsmodells auf Phänomene, für die sich keine direkten organischen Ursachen feststellen lassen, ist man auch in der psychiatrischen Praxis dazu übergegangen, den De-

vianzbegriff zu verwenden, ohne dass das medizinische Denkmödell sonst wesentlich verändert worden wäre. Insbesondere wurde das Ziel für Prävention und Therapie, eine wie auch immer definierte psychische und somatische Gesundheit, beizubehalten.

Der reziproke Begriff der psychischen Gesundheit oder allgemeiner, das Konzept der Normalität, wurde in den Gruppen nicht oder nur am Rande behandelt. Die bisherigen Ausführungen haben aber, so hoffe ich, gezeigt, dass implizit die Kategorie der Normalität in der interdisziplinären Auseinandersetzung eine erhebliche Rolle spielt, und weiter, dass es für alle Beteiligten nützlich und wichtig sein könnte, sich gemeinsam Gedanken zu machen über das, was man sinnvollerweise unter Normalität verstehen kann. Sicherlich nicht gleichgeschaltete Konformität oder eine dem individual-psychologischen Wunschdenken entspringende Konzeption der gesunden Persönlichkeit, an der gemessen jeder zum Kranken oder Devianten wird. Hilfreich und anregend könnten in diesem Zusammenhang gerade einige in letzter Zeit von sozialwissenschaftlicher Seite gemachte Versuche sein, Normalität auch inhaltlich zu bestimmen. L. Krappmann (1971) führt den Begriff der balancierten Ich-Identität als eine normative Kategorie ein, die den Anforderungen der Gesellschaft wie den Bedürfnissen des Individuums gerecht werden soll. Die von ihm beschriebenen Grundqualifikationen für kommunikatives Handeln - Empathie, Rollendifferenz, Ambiguitätstoleranz und Identitätsrepräsentation - können als ein Versuch betrachtet werden, zu aus dem Prozess der Interaktion ableitbaren Kriterien für Normalität zu gelangen. H.P. Dreitzel (1972) untersucht die Bedingungen, unter denen Rollenverhalten pathologisch wird. L. Kohlberg (1974) beschreibt die moralische Entwicklung als einen Prozess, der zur Endstufe einer postkonventionellen Moral führt, die durch Autonomie und Flexibilität gekennzeichnet ist.

THEORIEDISKUSSION

Bereits im Eröffnungsplenum des Kolloquiums wurde ein umfassender theoretischer Rahmen für die Devianzforschung gefordert, wenn interdisziplinäre Zusammenarbeit gelingen soll. Die in den Gruppen zur Verfügung stehende Zeit war für ein solches Unternehmen natürlich zu kurz, aber man musste zum Teil auch den Eindruck einer gewissen Resignation gewinnen, als ob ein solches Ziel praktisch nicht zu verwirklichen sei. Man könnte sich hier an der Arbeit von K.-D. Opp (1974) orientieren, in der versucht wird, einen solchen umfassenden theoretischen Rahmen zu entwickeln.

Da keine Einigung über die Definition von Devianz erzielt

wurde, war nicht zu erwarten, dass man sich auf eine bestimmte theoretische Perspektive einigen würde, zumal es deren eine ganze Reihe gibt. Die Art des theoretischen Ansatzes wird wiederum durch die Praxis bestimmt. Von Seiten der Medizin, Psychiatrie und angewandte Psychologie wird eher eklektisch vorgegangen mit Hilfe eines sogenannten "Mehrfaktorensatzes". Es werden Risikofaktoren zusammengestellt, bei denen es sich meist um empirische Generalisierung handelt, und, in einem weiteren Schritt, z.B. im Falle der Delinquenz, mit Hilfe von Prognosetafeln die Chancen für eine Resozialisierung zu ermitteln versucht. Soweit explizite Theorien herangezogen werden, sind sie eher an der Erklärung von Verhaltensstörungen des Einzelnen orientiert und psychologisch-psychoanalytischer Natur.

In den Voten der Sozialwissenschaftler dominierte die Labeling-Perspektive. Im Kontext des Kolloquiums ist dies vielleicht als eine Reaktion auf die in der Praxis bestehende Gefahr, Normen zu objektivieren und zu naturalisieren, zu bewerten. Andererseits ist das Unbehagen des Praktikers angesichts der bekannten Unzulänglichkeiten des Labeling-Ansatzes, z.B. in der Erklärung der Ursachen der primären Abweichung verständlich. Die eigentliche Theoriediskussion steht wohl noch bevor.

Welche Schlussfolgerungen lassen sich aus dem bisher Gesagten und allgemein aus der Erfahrung eines solchen Kolloquiums für eine interdisziplinär verstandene Devianzforschung ziehen?

1. Die interdisziplinäre Zusammenarbeit ist ein Prozess, der seine Zeit braucht und vermutlich nicht beliebig forcierter werden kann. Die Annäherung der Disziplinen geschieht schrittweise durch das Gespräch über Sachfragen, an denen die beteiligten Forscher interessiert sind. Das positive Echo auf das Kolloquium und insbesondere auf die Gruppenarbeit, wie es aus einer kleinen schriftlichen Umfrage unter den Teilnehmern hervorgeht, zeigt, dass solche Gespräche einem Bedürfnis entsprechen. Es liegt im Interesse der interdisziplinären Forschung auf diesem Gebiet, dass es nicht bei diesem Anfang bleibt. Anzustreben wären kontinuierliche und institutionalisierte Kontakte zwischen den Forschern, z.B. durch weitere Kolloquien, die sich mit spezifischen Problemen der Devianzforschung befassen könnten.

2. Darüber hinaus sind neue Anstrengungen zur Entwicklung eines gemeinsamen theoretischen Modells erforderlich, das als Bezugsrahmen für die Devianzforschung dienen kann. Minimales Erfordernis ist zunächst eine Einigung der betei-

ligen Forscher auf eine Arbeitsdefinition ihrer zentralen Begriffe, z.B. des Devianzbegriffs. Weitere Schritte beständen in einer Konfrontation der sich teils überschneidenden, teils konkurrenzierenden Theorien abweichenden Verhaltens, wie z.B. der Anomietheorie, der Theorie der differenziellen Assoziationen und der Labeling-Theorie; ferner in einer Anwendung von allgemeinen Theorien, die bisher zu wenig zur Erklärung abweichenden Verhaltens herangezogen wurden, wie z.B. der Lerntheorien, sozialpsychologischer Gleichgewichtstheorien oder auch der Theorie des symbolischen Interaktionismus, die mit der Labeling-Perspektive bisher keineswegs ausgeschöpft worden ist, etwa in ihren Aussagen über den Sozialisationsprozess. Das Ziel dieser theoretischen Arbeit, die ihrem Umfang nach praktisch ein eigenes Forschungsprojekt darstellen würde, könnte in der Entwicklung eines Kausalmodells der Devianz bestehen, das sich gegenüber den bisherigen Theorien durch erhöhte Komplexität und zugleich eine klarere Struktur auszeichnet.

3. Eine bessere Theorie führt auch zu einer besseren Praxis. Dies geschieht zum einen dadurch, dass eine Forschung, die auf einer besseren, d.h. realitätsgerechteren Theorie basiert, eine grösse Relevanz für den Praktiker haben wird. Eine solche Theorie wird auch zu einer Erhöhung der vielbeklagten prognostischen Möglichkeiten beitragen. Zum anderen bedeutet aber bessere Praxis gerade für den Sozialwissenschaftler auch eine Oeffnung der Psychiatrie für neue Wege in der Praxis, wie sie durch die Theorie aufgezeigt werden, und eine gleichberechtigte Beteiligung des Soziologen und Psychologen in einem traditionell dem Psychiater überantworteten Aufgabenbereich.

BIBLIOGRAPHIE

- Dreitzel H.P. (1972): Die gesellschaftlichen Leiden und das Leiden an der Gesellschaft. Stuttgart.
- Kohlberg L. (1974): Stufe und Sequenz: Sozialisation unter dem Aspekt der kognitiven Entwicklung. In: L. Kohlberg: Zur kognitiven Entwicklung des Kindes. Frankfurt am Main.
- Krappmann L. (1971): Soziologische Dimensionen der Identität. Stuttgart.
- Opp K.-D. (1974): Abweichendes Verhalten und Gesellschaftsstruktur. Darmstadt und Neuwied.

Margret Scholl-Schaaf
Psychologisches Institut
der Universität Zürich
Sozialforschungsstelle
Nägelistrasse 7
8044 Zürich

PROBLEMES ET PERSPECTIVES DE LA SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCIE: CAUSES OU CONSEQUENCES DE LA CRISE EN SOCIOLOGIE?*

Cléopâtre Montandon

RESUME

Partant du constat d'un crise de la sociologie, ou au moins d'une conscience de crise assez répandue, l'auteur examine dans une première partie divers thèmes convergents de la crise dans les sciences sociales, en particulier en anthropologie, histoire, psychiatrie et sociologie. Parmi les thèmes dominants:

- une critique de l'articulation problématique du savoir et du pouvoir, de la dépendance des sciences sociales à l'égard des institutions et des groupes dominants
- une critique de rapports sujet-objet dans les sciences où l'objet est un sujet agissant et connaissant (problématique de la tutelle, méconnaissance du discours des acteurs)

Dans la seconde partie, l'auteur présente les tendances critiques et les approches nouvelles en sociologie de la déviance, en simplifiant: les approches interactionnistes d'une part et les approches phénoménologiques d'autre part. Après une critique et une mise en relations de ces approches, l'auteur traite des rapports entre la crise en sociologie de la déviance et la crise qui affecte l'ensemble de la discipline.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Verfasser geht davon aus, dass die Soziologie sich in einer Krise befindet und dass ein solches Krisen-Bewusstsein an Bedeutung gewinnt. In einem ersten Teil werden verschiedene Aspekte der Krise analysiert, die in der Soziologie wie auch in der Anthropologie, Geschichte und Psychiatrie sichtbar werden. Es handelt sich dabei vor allem:

* Cet article, présenté initialement au Congrès de la Société suisse de sociologie en décembre 1975, émane de la recherche Socialisation et déviance entreprise par le Service de la recherche sociologique et l'Office de la jeunesse du Département de l'instruction publique de Genève. Cette recherche est financée en partie par le Fonds national (requête No. 4.73.72) et s'effectue dans le cadre du Groupe romand d'études sociologiques.

- um eine Kritik der als problematisch betrachteten Verbindung von Wissen und Macht, der Abhängigkeit sozialwissenschaftlicher Forschung von den herrschenden Institutionen und Gruppen, und
- um eine Kritik der Beziehung zwischen Subjekt und Objekt in den Sozialwissenschaften, wo das Objekt ein handelndes und erkennendes Subjekt ist.

Im zweiten Teil geht der Verfasser auf die neuen kritischen Ansätze der Soziologie abweichenden Verhaltens ein, und vor allem auf die interaktionistischen und phänomenologischen Ansätze. Nach einer Auseinandersetzung mit diesen Ansätzen und deren Wechselbeziehungen wird abschliessend die Frage aufgeworfen, inwieweit die Krise der Soziologie abweichen den Verhaltens und die Krise der Soziologie im allgemeinen einen gemeinsamen Nenner aufweisen.

Toutes les sciences traversent des périodes critiques qui constituent très souvent des étapes importantes d'une mise en question des paradigmes anciens, de restructurations fondamentales, voire de révolutions (Kuhn, 1970): Les sciences de l'homme ne constituent pas une exception à ce phénomène. La crise cependant que connaissent les sciences sociales depuis au moins une décennie ne semble pas avoir touché à sa fin et les nouveaux paradigmes présentés jusqu'à présent n'ont pas reçu un accueil unanime.

Peut-être faudrait-il s'entendre sur le sens donné au mot crise, sens qui peut être basé sur des critères objectifs, et/ou sur la conscience qu'en ont les acteurs. Par ailleurs, la crise peut se référer au fait que des paradigmes anciens sont transformés fondamentalement, voire supplantés définitivement par des paradigmes nouveaux, comme elle peut se référer à l'apparition de cadres conceptuels concurrents, en conflit, qui coexistent en l'absence d'un consensus général. La substitution de paradigmes caractérise généralement les sciences physiques et naturelles, la coexistence de paradigmes celles de l'homme. A notre avis, la conscience d'une crise marque certains chercheurs et groupes de chercheurs dans les sciences de l'homme. Notre but dans ce texte n'est pas d'étudier s'il existe objectivement une crise dans les sciences de l'homme, mais d'examiner le pourquoi de la conscience de crise. Qu'elle soit vraie ou fausse, la conscience qu'ont les acteurs - furent-ils sociologues - des phénomènes sociaux, détermine leur action.

Nous pensons que malgré le fait que de nombreux ouvrages et articles se sont déjà attaqués à ce sujet, il serait intéressant de relever certaines constantes de la crise, d'une part dans les différentes disciplines des sciences de l'homme, et d'autre part dans le domaine dans lequel nous travaillons, celui de la sociologie de la déviance. Nous traiterons de ces questions dans les parties A et B. Par ailleurs, nous aimerais présenter quelques réflexions concernant les problèmes particuliers qui rendent le développement et l'acceptation de nouveaux paradigmes difficiles, notamment les implications de ces problèmes sur le statut et le rôle du sociologue. Ce sera le thème de la partie C de ce texte.

Ces lignes sont adressées principalement à des sociologues et nous assumons que les diverses tendances décrites sont plus ou moins connues; nous ne prétendons pas donner un résumé des différentes perspectives dont il sera question - cela au détriment, il est vrai, de la richesse de la pensée des auteurs. Notre but est de simplifier à l'extrême, de supprimer les nuances afin de grossir certains traits, de voir ainsi, nous espérons, les problèmes de structure de ces approches à découvert et non dissimulés par les déclarations d'usage des auteurs sur la partialité et la relativité de leurs travaux. Ainsi, nous ne prétendons pas examiner tous les points faibles ou intéressants de ces approches, mais plutôt quelques problèmes tout-à-fait précis où les nouvelles tendances promettent des réponses qu'elles n'ont pas encore pu fournir.

A. LA CRISE DANS LES SCIENCES SOCIALES

S'il a toujours existé en sociologie des courants de pensée différents et des querelles d'école¹⁾, les symptômes de ce que certains considèrent comme une crise se sont manifestés principalement cette dernière décennie, en même temps que les troubles qui marquèrent les universités occidentales.²⁾ Certains ouvrages méthodologiques et théoriques peuvent être considérés comme des signes avant-coureurs d'une remise en question de la sociologie académique, entre autres des travaux de Goffman (1959), de Becker (1963), de Glaser et Strauss (1968) et de Garfinkel (1967). Mais au début de cette décennie sont apparus des travaux essayant de donner une explication à cette crise et proposant des mesures pour y pallier (Friedrichs, 1970; Gouldner, 1970; Boudon, 1971). Les explications se situent, suivant les convictions des auteurs, entre deux pôles; les unes attribuent la situation critique de la sociologie à des raisons internes, notamment à ses faiblesses, les autres imputent cet état de fait à des raisons externes, c'est-à-dire aux relations que la sociologie entretient avec son environnement social.

Quant aux solutions proposées, si tous les auteurs sont d'accord pour dire qu'une sociologie de la sociologie et une analyse épistémologique sont indispensables, ils ont des opinions divergentes au sujet de la définition du rôle du sociologue. Suivant des attitudes profondes, ces auteurs préfèrent soit que le sociologue demeure passif, aseptique, observateur distant de son objet d'étude, soit qu'il soit actif, autant observateur que participant, soit enfin adoptent des positions intermédiaires.

En anthropologie culturelle (ou sociale) également, nous rencontrons des préoccupations analogues. Dans un ouvrage intitulé Reinventing Anthropology³⁾ les différents auteurs font état de leur malaise face à la sclérose intellectuelle dans laquelle se trouve cette discipline; ils pensent que cette situation est dûe entre autres à une bureaucratisation et à un professionalisme croissants. Ils préconisent une anthropologie plus existentielle, plus engagée, plus personnelle, plus authentique. Ces auteurs mettent en question le rôle de l'anthropologie ainsi que son apport scientifique et son utilité; ils soulignent les facteurs internes et externes de la crise qu'elle connaît actuellement. Il importe de noter, parmi les facteurs externes, les relations directes et indirectes de cette discipline avec le colonialisme.⁴⁾

D'autres anthropologues sont également conscients de cette crise, mais ils ne sont pas favorables à des restructurations radicales de l'anthropologie; ils recommandent d'adopter plutôt une perspective critique face aux méthodes existantes et ne pensent pas que l'impact de la pratique et de la subjectivité soit inévitable (Kaplan, 1974; Sarvie, 1975). Il existe, cela est évident, le même type de scission en anthropologie qu'en sociologie.

Nous n'avons pas la compétence pour parler de l'histoire ou des sciences psychologiques (incluant la psychiatrie et la psychanalyse). Il est cependant intéressant de noter que dans ces deux domaines également, il y a eu et il y a encore une remise en question des perspectives traditionnelles, qui, si elle n'a pas pris l'allure d'une crise, n'est pas sans rappeler celle des deux sciences sociales que nous avons mentionnées.

En histoire on peut même dire que la période critique a commencé plus tôt que dans les sciences sociales, lorsque des historiens en Italie, en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, se mirent à nier dès les années trente, l'objectivité dans la connaissance historique en laquelle avaient cru leurs prédécesseurs. Tout en reconnaissant que l'historien ne se trouve pas devant des faits purs et objectifs, et qu'il utilise sa subjectivité lorsqu'il

essaye de comprendre les acteurs du passé, les différents auteurs ont souligné l'existence d'une relation entre le sujet et l'objet spécifique aux sciences de l'homme.⁵⁾ Actuellement, cette perspective est reflétée dans le travaux d'histoire immédiate (Verhaegen, 1974).

Concernant la psychanalyse et une certaine psychiatrie, certains noms d'ouvrages peuvent être considérés comme des signes de ce que l'on pourrait appeler une crise: Psychiatrie et antipsychiatrie (Cooper, 1967), l'Anti-Oedipe (Delenze et Guattari, 1972). Castel nous dit à propos de la psychanalyse: "s'il y a aujourd'hui conjoncture de crise elle doit se comprendre comme un rapport critique entre la problématique psychanalytique et une problématique socio-politique nouvelle. Non qu'il faille opposer un développement "interne" de la psychanalyse à ce qui se passe "à l'extérieur". Mais c'est toujours une définition sociale de la psychanalyse, correspondant à un moment de développement théorique et pratique de la discipline, qui s'inscrit dans les enjeux politiques et sociaux également définis. Réciproquement, c'est la transformation du contexte socio-historique qui supporte l'évolution des pratiques et de la théorie psychanalytique" (Castel, 1973, p. 214).

Par ailleurs, si la psychanalyse a paru offrir au départ une écoute à son objet d'investigation, une manière de restituer au "fou" la parole, dans la plupart des cas "la psychanalyse ne fait pas sortir vraiment de la problématique de la tutelle, c'est-à-dire d'une certaine manipulation de la dépendance, d'une certaine organisation de la subordination" (ibid., p. 256). D'autres critiques soulignent aussi comme une des raisons de la crise, l'articulation problématique du savoir et du pouvoir que l'on trouve également dans les sciences sociales (Brown, 1973).

Les quelques auteurs et ouvrages que nous avons mentionnés ont certes été malmenés par nos propos laconiques, mais notre but était simplement d'illustrer l'existence d'une conscience de crise. Quant aux points critiques que l'on retrouve avec une certaine constance, nous les présentons ci-dessous coupés de leur contexte en pensant qu'une analyse complète aurait nécessité un livre et que le lecteur particulièrement intéressé consulterait certainement lui-même les ouvrages plutôt que d'en avoir une exégèse nécessairement biaisée.

S'il y a plusieurs points critiques qui reviennent avec régularité, ils émanent nous semble-t-il d'un postulat identique. Il est évidemment difficile de déterminer si ce postulat est à la base de la crise dans les sciences sociales ou si la crise a favorisé l'ampleur qu'a prise ce postulat. Ce dernier existait bien avant la crise comme

Il est clair que celle-ci n'est pas la conséquence de facteurs internes, mais aussi de conditions sociales et politiques. Voici donc le postulat, dont les conséquences ont fait couler beaucoup d'encre, dans sa forme la plus élémentaire: dans les sciences de l'homme, le sujet-chercheur et l'objet-recherché sont intimement liés du fait même que l'objet est aussi sujet agissant et connaissant. Voyons quelques développements de cette proposition selon différents auteurs qui sont à la recherche de nouveaux paradigmes pour les sciences de l'homme. En sociologie, Gouldner écrit:

"In this conception of social science both the inquiring subject and the studied object are seen not only as mutually interrelated but also as mutually constituted. The entire world of social objects is seen as constituted by men, by the shared meanings bestowed and confirmed by men themselves, rather than as substances eternally fixed and existent apart from them. The social world, therefore, is to be known not simply by "discovery" of some external fact, not only by looking outward but also by opening oneself inward" (Gouldner, 1970, p. 493).

Un autre exemple nous vient de l'anthropologie. Le cas de Fabian est intéressant car il est venu à développer ses idées après avoir constaté sur le terrain l'échec des leçons positivistes qu'il avait reçues ex cathedra. Fabian propose qu'on rejette la distinction sujet-objet des sciences physiques et qu'on la remplace par un modèle anthropologique sur les processus de communication. Dans ce modèle l'anthropologue et ses informateurs construisent un univers de significations qui devient pour le premier son objet d'étude. L'expérience anthropologique selon Fabian doit être basée non pas sur la distinction entre l'observateur et l'observé, mais sur la notion d'intersubjectivité (Fabian, 1971, p. 34).

Pour les historiens antipositivistes également, il ne peut y avoir coupure nette entre le sujet et l'objet historique. Comme le dit un représentant récent de cette approche "la connaissance historique n'est ni une reconstruction du passé, comme l'affirmaient les positivistes, ni une simple projection de la pensée de l'historien concernant le passé, mais le fruit 'de leurs relations mutuelles' car le passé est lié au présent dans lequel il continue à vivre" (Venhaegen, 1974, p. 39).

En psychiatrie aussi la relation univoque du médecin au patient et l'opposition entre objectivité et subjectivité est mise en question: "dans une science de l'interaction personnelle, ..., il est non seulement inévitable que l'observateur et l'observé s'affectent mutuellement dans tous les

cas, mais c'est ce rapport mutuel qui donne naissance aux premiers faits sur lesquels la théorie se fonde: ce rapport, et non pas les entités affectives ou affectantes" (Cooper, 1970, p. 19).

Les sciences de l'homme ne peuvent être considérées comme exemptes de tout jugement de valeurs malgré les efforts faits pour y remédier.⁶⁾ Par ailleurs, la continuité sujet-objet, si elle se situe pour certains chercheurs au niveau de la connaissance uniquement, elle est pour d'autres liée à un engagement politique et mène droit à l'action. Gouldner est de cet avis, ainsi que Verhaegen, parmi les chercheurs francophones, qui nous dit: "la méthode d'Histoire immédiate se veut résolument orientée vers une pratique sociale et politique et engagée dans une transformation révolutionnaire du monde" (Verhaegen, 1974, p. 189).

A la lumière de cette situation générale des sciences de l'homme et du postulat critique qu'elles adoptent, nous allons maintenant aborder le cas plus précis de la sociologie de la déviance.

B. LA SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCE

La sociologie de la déviance est une branche très ancienne de la sociologie dans la mesure en effet où il est question de l'ordre social. Dans ce domaine également sont apparues depuis deux décennies des tendances critiques et une série d'ouvrages désirant rompre radicalement avec certaines approches précédentes. Dans ce sens, nous pourrons les inclure dans les perspectives sociologiques qui sont un signe ou une conséquence de la crise en sociologie. Il est difficile de parler de tendances originales car elles se sont souvent inspiré de travaux antérieurs⁷⁾; mais la réinterprétation de ces travaux est faite dans un contexte de crise sociologique et sociale qui leur donne une signification et un impact entièrement nouveaux.

Nous allons essayer de voir dans ce domaine particulier de la sociologie si les nouvelles conceptualisations de la déviance sont à même de résoudre les problèmes que posaient les approches antérieures et si elles ont des rapports avec les postulats critiques que nous avons décelés dans la section précédente. Nous tâcherons de montrer dans quelle mesure ces approches ne répondent pas aux questions qu'elles ont elles-mêmes si justement suscitées.

On peut schématiquement subdiviser les perspectives de la sociologie de la déviance de la manière suivante: les approches interactionnistes et les approches phénoménologiques.⁸⁾ Dans la première approche, on peut classer la théorie de la

réaction sociale, parfois aussi appelée théorie du contrôle social, et la théorie de l'étiquetage ou de la stigmatisation. Les principaux représentants en sont E. Lemert, H. Becker, K. Erikson, J. Kitsuse et T.M. Schur. Dans la seconde approche, phénoménologique, on peut classer la sociologie naturaliste et l'ethnométhodologie représentées principalement par D. Matza, et H. Garfinkel.

Les attaches des tendances récentes de la sociologie de la déviance à l'interactionnisme, à la phénoménologie, voire à l'existentialisme les rapprochent des perspectives critiques des sciences sociales que nous avons déjà relevées. En effet, pour l'interactionnisme et la phénoménologie, la distance entre le sujet observateur et l'objet observé sont réduites; on restitue à l'acteur social une fonction d'interprétation et on attribue une grande importance, du point de vue de la pratique de la recherche, au travail sur le terrain, à l'observation, voire l'observation participante de la vie quotidienne, à une confrontation directe du monde empirique par le chercheur.

Il est clair que, sous les grandes étiquettes, il y a des différences assez importantes entre les auteurs. Les postulats de l'interactionnisme ou de la phénoménologie sont assumés à des degrés de fidélité différents et pas toujours de manière constante. De plus, les auteurs eux-mêmes ne prétendent pas offrir des théories toutes construites mais simplement des réorientations de la réflexion sociologique de la déviance. Mais on peut parfois se demander s'il ne s'agit pas là d'une forme de modestie qui finalement neutralise les critiques et protège ainsi d'un contrôle épistémologique qui aurait pu être plus exigeant.

Les théories de la réaction sociale et de l'étiquetage ont le grand mérite d'avoir mis en question les explications positivistes de la déviance, basées sur le postulat qu'il existe dans la société un consensus général sur un système de valeurs et de normes absolues. En se basant sur la position interactionniste à savoir que les façons dont chacun de nous se perçoit et agit sont fonction de la façon dont les autres nous considèrent et agissent face à nous, les auteurs de cette approche ont souligné l'importance du contrôle social en tant que variable indépendante dans la création de la déviance.

De nombreuses critiques ont déjà été adressées aux auteurs de cette approche. On a objecté aux adeptes de l'explication de la déviance par la réaction sociale que l'étiquette ne crée pas le comportement au départ, qu'ils négligent l'étude du comportement avant que l'étiquette soit donnée par les agents de la socialisation et du contrôle social. Il leur a été reproché qu'ils restent à un stade descriptif, dans un

domaine de la réalité sociale très peu décrit, il est vrai, et qu'ils demeurent dans un stade infantile au point de vue de la construction théorique. Nous ne nous attarderons pas sur ces critiques que l'on peut trouver exposées de manière très complète dans la littérature (Gibbs, 1966; Robert et Kellens, 1973). Nous aimerions surtout souligner deux lacunes qui nous paraissent importantes, non pas du point de vue strictement scientifique, mais du point de vue des implications sociales de la connaissance sociologique.

Les différentes analyses théoriques sur la déviance sont certes des créations qui reflètent l'époque dans laquelle elles ont été énoncées. Les approches interactionnistes qui ont été réactivées en même temps que la crise universitaire et l'essor de différents courants radicaux, véhiculaient d'une part une certaine critique de la société et plus particulièrement des instances du contrôle social, et d'autre part un projet de dé-pathologisation des comportements déviants, impliquant une critique au déterminisme absolu. Or il nous semble que sur ces deux points les thèses interactionnistes ont beaucoup perdu de leur efficacité dans la pratique.⁹⁾

En premier lieu, elles incitent à croire que les "déviants" n'ont pas de choix. Cependant, les jugements de déviance ne sont pas nécessairement irréversibles. Les analystes de la réaction sociale qui parlent de carrières de la déviance, menant par exemple d'une déviance primaire à une déviance secondaire, sont au fond en désaccord avec leur propre perspective interactionniste. Les carrières se produisent dans certains cas seulement. De plus en généralisant trop la proposition que le comportement déviant n'est pas un attribut de l'acte (mais des agents du contrôle social), ils ôtent la signification sociale de l'acte que l'individu connaît et dont très souvent il tient compte. En dernière analyse, ils nient à l'individu sa capacité de choix. On se croit face à un déterminisme social contre lequel l'individu jugé déviant n'y peut rien.¹⁰⁾ Or très souvent les individus violent tout-à-fait consciemment et dans des buts précis (dont parfois d'ordre politique) les règles sociales. Dans la mesure où l'interactionnisme enlève aux comportements déviants leur caractère de rébellion, d'opposition à la société, ou considère les individus déviants comme des victimes de la famille ou de certaines institutions, il néglige l'analyse de la réaction du "déviant" face à la réaction sociale.

Cela nous mène à notre seconde remarque. Si les effets du contrôle social ou de la réaction sociale ne sont pas déterminants et doivent être considérés de cas en cas, les intérêts qui soutiennent ce contrôle sont eux déterminants. L'étiquette a des effets différents suivant les individus

mais le pourquoi de l'étiquette et sur qui on la colle dépend d'intérêts qu'il vaut la peine d'analyser. Cela doit conduire à une analyse des structures sociales et du pouvoir. Cependant, les différents travaux interactionnistes se cantonnent le plus souvent dans une analyse des interactions entre l'individu et les groupes et s'aventurent rarement au-delà, c'est-à-dire dans une analyse des interactions entre groupes. Il importe d'étudier les conflits sociaux, les intérêts, les inégalités de pouvoir et d'autorité dans la société qui sont souvent à l'origine d'une part des lois et des réactions sociales et d'autre part des comportements consciemment choisis par des individus dans leur effort d'avoir un contrôle sur la réalité sociale.

Le postulat interactionniste selon lequel la déviance est le fait du contrôle social peut être interprété de deux manières: comme un argument d'un relativisme absolu et révolutionnaire ou comme un bon prétexte pour ne pas s'intéresser à une étiologie qui va au delà d'un libéralisme éclairé. Preuve est que parmi les partisans de la théorie de la réaction sociale, on trouve des radicaux comme des libéraux.

Dans les approches phénoménologiques de la déviance, on retrouve aussi le rapprochement entre le sociologue et les personnes qu'il étudie, le respect du sens que l'acteur étudié donne à ses actes, la préoccupation de la vie quotidienne et le rejet de l'idée qu'il existe un système de valeurs absolues.

Pour Matza (approche naturaliste) comme pour les ethnomethodologues, l'ordre social n'est pas soutenu pas un système de valeurs, une morale, mais plutôt par une structure collective d'entendements tacites et de stratégies concernant la chose sociale.¹¹⁾ La déviance pour cet auteur ne découle pas de l'adoption de valeurs contraires aux valeurs dominantes mais plutôt de l'apprentissage de techniques de neutralisation de ces valeurs: "It is by learning these techniques that juveniles become delinquent rather than by learning moral imperatives, values or attitudes standing in direct contradiction to those of the dominant society" (Sykes and Matza, 1957, p. 668). Soit dit en passant que Matza se contredit lui-même lorsqu'il parle de l'importance des valeurs qu'il appelle souterraines, valeurs qui sont finalement liées à, et émanent, des valeurs des groupes dominants.

On peut faire aux phénoménologues les mêmes reproches qu'aux interactionnistes. Matza par exemple a tendance à nier, contrairement à ses propres prémisses, la possibilité pour un "déviant" d'avoir des vues alternatives des faits sociaux. Dans son ouvrage Becoming Deviant cet auteur distingue deux approches face aux phénomènes déviants: l'ap-

proche correctionnelle et l'approche "appréciative". La première est liée au point de vue des agents officiels du contrôle social qui désirent éliminer la déviance, tandis que la deuxième dans laquelle se situe Matza, considère le point de vue de l'acteur "déviant" comme point de départ d'une théorisation sociologique (Matza, 1969). De plus il fait une distinction entre les concepts de contagion et de conversion concernant l'apprentissage d'attitudes et motivations déviantes. Le concept de contagion suggère que les attitudes déviantes sont attrapées comme des maladies; l'individu est considéré comme un être passif, incapable de s'y opposer. Le concept de conversion permet d'écartier le présupposé que l'individu est un organisme passif et manipulable mais un sujet avec un esprit actif qui définit les situations en agissant sur son environnement: "The subject who experiences conversion like the sociologist utilising the notion, has made a choice. In both cases, they have in some measure chosen to be human and are thereby transformed" (Matza, 1969, p. 106).

Cependant, lorsque Matza pousse son analyse plus loin, on s'aperçoit que la possibilité de choix attribuée à l'acteur déviant concerne uniquement la conscience qu'il a de ses actes en tant qu'individu isolé et pas en tant que membre d'un groupe ou d'une société.¹²⁾ Par ailleurs, l'argument des valeurs souterraines qui réapparaît dans le Becoming Deviant réduit la possibilité d'une signification d'opposition de l'action déviante, dépolitise les comportements déviants. Les développements les plus récents dans le champ de la déviance viennent contredire ce type d'analyse. Des groupes de jeunes qui se rebellent, surtout aux Etats Unis, tels les Black Panthers, les Weathermen par exemple, sont non seulement en opposition au système établi mais expriment verbalement leur action politique. De plus, ce n'est pas parce que certains individus ont de la peine à s'exprimer, à formuler une critique sociale, qu'il faut en déduire qu'ils ne ressentent aucune révolte ou qu'ils acceptent implicitement les valeurs de la société et tout simplement essayent de les neutraliser, comme dit Matza, lorsqu'ils sont amenés à commettre des actes déviants.

Les auteurs qui se situent dans le groupe des ethnométhodologues (Garfinkel, Cicourel, Sacks et d'autres) ont critiqué la sociologie de la déviance classique dans la mesure où elle assume que les normes sociales et les règles qui en découlent sont claires et immuables, orientant ainsi l'action. Pour ces auteurs aussi, l'ordre social dépend de la structure collective dense d'entendements tacites, concernant les rapports sociaux. Comme les autres phénoménologues, les ethnométhodologues essayent de comprendre le comportement social de l'intérieur, à partir du sens que lui attribuent les acteurs. L'ethnométhodologie a été reçue avec

beaucoup d'intérêt par de jeunes étudiants qui voulaient se détacher et se distancer du paradigme positiviste en socio-déologie. Il est clair que cette approche, surtout dans sa démarche à quelque chose de nonconventionnel, d'anarchique. Comme le dit Gouldner: "It is a substitute and symbolic rebellion against a larger structure which the youth cannot, and often does not wish to change. It substitutes the available rebellion for the unacceptable revolution" (Gouldner, 1970, p. 394).

Les ethnométhodologues véhiculent une critique sociale dans la manière dont ils attaquent et dévoilent la banalité de la réalité. Mais cette critique ne va jamais jusqu'au bout; malgré un intérêt concernant le processus à travers lequel une définition de la réalité s'établit, il n'y a pas de préoccupation à savoir pourquoi une définition prévaut en un lieu, en un temps, un groupe, et pas dans un autre. L'importance du pouvoir différentiel dans les définitions de la réalité par des groupes en conflit n'est pas considérée (ibid., p. 391).

Nous avons vu très brièvement qu'il existe un hiatus dans les approches nouvelles de la sociologie de la déviance entre les promesses qu'elles laissent entrevoir dans leurs prémisses, et la présentation de leurs résultats de recherche. Nous essaierons par la suite de déterminer les raisons de cela, raisons qui contribuent en partie à la persistance d'une certaine crise en sociologie de la déviance.

C. QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE LA CRISE PERSISTANTE EN SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCE

Les approches nouvelles de la sociologie de la déviance nous ont apporté un paradigme qui, comme nous avons vu, laisse à désirer sur deux questions au moins; celle de l'analyse des structures du pouvoir et celle du déterminisme social quant à la position de l'individu face à la société. Nous pensons que cela est dû à deux raisons d'ordre général, l'une se rapportant à la place de la sociologie dans notre société et l'autre au statut du sociologue. Par surcroît ces raisons sont intimement liées au postulat fondamental de ces nouvelles approches concernant la relation sujet-objet. En effet, l'application de ce postulat méthodologique agit sur l'image que les groupes qui ont une importance décisive pour la sociologie se font d'elle et du statut du sociologue, et cette image produit un effet de feed-back sur les conditions indispensables à une application valable du postulat méthodologique.

La place qu'occupe la sociologie dans notre société repose sur un paradoxe. Gouldner, qui fait une analyse pertinente

de cette contradiction dans le dernier chapitre de son livre The Coming Crisis of Western Sociology, écrit que "ceux qui offrent les ressources les plus importantes pour le développement institutionnel de la sociologie sont précisément ceux qui déforment le plus sa quête de la connaissance" (p. 498). Et plus loin, Gouldner continue "tout en assumant que la sociologie se développe dans certaines conditions sociales qu'elle entreprend de connaître, la Sociologie Reflexive (que cet auteur préconise) reconnaît que les élites et les institutions cherchent quelque chose en échange au support qu'elles procurent à la sociologie. Elle connaît que le développement de la sociologie dépend d'un appui sociétal qui permet la croissance dans certaines directions, mais qui la limite simultanément d'une autre manière en voilant son caractère. Bref, tout système social a tendance à rendre infirme la sociologie à laquelle il donne naissance" (Gouldner, 1970, p. 498).

Cela se fait sentir plus que nulle part ailleurs dans l'étude de la déviance selon les approches nouvelles dont nous avons donné un bref aperçu. En effet, ces approches postulent un rapprochement entre le chercheur et l'objet de son étude et essayent de restituer aux acteurs déviants une fonction d'interprétation en tenant compte de leur point de vue. Or le sociologue qui généralement entreprend une recherche dans un cadre institutionnel bien déterminé se trouve devant le problème d'une hiérarchie de la crédibilité et face à une série de contraintes (Becker, 1974). Tant que les sociologues ont étudié les problèmes des délinquants, des malades mentaux, etc., du point de vue des autorités qui les avaient mandatés ou du point de vue des autorités des institutions qu'ils devaient étudier, par exemple des administrateurs, des médecins, etc., il n'y avait pas de problèmes, ils n'étaient pas accusés d'une approche biaisée. En fait, dans un système social, les membres d'un groupe qui détiennent une autorité supérieure à celle d'un autre groupe sont censés connaître mieux la réalité et pouvoir lui donner une définition. Ainsi on a tendance à croire que le directeur d'une institution a une vue d'ensemble plus juste de son institution que ses pensionnaires, qu'ils soient des jeunes délinquants, des malades mentaux, ou tout simplement les élèves d'une école ou les employés d'une entreprise. Le sociologue qui reprend la définition des problèmes telle qu'elle est donnée par les autorités et qui étudie les faits du point de vue de ces autorités a rarement été mis en question. Cependant, depuis que quelques chercheurs ont commencé à examiner le point de vue des acteurs institutionnellement subordonnés, ils ont été accusés d'interprétations biaisées. Il est clair que si les prisons ne réhabilitent pas les détenus, si les asiles ne guérissent pas les malades, cela n'est la faute ni des responsables des institutions uniquement ni des pensionnaires. Mais les res-

ponsables sont ceux qui ont le plus à perdre si des lacunes ou des échecs sont enregistrés dans les institutions et sont les plus susceptibles face à une approche critique. Par contre, les pensionnaires n'ont pas de responsabilité face à des supérieurs ou à la société, ne se sentent pas spécialement menacés par le sociologue, et même s'ils l'étaient, ne sont pas suffisamment organisés pour le faire savoir.

Nous pensons que le sociologue ne peut rester complètement neutre lorsqu'il étudie un problème actuel. Consciemment ou inconsciemment, il prend le parti qui est le plus proche de son propre système de pensée et de ses engagements personnels. Il ne s'agit pas de reprendre la fameuse question de l'objectivité en sociologie qui a été suffisamment débattue. Nous pensons que sur ce point le sociologue doit rendre explicite le point de vue des acteurs selon lequel il se situe. Mais ce qu'il importe de souligner est que le sociologue se trouve plus souvent accusé de biais ou de manque d'objectivité lorsqu'il prend le point de vue des subordonnés selon la hiérarchie de la crédibilité sociale, que lorsqu'il retient celui des supérieurs. Par ailleurs, ces derniers, lorsqu'ils ne demandent pas explicitement au sociologue une certaine complicité en échange de l'autorisation de recherche qu'ils donnent dans leurs domaines institutionnels, utilisent d'autres moyens de pression: la suppression de leur autorisation, par exemple, la suppression des fonds, l'accusation faite au chercheur de biais idéologique ou d'incompétence scientifique.¹³⁾ Il y a là un paradoxe qui prend souvent la forme suivante: on reconnaît à la sociologie les qualités d'une vraie science tant qu'elle soutient l'image qu'ont de la réalité les autorités et on nie sa validité scientifique lorsqu'elle ne joue pas le jeu. Ces constatations nous aident à comprendre pourquoi les approches anti-positivistes de la déviance restent insuffisantes dans leur analyse critique de l'importance des structures du pouvoir, et cela malgré leurs postulats prometteurs.

Sur ce point, nous aimerais apporter un éclaircissement. S'il est évident que certains auteurs se préoccupent et analysent les inégalités du pouvoir dans le cadre des institutions qu'ils étudient, il est néanmoins vrai que ces auteurs ne poussent pas l'analyse à un niveau macro-social. La citation suivante se réfère aux interactionnistes, mais s'applique également aux approches phénoménologiques:

"Whilst the social reaction perspective deals with the power of public pressure and differential rule enforcement in the creation of deviancy it does not deal with the larger processes which form the governing framework for the smaller processes and transactions" (Taylor et al., 1973, p. 170).

Nous pensons qu'en effet les nouvelles approches anti-positivistes ne sont pas bien préparées pour l'étude du pouvoir au niveau macro-social. Si leurs méthodes sont efficaces au niveau micro-social, il n'existe pas de règles de passage vers le niveau macro-social. De même qu'on ne peut logiquement passer d'observations micro-sociales sur les attitudes, choix ou comportements d'échantillons à des théories macrosociales, de même on ne peut "observer" un phénomène au niveau macro-social (Bodon, 1971, p. 31). Il y a matière à réflexion à ce sujet du point de vue méthodologique.

Un autre problème devrait également faire réfléchir le sociologue au sujet de son rôle. En effet, dans les approches interactionnistes et phénoménologiques de la déviance où le sociologue se cantonne dans la critique de ce que Gouldner appelle les autorités intermédiaires, il peut accomplir des tâches qu'il n'aurait pas nécessairement souhaitées, notamment servir à dissimuler les responsables.

"While sometimes moved by a human concern for the deprived and the deviant, the liberal technologies of sociology are creating in effect, a new "ombudsman sociology" whose very criticism of middle-level welfare authorities and establishments serves as a kind of lightning rod for social discontent, strengthening the centralized control of the highest authorities and providing new instruments of social control for the master institutions." (Gouldner, p. 501).

Gouldner dans sa conclusion sur la sociologie qu'il préconise, la sociologie réflexive, nous dit qu'elle ne doit pas essayer de déceler les facteurs externes qui peuvent l'influencer mais également les facteurs internes, ceux qui sont en rapport avec sa propre organisation sociale, avec sa sous-culture particulière, qui en dernière analyse la poussent à trahir ses engagements. De plus, pensant qu'un détachement des objets étudiés est impossible et croyant qu'il y a un aspect positif dans l'analyse que peut faire le sociologue de ses présupposés et de sa conscience, il recommande que le sociologue ne fasse pas abstraction de sa personne, mais qu'il la transforme lui-même ainsi que sa praxis dans le monde.

C'est justement là que se trouve la clé du problème. La grande majorité des sociologues ne peut se permettre cette attitude qui constitue un luxe. Le sociologue, qui en tant que sociologue, prend cette option-là est vite rejeté par ses pairs qui préfèrent l'image conventionnelle de leur rôle ou par les institutions qui l'engagent. D'autre part, même s'il est accepté, de par la suspicion qu'il suscite, il peut difficilement obtenir des données qui lui sont nécessaires, surtout celles qui ont trait au phénomène du

pouvoir. De cette façon, il reste dans les régions "middle range" ou alors il abandonne son statut de sociologue. Pour être considéré comme scientifique, le sociologue doit-il ignorer ses scrupules scientifiques?

Peut-être pourrait-on conclure que si les problèmes qui ont suscité le développement des perspectives nouvelles de la sociologie de la déviance n'ont pas trouvé encore une solution, cela est en grande partie une conséquence de ce que certains appellent une crise de la sociologie. En revanche, cette situation problématique peut constituer une des causes qui alimentent et perpétuent la crise.

NOTES

- 1) Voir la querelle du positivisme dans laquelle l'Ecole de Francfort a pris une grande part.
- 2) Il est évident qu'il existe de grandes différences entre les Etats-Unis et l'Europe ainsi qu'entre les différents pays de notre continent. Les préoccupations dont nous ferons état cependant apparaissent, il nous semble, quoique à des degrés différents, à l'intérieur de toutes les communautés de sociologues.
- 3) D. Hymes (1972). Voir aussi une analyse plus sereine de R.F. Murphy, The dialectics of social life, (1971); En Angleterre J. Fabian représente l'approche phénoménologique (1971), I, 19-47.
- 4) Parmi les premiers à éléver une critique: G. Berreman, (1968). Voir en français, G. Leclerc (1972); B. Delfenbach (1973).
- 5) Il faut retenir les travaux de B. Croce en Italie, de R.G. Collingwood en Angleterre, de l'Ecole des Annales en France.
- 6) Nous n'avons pas mentionné bien sûr toutes les tendances réformatrices en sociologie face au positivisme. Les travaux de Bourdieu et Passeron en France, par exemple, de sociologie de la rupture, sont aussi très intéressants, mais ils restent dans un certain formalisme et ne donnent pas le même sens du rapprochement sujet-objet que ceux que nous avons cités.
- 7) Notamment de E. Husserl, (1859-1938), de A. Schutz, (1899-1959) pour les tendances phénoménologiques et de C.H. Cooley, (1864-1929) et de G.H. Mead, (1863-1931) pour les tendances interactionnistes.

- 8) Pour une vue d'ensemble sur les développements de l'interactionnisme voir H. Blummer, (1969). Quant à la socio-logie phénoménologique et ses différences avec la phénoménologie philosophique, voir P. Phillipson, (1972), pp. 119-163.
- 9) M. Pollner montre comment on peut se débarasser des ambiguïtés qui enlèvent le "punch" radical des théories de l'étiquetage. Voir M. Pollner, (1974).
- 10) Il est intéressant de noter que Lemert qui a introduit le concept de déviance secondaire fait des critiques dans ce sens à certains interactionnistes. Voir E. Lemert, (1972).
- 11) Il est intéressant de constater que les interactionnistes comme les phénoménologues suivent en fait dans leurs analyses les transformations d'attitudes morales de la nouvelle classe moyenne qui n'intériorise plus un code moral mais plutôt des règles de jeu. Voir A. Gouldner, (1970), pp. 380-382.
- 12) Entre son ouvrage Delinquency and Drift (1964) et le Becoming Deviant (1969), il y a une évolution. Matza attribue un choix plus grand à l'individu dans le dernier.
- 13) Et même si cela n'est pas fait explicitement, le socio-logue lui-même perçoit la situation de cette façon.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker H.S. (1963): The Outsiders. The Free Press, New York.
- Berreman G. (1968): "Is Anthropology Alive? Social Responsibility in Social Anthropology". In Current Anthropology.
- Blummer H. (1969): Symbolic Interactionism: Perspective and Method. Prentice Hall, Englewood Cliffs.
- Boudon R. (1971): La crise en sociologie. Droz, Genève
- Brown P. (ed.) (1973): Radical Psychology. Tavistock Publications, London.
- Castel R. (1973): Le Psychanalysme. F. Maspéro, Paris.
- Cooper D. (1970): Psychiatrie et Anti-psychiatrie. F. Maspéro, Paris. (1ère édition en anglais, 1967).
- Deleuze G. et Guattari F. (1972): L'anti-Oedipe. Editions de Minuit, Paris.
- Delfendahl B. (1973): Le clair et l'obscur. Editions Anthropos, Paris.

- Fabian J. (1971): "Language, History and Anthropology". In: *Philosophy of the Social Sciences*, No 1, 19-47.
- Friedrichs R.W. (1970): *A Sociology of Sociology*. The Free Press, New York.
- Garfinkel H. (1967): *Studies in Ethnomethodology*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.
- Gibbs J.P. (1966): "Conceptions of deviant behavior: the old and the new". In: *Pacific Sociological Review*, 14(1), 20-37.
- Glaser G. and Strauss A.L. (1968): *A Time for Dying*. Aldine, Chicago.
- Goffman E. (1959): *The Presentation of Self in Everyday Life*. Doubleday, Garden City, N.Y.
- Gouldner A.W. (1970): *The Coming Crisis of Western Sociology*. Basic Books, New York.
- Hymes D. (ed.) (1972): *Reinventing Anthropology*. Pantheon Books, New York.
- Jarvie I.C. (1975): "Epistle to Anthropologists". In: *American Anthropologist*, 77, 253-256.
- Kaplan D. (1974): "The Anthropology of Authenticity". In: *American Anthropologist*, 76, 824-839.
- Kuhn T.S. (1970): *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago University Press, Chicago, (2nd ed.).
- Leclerc G. (1972): *Anthropologie et colonialisme*. Fayard, Paris.
- Lemert E. (1972): *Human Deviance, Social Problems and Social Control*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.
- Matza D. (1964): *Delinquency and Drift*. Wiley & Son, New York.
- Matza D. (1969): *Becoming Deviant*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.
- Murphy R.F. (1971): *The Dialectics of Social Life*. Basic Books, New York.
- Phillipson P. (1972): "Phenomenological Philosophy and Sociology". In: P. Filmer et al. (ed.): *New Directions in Sociological Theory*. Collier & Macmillan, London, pp. 119-163.
- Pollner M. (1974): "Sociological and Common-Sense Models of the Labelling Process". In: R. Turner (ed.): *Ethnomethodology*, Harmondsworth, London.
- Robert P. et Kellens G. (1973): "Nouvelles Perspectives en sociologie de la déviance". In: *Revue française de sociologie*, XIV, 371-395.

- Sykes D. and Matza D. (1957): "Techniques of Neutralization:
a Theory of Delinquency". In: American Sociological
Review, 22, 668.
- Taylor I., Walton P. and Young J. (1973): The New Criminology.
Routledge & Kegan Paul, London.
- Verhaegen B. (1974): Introduction à l'histoire immédiate.
Duculot, Bruxelles.

Cléopâtre Montandon
Groupe romand
d'études sociologiques
8, rue du 31-décembre
1207 Genève

ALKOHOLISMUSFORSCHUNG IM SPANNUNGSFELD ZWISCHEN INDIVIDUAL- UND SOZIALWISSENSCHAFTEN

Peter Wüthrich

ZUSAMMENFASSUNG

zur Beantwortung der Frage, wie wir zu einem besseren Verständnis des stark verbreiteten Konsums alkoholhaltiger Getränke in unserem Land kommen können und - damit im Zusammenhang - wie sich jene Gebrauchsmuster entwickeln, die zu offensichtlichen Problemen führen, wurde die einschlägige Literatur kritisch durchgesehen.

Auf positivistischem Gedankengut aufbauende Ansätze untersuchten ausschliesslich den Problemträger, wobei im biologischen Positivismus von der Hypothese ausgegangen wird, dass die individuelle Konstitution der bestimmende Faktor sei. Diese meist auf Vererbung basierenden Theorien sind bis jetzt zu keinen schlüssigen Erklärungen gekommen. Von der Psychologie fand v.a. die Lerntheorie Anwendung auf das Alkoholproblem. Während eine orthodoxe Richtung das Reiz- und Antwortmodell in Tierversuchen anwendet, gehen andere Forscher differenzierter vor, indem sie u.a. auch kulturelle Einflüsse auf die Lerngeschichte miteinbeziehen.

Zum eigentlichen Bruch mit dem Individualismus kommt es bei jenen Arbeiten, die, auf E. Durkheim zurückgehend, Alkoholkonsum in einem weiteren sozialen Zusammenhang sehen. Nicht nur Selbstmord sei eine mögliche Reaktion auf Normenlosigkeit, sondern auch Alkoholismus.

Später wurde auch Mertons Anomietheorie aufgenommen. Durch das Aufzeigen einer Ziel-Mittel-Diskrepanz in einem bestimmten sozialen Kontext konnte allerdings noch nichts über die Wahl der spezifischen Adaptationsart ausgesagt werden. Jessor erachtete es als sinnvoll, für feinere Erklärungen den von Cloward und Ohlin weiterentwickelten Ansatz der differentiellen Assoziation beizuziehen.

Ein letztes wichtiges Konzept wurde mit dem "Labelling approach" eingeführt, bei welchem dem Kollektiv der "Nicht-Befallenen" ebensogrosse Aufmerksamkeit geschenkt wird wie den Alkoholkranken selber. Man fragt sich, welche symbolische Bedeutung dem Alkoholgebrauch und -missbrauch zukomme, unter welchen Bedingungen normenbrechende Verhalten zu Devianz werden, inwiefern sich das Selbstbild des Alkoholikers verändere durch die Tatsache, dass seine Umwelt negativ auf

ihn reagiert und wie der Entwicklungsprozess zum Alkoholiker vor sich gehe.

RESUME

Le problème abordé est de savoir comment parvenir à une meilleure compréhension d'une consommation très largement répandue des boissons alcooliques et, en relation avec cela, de savoir comment se développent de tels modèles de consommation qui entraînent par trop évidemment des problèmes. Pour cela il fut procédé à une étude critique de la littérature spécialisée.

Les propositions s'appuyant sur les thèses positivistes se sont limitées à étudier l'individu sujet au problème, en quoi le positivisme biologique est parti de l'hypothèse que la constitution individuelle était le facteur déterminant. Ces théories, basées essentiellement sur l'hérédité biologique ne sont parvenues jusqu'à maintenant à fournir aucune explication satisfaisante. En psychologie, c'est avant tout la "learning theory" qui a trouvé une application dans la problématique de l'alcool. Alors qu'une tendance respecte l'orthodoxie en appliquant à des expériences sur les animaux le modèle "stimulus-réponse", d'autres chercheurs ont adopté une méthode plus différenciée en incluant également des influences culturelles dans l'apprentissage du comportement.

D'autres travaux encore, s'appuyant sur E. Durkheim et en complète rupture avec l'individualisme, voient la consommation d'alcool dans un large contexte social. Non seulement le suicide, mais aussi l'alcoolisme, seraient une réaction possible ou potentielle à l'absence de normes sociales.

Plus tard fut reprise la théorie de l'anomie de Merton. Cependant, la mise en évidence d'une divergence entre le but et les moyens disponibles dans un contexte social déterminé n'a pas permis encore d'élucider le choix des modes spécifiques d'adaptation. Jessor considéra comme utile d'inclure la proposition de l'association différencielle améliorée par Cloward et Ohlin.

Un dernier concept important fut introduit avec le "Labeling approach", dans lequel autant d'attention est accordée au collectif des "non-atteints" qu'aux alcooliques eux-mêmes. L'on se demandait quelle signification symbolique s'attache à l'usage et à l'abus d'alcool, sous quelles conditions un comportement irrespectueux des normes devient déviant, dans quelle mesure l'image de soi de l'alcoolique est modifiée par le fait que son entourage réagit négativement à son égard et comment fonctionne le processus évolutif menant à l'alcoolisme.

1. PROBLEMSTELLUNG

Wenn wir den Alkoholkonsum als eine der universalsten und selbstverständlichssten Gewohnheiten unserer Kultur zum Gegenstand unserer Untersuchung auswählen, weist dies auf die Problematik solch alltäglichen Handelns hin. Einerseits konsumiert die grosse Mehrheit der erwachsenen Bevölkerung gelegentlich oder öfter alkoholhaltige Getränke, ohne dass sichtbare Schwierigkeiten zutage treten. Einer Minderheit erwachsen andererseits so ernsthafte Trinkprobleme, dass sie sich in spezielle Behandlung begibt oder begeben sollte. Die letzte offiziell erhobene Zahl der Alkoholismuspatienten in der Schweiz stammt aus dem Jahre 1970. Damals befanden sich 31'958 Personen in ambulanter oder stationärer Behandlung einer Alkoholfürsorgestelle, eines sozial-medizinischen Dienstes, einer psychiatrischen Klinik oder speziellen Heilstätte (Eidg. Statistisches Amt, 1973). Bei einer Geschlechtsverteilung von zehn Männern pro eine Frau ergibt sich, dass ca. 1,3% der erwachsenen männlichen Bevölkerung behandelt wird. Wie Fachleute annehmen, erfreut sich nur ein Bruchteil der potentiellen Patienten tatsächlich fachmännischer - und dadurch statistisch erfassbarer - Pflege. Nun, diese kurzen Angaben sagen nicht viel mehr aus, als dass es offenbar sowohl problemträchtige als auch eher harmlose Gebrauchsarten von Alkohol gibt. Als Präzisierung wäre allerdings noch zu bemerken, dass die eben entworfene polare Sichtweise in der Praxis komplizierter ist, indem zwischen kurzfristigen, akuten, und langfristigen, chronischen Auswirkungen des Alkoholkonsums unterschieden werden muss. Diese folgen einem über lange Zeit sich vollziehenden Missbrauchmuster, jene können nach einmaligem Exzess - etwa durch alkoholbedingte Autounfälle - aktuell werden.

In der Beurteilung der Erscheinungsbilder bestehen allerdings wesentliche Unterschiede, je nachdem von welcher Warte man diese Spannung betrachtet, die wir populär als eine solche zwischen Mass und Missbrauch empfinden. Nimmt man einen moralischen Gesichtspunkt ein, so werden Begriffe wie Sittlichkeit, Schuld, Sünde o.ä. im Vordergrund stehen, aus medizinischer Sicht interessieren körperliche oder seelische Schädigungen beim Individuum, soziologische Betrachtungen beleuchten die normativen Aspekte usw. Die Konzentration auf die Problemträger hat in der Devianzforschung eine lange Tradition, der sich auch das Spezialgebiet der Alkoholismusforschung anschloss. Die Uebernahme von allgemeinen Ansätzen aus der Devianzforschung führte wohl auch dazu, dass das Spezifische des Alkoholproblems, seine breite kulturelle Verwurzelung, oft vernachlässigt wurde. Wir möchten hier postulieren, dass Alkoholismus aus der kulturell bestimmten normativen Orientierung im allgemeinen und gegenüber Alkohol im besonderen erklärt werden sollte. Bei

der Beurteilung der wichtigsten Erklärungsansätze, welche wir nachstehend diskutieren, werden wir uns von diesem Gedanken leiten lassen. Diese Uebersicht wird uns am Schluss erlauben, Ausgangspunkte für ein eigenes Konzept abzuleiten.

2. ANSAETZE UND ENTWICKLUNGEN AUF DEM GEBIETE DER ALKOHOLISCHEN DEVIANZFORSCHUNG

Ende der 1930-er, anfangs der 1940-er Jahre begannen sich Wissenschaftler auch ausserhalb der Psychiatrie, die das Phänomen Alkoholismus schon längst entdeckt hatte, für dieses Gebiet zu interessieren. Im Vergleich zu andern Devianzarten, etwa der Kriminalität, ist dies relativ spät, und es wäre eine interessante wissenschaftliche Frage, weshalb das seither noch stärker gewordene Interesse erst und gerade zu diesem Zeitpunkt einzusetzen. Sicher hatte die damals bereits weiter fortgeschrittene Devianztheorie ihre Auswirkungen auf die Konzeptualisierung des neu sich entwickelnden Interessegebietes.

Unter positivistischem Einfluss entstanden vorerst Erklärungsversuche, die dem Grundsatz ihres philosophischen Ansatzes entsprach. Die zentralen Postulate des Positivismus, wie sie sich auf das Verständnis der Devianzproblematik ausgewirkt haben, fassten Taylor et al. (1973) etwas pointiert zusammen. Zum besseren Verständnis der nachfolgenden Ausführungen geben wir hier die Hauptpunkte wieder:

- Wissenschaftstheoretisch auferlegte sich der Positivismus dieselben Kriterien der "Objektivität" wie die Naturwissenschaften. Strenge Mess- und Beobachtbarkeit der zu bearbeitenden Fakten gilt als oberstes methodisches Gebot. Dieses Konzept hat einen nachhaltigen Einfluss auf die wissenschaftlichen Konzeptualisierungen des Alkoholproblems ausgeübt. Die vorherrschende Wertstruktur wurde lange Zeit und teilweise heute noch als "objektiver" und absoluter Massstab für die Beschreibung der Pathologie des Alkoholikers aufgezeigt. Ueber die "psychischen Symptome des chronischen Alkoholismus" ist in einem neueren Handbuch beispielsweise zu lesen:

Die "Flüchtigkeit verbindet sich auch mit mangelnder Ausdauer und Nachhaltigkeit des Strebens. (...) So wird der Alkoholabhängige mehr und mehr egozentrisch, verstimmt, reizbar mit oft schnellen Wechseln in seiner Grundstimmung. (...) Er wird roh und unbeherrscht, reizbar und schlechtgelaunt, er wird misstrauisch, aggressiv und ganz unvernünftig. Wenn er später nüchtern ist, hat er alles vergessen, oder es reut ihn, und er schämt sich" (Lundquist, 1972, pp. 1979-1980).

Die einzelnen Begriffskategorien werden verwendet, als wären sie definitorisch scharf zu fassen und als würden sie dem Postulat der Objektivität genügen, was natürlich keineswegs der Fall ist.

- Es wird ein gesellschaftlicher Konsensus angenommen, welcher Diskussionen über Wert- und Interessenkonflikte erübrigt. Es gibt die beobacht- und messbare Realität, und Devianz ist eine Folge ungenügender Anpassung an diese. Devianz ist sinnlos, weshalb als richtige Antwort nur die Korrektur, d.h. die Therapie bleibt. So wird hier Devianz zum qualitativen Begriff, der die Abweichung von dem als absolut gesetzten Normalen beinhaltet.
- Ein dritter Ausfluss positivistischen Denkens ist ein Verhaltensdeterminismus, weil keine abstrakten Begriffe, zeitlose Ideen, hinter den Erscheinungen waltende Gesetze etc. gegeben sind, denn diese hinterlassen ja keine Sinnesindrücke. Das Individuum wird in seinem Verhalten durch Faktoren bestimmt, die ihm selber nicht einsichtig sind. Zusammen mit der Annahme des Konsensus bestimmt das Fehlen von Handlungsfreiheiten die Situation des Individuums in absoluter Weise. Eine angemessene Anpassung an die monolithische Realität vorausgesetzt, resultiert Konformität. Dagegen hat auch der Deviate keine Wahl: Er wird durch Kräfte in sein abweichendes Verhalten getrieben, welche ausserhalb seiner Kontrolle liegen.

Quantitative Ergebnisse werden in diesem Denkschema offensichtlich qualitativen vorgezogen. Es ist deshalb klar, dass die positivistischen Leitsätze sich wesentlich leichter auf biologischem als auf sozialem Gebiet anwenden liessen. Der biologische Positivismus war deshalb für die Erklärung des Alkoholismus besonders attraktiv, wogegen er sich in so reiner Form in den Sozialwissenschaften kaum je durchsetzte.

2.1 Biologischer Positivismus

Gelingt es, einen biologischen Determinismus zu entdecken, so ist es möglich, die zum Alkoholismus prädestinierten Personen eindeutig zu bestimmen. Diese Idee hat eine sehr grosse Zahl von Untersuchungen ausgelöst.

2.1.1 Vererbung des Alkoholismus

1) Schon früh fanden Luxenburger (1928) in Deutschland, M. Bleuler (1932) in der Schweiz und Slater (1935) in England, später auch Sjögren (1958) in Schweden und Fremming (1947) in Dänemark, dass sich bei ungefähr 3 - 5% der Männer und 0,1 bis zu 1% der Frauen im Laufe ihres Lebens

Alkoholismus entwickelt. Jede durchgeführte Familienstudie hat unabhängig vom Durchführungsland bei den Verwandten von Alkoholikern eine höhere Alkoholismusrate gezeigt als in der Durchschnittsbevölkerung. Eine neuere Studie von Winokur et al. ermittelte eine speziell hohe Alkoholismusprävalenz bei Voll-Geschwistern von Alkoholikern. Die Wahrscheinlichkeit, irgendwann in ihrem Leben ebenfalls zu Alkoholikern zu werden, sei bei Brüdern von Alkoholikern 46% und bei Schwestern 5%. Bei Brüdern von Alkoholikerinnen sogar 50% und bei deren Schwestern 8%.

Diesen Familienstudien haftet der offensichtliche Makel an, dass zwischen umweltsbedingten und ererbten Faktoren nicht unterschieden werden kann. Zudem fehlen bis heute streng operationelle Alkoholismusdefinitionen, welche der erstrebten Objektivität und Messbarkeit der Fälle genügen würden.

2) Vor allem um eine Trennung zwischen Erb- und Umweltfaktoren zu vollziehen, wurden eineiige mit zweieiigen Zwillingen verglichen. Zwei breit angelegten Studien lag dieser Ansatz zugrunde. Die erste, schwedische Untersuchung von Kaij (1960) stützt sich auf 174 männliche Zwillingspaare, bei denen mindestens ein Partner wegen Trunkenheit oder einem anderen Anzeichen von Alkoholmissbrauch registriert war. Die Konkordanz bei den eineiigen Zwillingen betrug 54% und bei den zweieiigen 28%. Die zweite, in Finnland von Partanen et al. (1966) durchgeführte Studie ergab eher widersprüchliche Ergebnisse: Mit 902 männlichen Zwillingspaaren wurde der Grossteil der 28 - 37jährigen Zwillinge in Finnland untersucht. Zwischen eineiigen und zweieiigen Paaren wurde kein Unterschied gefunden bezüglich der Konsequenzen des Alkoholkonsums, wie etwa "Süchtigkeitssymptome", Arretierung wegen Trunkenheit und verschiedene soziale Komplikationen wegen des Trinkens.

Die Resultate sind also nicht schlüssig. Sogar wenn eindeutig nachgewiesen werden könnte, dass bei eineiigen Zwillingen häufiger Konkordanz in bezug auf Alkoholismus vorkommt, so müsste man sich überlegen, ob die zu grundeliegende Annahme, dass beide Partner eines Zwillingpaars denselben Umweltseinflüssen ausgesetzt sind, tatsächlich stimmt. Es lässt sich durchaus die These vertreten, dass die Verhaltenserwartungen der Umgebung gegenüber eineiigen Zwillingen wesentlich uniformer sind, als gegenüber zweieiigen. Darüber hinaus dürfte es auch problematisch sein, die Population der Zwillinge mit der Gesamtpopulation zu vergleichen. Es ist bekannt, dass Zwillinge eine höhere Säuglingssterblichkeitsrate, ein geringeres Geburtsgewicht, einen leicht tieferen Intelligenzquotienten und ältere Mütter haben als der Durchschnitt (Partanen et al., 1966).

3) Die Mängel der Zwillingsstudien versuchten Goodwin et al.

(1973) zu beseitigen und wählten statt dessen Adoptivkinder, die mindestens einen Elternteil mit diagnostiziertem Alkoholismus aufwiesen. Als Kontrollgruppe dieser in Dänemark durchgeführten Untersuchung dienten Adoptivkinder mit nicht-alkoholischen Eltern. Obwohl in der Untersuchungsgruppe (55 Probanden) mit zehn Alkoholikern der Anteil mehr als doppelt so gross ist wie in der Kontrollgruppe (78 Probanden) mit vier Alkoholikern, sind die Resultate kaum sehr schlüssig. Das Sample ist zahlenmäßig klein und lässt zu viele Fragen offen. Das Verhältnis von 10 zu 45 deutet kaum darauf hin, dass die Mendel'schen Gesetze Anwendung finden könnten. Zudem wird nicht klar, wie weit die Annahme der Nicht-Beeinflussung durch die biologischen Eltern zulässig ist. Zwar geben die Autoren an, dass die Trennung von den Eltern bis spätestens zur 6. Lebenswoche erfolgte; dies schliesst aber nicht-genetisch bedingte prä- und perinatale Schäden nicht aus. Es besteht auch die Möglichkeit, dass Alkoholikerkinder ein erhöhtes Risiko auf schlechtere Adoptiveltern haben. Schliesslich können die Adoptiveltern bei der Entwicklung des Alkoholproblems mithelfen, wenn sie negative Erwartungen aus der Tatsache schöpfen, dass ein biologischer Elternteil Alkoholiker ist. Der Versuch, eine unmittelbare genetische Basis für Alkoholismus nachzuweisen, ist also bisher kaum in überzeugender Weise geglückt.

Selbst wenn die Ergebnisse weniger widersprüchlich wären, könnte man nur einen eingeschränkten Erklärungswert daraus schöpfen. Man hätte lediglich einen Hinweis, dass genetische Mechanismen am Werk sind. Man wüsste aber überhaupt noch nichts darüber, wie diese allenfalls arbeiten würden.

2.1.2 Verbindung von Alkoholismus mit vererbten Merkmalen

Eine Reihe anderer Forscher hat darauf verzichtet, Alkoholismus als unmittelbar vererbt anzusehen und stattdessen Verbindung mit Merkmalen gesucht, deren genetische Grundlage gesichert ist.

- 1) Versuche, Alkoholismus und Blutgruppen miteinander zu korrelieren, haben kaum weitergeholfen (Camps und Dodd, 1967; Nordmo, 1959).
- 2) Cruze-Coke und Varelas Untersuchungen stützten die These, wonach Farbenblindheit, Leberzirrhose und Alkoholismus miteinander in Verbindung stünden. Faulkow et al. (1966) und Smith und Brinton (1971) brachten schlechte Farbensicht durch entsprechende Änderungen bei der Ernährung zum Verschwinden. Es scheint also keine kausale Beziehung zwischen diesen beiden Erscheinungen zu bestehen. Die Frage, ob ein bestimmtes Merkmal Alkoholismus auslöse, oder ob dieses eine Folgeerscheinung des Alkoholmissbrauchs sei, ist das

immer wiederkehrende, ungelöste Problem dieser Art von Studien.

2.1.3 Tierversuche

1) Eine typische, in diesem Problembereich untersuchte Frage lautet: Gibt es Unterschiede in der Wahl der Flüssigkeit, wenn Versuchstieren Wasser- und Alkohollösungen gleich gut zugänglich sind? Die Experimente zeigen, dass die Präferenz bis zu einem gewissen Grad hereditär bestimmt ist. So fanden McClearn und Rodgers (1961), dass einige Linien der gezüchteten Mäuse eine relativ grosse Vorliebe für die alkoholischen Lösungen zeigten, während bei andern das Gegenteil der Fall war. Andere Autoren konnten teilweise auch Geschlechtsunterschiede feststellen (Eriksson, 1968; Rodgers, 1967).

2) Zarrow et al. (1960) gingen den Wirkungen der Alkoholeinnahme bei Ratten nach, indem sie das endokrine System manipulierten. Weder Kastration, noch künstliche Diabetes, Entfernung der Nebennierendrüsen oder durch Drogen bewirkter Stress, welcher zur Erschöpfung der Nebennierendrüsen führt, zeitigten Veränderungen in der Alkoholpräferenz.

- Wenn von dieser Seite her eine Vererbung der Vorliebe für Alkohol nicht ausgeschlossen werden kann, so gilt es doch zu bedenken, dass es sich um Tierversuche handelt und dass bisher nicht überprüft wurde, ob es auch Tiere gibt, welche eine Neigung zu sehr hohem Konsum ererben.

2.1.4 Stoffwechseltheorien

Eine in den 1940-er Jahren entwickelte Theorie von R.J. Williams (1946, 1959) kombinierte das Konzept einer erbmassigen Anlage mit der Mangelernährung. Individuen mit einem bestimmten vererbten "Fehler" beim Stoffwechsel benötigen eine unüblich hohe Menge von wichtigen Vitaminen. Weil diese durch eine normale Diät nicht beschafft werden könnten, entwickelten sie eine genetisch bedingte Mangelernährung. Bei jenen, die mit Alkohol Bekanntschaft geschlossen haben, entsteht eine abnormale Neigung für diese Substanz, was zu Alkoholismus führe. Eine ganze Reihe von Untersuchungen vermochten diese Theorie nicht zu stützen oder widerlegten sie gar. Neuere Studien nehmen allerdings die Idee von Williams in etwas abgewandelter Form wieder auf. So geht J.P. von Wartburg davon aus, dass Versuchstiere, welche eine gesteigerte Vorliebe für Alkohol zeigen, ein von andern Versuchstieren unterschiedliches Enzymsystem geerbt haben. Das beim Stoffwechsel von Aethanol wichtigste Enzym, Alkoholdehydrogenase, zeigt beträchtliche individuelle Variabilität und auch Unterschiede zwischen Spezies. Von Wartburg glaubt,

dass seine Untersuchungsergebnisse Williams Ansicht, wonach die Nahrungsbedürfnisse verschiedener Individuen sehr variieren können, zusammen mit seiner eigenen Theorie Ausgangspunkte für eine biologische Konzeption der Alkoholkrankheit bildeten.

2.2 Psychologische Erklärungsansätze

Die psychologische Forschung versucht Alkoholismus aus der unterschiedlichen Bedeutung der psychischen Wirkungen des Alkohols auf verschiedene Individuen zu erklären. Dieser Ansatz wurde v.a. von behavioristischen Psychologen entwickelt, die als eine wichtige derartige Wirkung die Reduktion von Spannungen untersuchten. Die Bedeutung dieses Effektes, oder anders ausgedrückt, der unterschiedliche "Belohnungswert" ist eine Funktion des Spannungspotentials. Als Voraussetzung dafür, dass dem Alkoholkonsum überhaupt ein Belohnungswert zuerkannt wird, musste vorgängig in der Lerngeschichte die Möglichkeit gegeben sein, eine Kontingenz zwischen Konsum und Spannungsreduktion zu erfahren.

Empirische Bestätigungen dieses Ansatzes erfolgten vor allem in Tierversuchen, die zeigten, a) dass in experimentell erzeugten Stresssituationen mehr freiwilliger Alkoholkonsum erfolgte als im spannungsfreien Zustand. b) Bei Approach-avoidance-Konflikten erfolgte eine stärkere Annäherung an die Konfliktquelle, wenn die Versuchstiere unter Alkoholeinfluss standen; dies weist darauf hin, dass tatsächlich eine Konfliktreduktion stattgefunden hat (Conger, 1951; Barry und Miller, 1962; Freed, 1967, 1968; Mello und Mendelson, 1971 a), 1971 b)). Ueber die Art der Spannungen, welche durch Alkoholkonsum reduziert werden, macht die behavioristische Alkoholismusforschung keine Aussagen. Hier kann eine Integration anderer, z.B. psychoanalytischer Ansätze erfolgen, welche u.a. Fixationen auf frühere Stufen der Persönlichkeitsentwicklung als für die Entstehung von Alkoholismus bedeutsame Spannungen sehen (vgl. Lisansky, 1960). Möglich ist ebenfalls die Integration individueller Spannungen in soziologische Ansätze.

Kritik an dieser Theorie kann bei der in der Lerntheorie wichtigen Annahme ansetzen, Spannungsreduktion sei die zentrale, verhaltensbestimmende Kraft. Dieses grundlegende Postulat wird in Frage gestellt durch das Konzept des "individuellen, angestrebten Anregungsniveaus", wie es in neueren Theorien vertreten wird: In der mediationalen Lerntheorie Berlynes (1965) und in kognitiven Theorien der Persönlichkeit (Maddi, 1968; Schroder et al., 1967), in welchen das Anregungsniveau das zentrale Charakteristikum der Persönlichkeit ist. Diesen Theorien liegt die Vorstellung zu grunde, dass das Individuum nicht eine totale Spannungsreduktion anstrebt, sondern versucht, sein gewohntes Anre-

gungsniveau zu halten, welches als Produkt von Lernerfahrungen individuell verschieden sein kann. Die aktuelle Tendenz zur Spannungsreduktion ist damit nicht allein Funktion des Spannungspotentials, sondern ebenfalls Funktion des angestrebten Anregungsniveaus.

Wenn Alkoholismus aus Begriffen der Spannungsreduktion und des Spannungspotentials erklärt werden soll, müssen also zusätzlich individuelle Unterschiede berücksichtigt werden, die sowohl die Grenzen betreffen, von welchen an Spannungen als störend empfunden werden. Ferner fallen die Fähigkeiten ins Gewicht, als unangenehm empfundene Spannungen zu ertragen.

Kritik muss weiter bei der totalen Vernachlässigung gesellschaftlicher Faktoren in diesem Lernprozess ansetzen. Dies zeigt sich deutlich darin, dass aus Tierversuchen auf menschliches Verhalten geschlossen wird, dessen Beeinflussung durch kulturelle Faktoren unberücksichtigt bleibt.

2) Trinken ist nicht bloss ein Ergebnis individuellen, sondern ebensosehr sozialen Lernens. Es besteht wohl kaum ein Zweifel, dass Individuen für gesellschaftlich konforme Trinkverhalten belohnt werden und dass sie Sanktionen zu befürchten haben, wenn sie diese Normen nicht einhalten. Abstinenz wie auch Alkoholmissbrauch können allerdings durch andere Verstärker belohnt werden (Albrecht, 1973). Die immer wieder beobachteten kulturellen und ethnischen Unterschiede im Alkoholgebrauch legen ebenfalls die Wichtigkeit sozialer Lernprozesse bei der Entwicklung des Trinkverhaltens nahe. Fort und Porterfield (1961) zeigten, dass Trinken von einigen Menschen als Antwort auf Stress erlernt wird. Wenn einmal ein Individuum gelernt hat, zur Spannungsreduktion Alkohol zu konsumieren, bleibt dieses Muster aufrecht erhalten, weil es stets verstärkt wird. Die Wirkung des Konsumverzichts in Belastungssituationen erlebt es als sehr negativ. Obwohl die langfristigen Wirkungen des Alkoholmissbrauchs schlimm sind, verstärken die kurzfristigen Entlastungen dieses Verhalten. So sind also Alkoholmissbrauch wie auch normenkonformes Trinken unter Umständen durch die gleichen lerntheoretischen Prinzipien zu verstehen (Albrecht, 1973, p. 34; Conger, 1956, p. 303).

Wir werden nun das Gebiet der auf das Individuum bezogenen Ansätze verlassen und uns der sozialwissenschaftlichen Be trachtungsweise des Problems zuwenden.

2.3 Der Bruch mit dem Individualismus

In der Flut von Untersuchungen, welche einen Bezug zwischen Alkoholproblemen und sozialen Faktoren suchen, gibt es nur

einen verhältnismässig kleinen Anteil mit einer sozialwissenschaftlichen Perspektive im engeren Sinn. Oft handelt es sich eher um individualistisch orientierte Studien, welche einige soziale Indikatoren miterfassen, wie z.B. sozioökonomischer Status, Wohnort, Einkommen usw. Wir möchten nur jene Arbeiten herausgreifen, die sich mit Alkoholismus auf einer über-individuellen Ebene befassen und damit auch in Verbindung mit der allgemeinen Entwicklung soziologischen Denkens stehen. Die Studien werden automatisch mehr Distanz zur unmittelbaren Praxis haben, weil es weniger um die unmittelbare Erarbeitung von Problemlösungen geht, als um das bessere Verständnis des weitverbreiteten Trinkverhaltens.

Die ersten Autoren, denen dieser Durchbruch gelang, stützten sich bezeichnenderweise auf einen soziologischen Klassiker, E. Durkheim. Zwar hatte Durkheim sehr sorgfältig Selbstmord- und Alkoholismusraten voneinander getrennt, weil er verständlicherweise nicht wollte, dass Selbstmord bloss als eine Folge von Alkoholismus angesehen werde. Snyder (1964) und lange vor ihm schon Cheinisse entdeckten die sehr tiefen Alkoholismusraten bei orthodoxen Juden. Sie nahmen an, ein Zustand der Normenlosigkeit (Anomie) könne grundsätzlich auch zu andern Reaktionsformen als zu Selbstmord führen, z.B. zu Alkoholismus. Das Fehlen von Alkoholismus bei orthodoxen Juden wurde deshalb auf die gute Integration dieser religiös-ethnischen Gruppe zurückgeführt. Sobald sich die sozialen und religiösen Bande bei den Juden zu lösen beginnen, steigt auch die Alkoholismusrate. Man hatte damit einen Ansatz gefunden, um die unterschiedlichen Prävalenzraten in verschiedenen ethnischen und andern Gruppen zu erklären. Snyder ist nicht der Ansicht, psychologische und physiologische Theorien seien unwichtig für das Verständnis von Alkoholismus, doch meint er, die Gruppenunterschiede müssten soziologisch erklärt werden (1959, p. 33). Dazu sei das von F. Bales (1946) ausgearbeitete dreiteilige Erklärungsschema besonders geeignet:

- 1) In welchem Grad werden akute Bedürfnisse nach Anpassung und innere Spannungen der Mitglieder einer Kultur hervorgebracht?

In zwei verschiedenen Studien werden von Bales (1962) und Snyder (1958, 1962) idealtypisch die Unterschiede aufgezeigt zwischen einer Kultur mit hoher Alkoholismusrate - der irischen - und einer solchen mit einer relativ kleinen Zahl von Alkoholikern, der jüdischen. Die Ursache der unterschiedlichen Häufigkeit zwischen der irischen und der jüdischen Bevölkerungsgruppe sei nicht das Fehlen akuter psychischer Spannungen bei den Juden, wie aufgrund der allgemein üblichen Erklärung pathologischen Trinkens erwartet werden müsste (Snyder, 1962, p. 188).

2) Welche Art von Attitüden gegenüber dem Trinkverhalten produziert die Kultur bei ihren Mitgliedern?

In der irischen Kultur erfüllt das Trinken eine wesentliche kommunikative Funktion. Das Individuum drückt durch die geselligen Trinkhandlungen seine Solidarität zu gewissen Gruppen im sozialen System aus (Bales, 1962, p. 184). Juden lernen hingegen - durch Ueben und fortgesetzte Teilnahme an religiösen Trinkritualen - bereits früh Attitüden von einer Qualität und Intensität, die ausreichen, um der Entwicklung von hedonistischen oder süchtigen Trinkmustern zu begegnen (Snyder, 1962, pp. 189, 190). Für den orthodoxen Juden habe Alkoholgenuss um des berauschenenden Effektes willen etwas Befremdendes und Profanes an sich.

3) Welches ist das Ausmass der von einer Gesellschaft gebotenen Substitute, um Spannungen und Angst zu meistern?

Strenge Juden werden Alkohol bei auftretenden Spannungen und Aengsten nicht konsumieren; für sie hat dieses Getränk eine völlig andere (religiös-rituelle) Bedeutung. Umgekehrt gelten für die Iren Alkoholgenuss und Berauschung als geläufige, gebilligte und empfohlene Mittel zur Erreichung praktischer Ziele. Für sie ist dieses Verhalten eine kulturrell naheliegende Möglichkeit zur Kanalisierung und Milderung akuter psychischer Spannungen. Dass die gleiche gesellschaftliche Funktion durch verschiedene alternative Mechanismen erreicht werden kann, erklärt sich durch die theoretische Annahme von "funktionalen Äquivalenten" (Merton, 1968, p. 88). Ein solches "Nützlichkeitstrinken" ("utilitarian drinking", Bales, 1962, p. 184) kann verschiedene Grade der Intensität aufweisen, je nach den durch die Kultur hervorgebrachten Spannungen, denen mit Alkohol begegnet werden soll. Fallding (1964) beschrieb vier verschiedene Typen, die vom ornamentalen über das symbolische Trinken bis zum Erleichterungs- und zum Beruhigungstrinken und letztlich zum exzessiven Konsum als Vergeltung und Protest gegen die Gemeinschaft reichen.

Knupfer und Room (1967) nahmen zur Ueberprüfung der Theorie von Bales eine Reihe von operationellen Anpassungen vor; die Ergebnisse stützten im grossen und ganzen das Konzept.

Alkoholismus wird von diesen Autoren als gesellschaftliches Phänomen verstanden, indem sie sowohl auf die gesamtgesellschaftliche Situation wie auch auf die Trinksitten und ihre funktionalen Bedeutungen abstellen. Wir werden später nochmals darauf zurückkommen.

Andere soziologische Ansätze problematisieren eher das Unbehagen und die Dysfunktionalität gewisser Missbrauchsmuster. Ein Beispiel dafür ist die Arbeit von Peter Park (1962). Er unternahm den bisher einmaligen Versuch, das berühmte Schema

der "pattern variables" von Parsons (1949) anzuwenden und die Beziehungen zwischen Persönlichkeitsdispositionen und Rollenstruktur zu analysieren. Mit Hilfe dieses Bezugsrahmens werden die Funktionen des Trinkens für den Alkoholiker im Anfangsstadium interpretiert.

Nach Park (1962, p. 431) kann der Alkoholiker im Hinblick auf ein zweifaches Abweichen in der Rollenstruktur untersucht werden:

- 1) Er tendiert dazu, kulturell abzuweichen, weil er seine Rollen nicht in Übereinstimmung mit den kulturellen Erwartungen strukturieren kann.
- 2) Er ist für soziale Devianz anfällig, indem er keine Rolle konsistent spielen kann und so die Stabilität des sozialen Systems gefährdet.

Die soziale Rolle ist demgemäß erstens ein strukturelles Element des sozialen Systems und dient zweitens zur Charakterisierung der Verhaltenskomponenten. Diese werden von den "pattern variables" beschrieben, und so entsteht ein genereller Bezugsrahmen für die Analyse des Verhaltens auf der Ebene der Persönlichkeit, des sozialen Systems und des kulturellen Musters. Park (1962, pp. 451, 452) unterstreicht die Bedeutung der Beziehungsaspekte zwischen Problemtrinken und Rollenstruktur für eine ätiologische Erklärung des Alkoholismus. Gemäß der Terminologie des "pattern variables"-Konzepts tendiere der Problemtrinker dazu, von den strukturellen Erfordernissen der Beschäftigungsrolle des männlichen Erwachsenen in unserer Gesellschaft abzuweichen in Richtung Partikularismus. Seine Rollenabweichung werde so zu einem ständigen und intensivierten Konflikt. Er trinke viel und häufig, was seine soziale Anpassung zunehmend kompliziere, weil Alkohol - in grossen Mengen konsumiert - den psychologischen Effekt habe, Partikularismus und Affektivität zu akzentuieren. Eine ähnliche Interpretation könne für die Trinkgewohnheiten und die Rollenambivalenz des Problemtrinkers gegeben werden, da er nicht fähig sei, die adaptive oder irgendeine andere Rolle bestimmt zu spielen. Er könne sich den meisten sozialen Situationen nicht anpassen, wobei sein schweres Trinken diesen Mangel verstärke. Park kommt zum interessanten Schluss, dass nicht Trinken an sich und auch nicht Trinken zur Spannungsreduktion allgemein zu Alkoholismus führe, sondern lediglich das Trinken zur Reduktion spezieller Spannungstypen, die in besonderen sozialen Situationen auftreten. Schweres Problemtrinken müsse nicht zwangsläufig zu Alkoholismus führen, weil dieser Trinktyp auch Erleichterung von den Zwängen des normativen Rollenspiels bringen könne. Alkoholismus entstehe erst dann, wenn die von den Individuen bekämpften Spannungen aus grundlegenden Abweichungen von der erwarteten Rollenstruktur herührten.

Um den strukturell-funktionalistischen Ansatz Parson'scher Prägung zu kritisieren, sind weniger die logischen Folgerungen, die daraus gezogen werden anzufechten als die dem Modell zugrundeliegenden Prämissen. Am umstrittensten ist wohl die Gleichsetzung der Gesellschaft mit einem Organismus, dessen Überlebenschancen studiert werden. Zur Aufrechterhaltung des stabilen Gleichgewichts wird nach Dahrendorf (1965, pp. 209, 210) die Integration im Funktionalismus übertront, wobei vier Annahmen über das Wesen der Gesellschaft, "die als selektive Optik auch die scheinbar entlegsten Einzelanalysen noch zu bestimmen vermögen", zugrunde gelegt werden: Stabilität, Gleichgewicht, Funktionalität und Konsensus. Soziale Probleme werden lediglich als administrative Fragen des sozialen Systems und als Versagen der Individuen in ihrer Ausübung im Rollenspiel infolge unzureichender Internalisierung der geltenden Normen und Werte reflektiert. Die Möglichkeit des adaptiven Ungenügens der Gesellschaft gemessen an den wechselnden individuellen Bedürfnissen wird nicht in Betracht gezogen (Horton, 1966, p. 704).

Die Annahme eines Konsensus über "letzte", systemerhaltende Werte führt dazu, dass Wertkonflikte, Unvereinbarkeit von Werten, Machtkämpfe usw. in der funktionalen Theorie als Zeichen von Spannung und Abweichung eingeordnet werden. "Die grundsätzlichen Fragen, welche ein Interessenkonflikt aufwirft, werden übergangen, und alle Aufmerksamkeit konzentriert sich auf das Wachstum und die Wiederherstellung des Gleichgewichts eines gegebenen Systems" (Winter, 1970, p. 196). Darauf wird auch das Kriterium zur Beurteilung abgestützt, ob eine Handlung "funktional" oder "dysfunktional" sei. Welche praktische Konsequenzen dies hat, ist etwa bei Park (vgl. p. 27 f.) ersichtlich; für ihn ist die Dysfunktionalität des Trinkverhaltens das Definitionsmerkmal des Alkoholismus. Andererseits schreibt er dem schweren Problem-trinken eine positive Funktion zu, wenn es Erleichterung von den für ihn notwendigen Zwängen normativer Rollenspiele bringt. Einheiten und Prozesse, die ein gegebenes System unterstützen oder fördern, werden positiv beurteilt, Konflikt und Abweichung hingegen negativ.

Ein weiterer gewichtiger Vorwurf betrifft die Konzeption des Selbst, wie sie insbesondere Parsons Auffassung zugrunde liegt. Gross (1971, pp. 58, 59) beanstandet, dass in "Social System" (Parsons, 1966) die normative (voluntaristische) Orientierung fehle und die individuellen Handlungen nur noch als Resultate von libidinösen Trieben und gewaltsamen Sozialisationsprozessen gesehen würden. Das Wesen des Menschen wird nur von der Gesellschaft her bestimmt. Dieses Konzept des übersozialisierten Menschen erscheint uns soziologisch und deshalb wenig geeignet. Obschon Park von der Rollentheorie her an das Problem herantritt,

finden sich keinerlei Hinweise auf so wichtige Fragen wie: Flexible Umgang mit Rolleninkonsistenz, Ausgestaltung der Rollen (Role-making), Rollendistanz u.ä.

2.4 R. Mertons Einfluss

Wie auf andere Zweige der Devianzforschung hat Robert K. Merton auch auf die sozialwissenschaftlichen Erklärungsansätze des Alkoholismus einen nachhaltigen Einfluss ausgeübt. Er sagt, deviantes Verhalten

"refers to conduct that departs significantly from the norms set for people in their social statuses (...). Deviant behavior cannot be described in the abstract but must be related to the norms that are socially defined as appropriate and morally binding for people occupying various statuses" (Merton, 1961, pp. 723, 724).

Seine Anomietheorie ist ein Versuch, die unterschiedlichen Devianzraten in verschiedenen Segmenten der Bevölkerung als sozial verursacht zu erklären. Die institutionalisierten Kanäle des Zugangs zu legitimen Mitteln zur Erlangung kulturell als erstrebenswert definierter Ziele - wie etwa: hoher Status, Geld, materielle Werte - sind nicht für alle Mitglieder der Gesellschaft gleich offen. Die schlechte Integration dieser kulturellen Ziele mit den sozial-strukturellen Möglichkeiten des Zugangs verursacht einen Druck in Richtung Zusammenbruch oder zumindest Verschlechterung des normativen Konsensus, d.h. sie führt zu Anomie. Als Folge greifen die Benachteiligten zu alternativen und z.T. unerlaubten Mitteln, um die erstrebten Ziele doch noch zu erreichen, oder um mit den Misserfolgen besser fertig zu werden. Merton (1968) führte dann zur Beschreibung der individuellen Reaktionen auf die als Anomie bezeichnete Ziel-Mittel-Diskrepanz die bekannte Typologie der Adaptationsarten ein (Er bezeichnet fünf mögliche Adaptationsarten: Konformität, Innovation, Ritualismus, Rückzug, Rebellion). Verschiedene Autoren gingen davon aus, dass "Rückzug" (Retreatism) die Adoptionsform des Alkoholikers auf eine anomische Situation sei, wie dies übrigens Merton selbst auch postulierte (1968, p. 207). Alkoholismus wird als Folge der Anomie betrachtet. Es konnten tatsächlich verschiedentlich in Alkoholikerpopulationen anomische Bedingungen gefunden werden (Snyder, 1964; Bacon, 1944; Trice und Pittman, 1958). Zu Recht werfen Kinsey und Philipps (1968) diesen Studien statische Betrachtungsweise vor und zeigen ihrerseits anhand eines Samples von 93 ambulant betreuten Alkoholikern aus Edmonton, Kanada, auf, dass mit zunehmendem Alkoholismus der psychische Zustand der Anomia verstärkt wird, wobei infolge Stigmatisierung, Stellenverlust, etc. wohl auch die Ziel-Mittel-Diskrepanz (Anomie) verstärkt wird.

J. Jessor et al. (1968) haben Mertons Ansatz zum Ausgangspunkt ihrer "Triethnic community"-Studie genommen, ihn aber noch durch weitere Theorieteile (u.a. die Theorie der differentiellen Assoziation auf die wir später zurückkommen werden) ergänzt, um spezifischere Aussagen über die besondere Adaptationsart in Form von Alkoholismus machen zu können. In der Untersuchung in einer kleinen Gemeinde des amerikanischen Bundesstaates Colorado wurde Anomie zum einen als Zustand, als Normenkonsensus in der ethnischen Gruppe erfasst. Diese Anomiesituation in der Gruppe stand in enger Beziehung zur Alkoholismusrate. Zum andern wurde auch die Ziel-Mittel-Diskrepanz beim Individuum erfasst und auch hier ein signifikanter Zusammenhang festgestellt. Bei bei den Messungen wiesen die Mitglieder der anglo-amerikanischen Gruppe das geringste Risiko auf und hatten auch die kleinste Alkoholismusrate, was zusätzlich auf das strengste soziale Kontrollsysteem dieser Gruppe zurückgeführt werden kann. Die Indianer dagegen zeigen ein genau entgegengesetztes Muster, während die spanische Gruppe zu einer Mittelposition tendiert.

Einige der Lücken von Mertons theoretischem Konzept werden auch bei Jessor et al. offenbar. So geht er beispielsweise kaum den Ursachen nach, die zur Ziel-Mittel-Diskrepanz führen und damit am Ausgangspunkt der Entwicklung abweichender Trinkmuster stehen. Es gelingt zwar Gegensätze zwischen verschiedenen ethnischen Gruppen aufzuzeigen, die einhergehen mit unterschiedlichem Zugang zu den Mitteln. Die Theorie vermag aber nicht zu erklären, weshalb Alkoholismus in der Mittel- und Oberschicht nach bisherigem Wissen nicht eindeutig weniger häufig ist, obschon hier definitionsgemäß zwischen Zielen und Mitteln die kleinere Kluft besteht. Wie Mizruchi und Perrucci (1968, p. 158) richtigerweise anmerkten, beschreibt die Adaptations-Typologie individuelle Reaktionen auf die sozio-strukturell bedingte Ziel-Mittel-Diskrepanz. Der einzelne wird zum Devianten, weil er die kulturell als wesentlich betrachteten Ziele nicht erreichen kann. Ist diese Ausgangslage gegeben, so hat es keine andere Alternative als zum Abweichenden zu werden, wenn er trotzdem die Ziele erreichen will. Nur soziale Reformen könnten Änderungen hervorrufen, die ihn wieder von dieser fixierten Position befreien würden. Eine kollektive Anpassung, wie z.B. die subkulturelle Entwicklung von Lösungsversuchen, wird nicht in Betracht gezogen (Taylor et al., 1973, p. 108). Zwar finden wir in der Weiterentwicklung der Anomietheorie durch Cohen auch kollektive Anpassungsformen an Ziel-Mittel-Spannungen. In der anomietheoretischen Alkoholismusforschung wurde jedoch nur individuelle Anpassung untersucht.

2.5 Von der sozialen Oekologie zur differentiellen Assoziation

Von den grossen soziologischen Strömungen hatten auch die Chicagoer-Schule und die in ihrem Gefolge entstandenen Richtungen ihre Auswirkungen auf das Verständnis des Alkoholproblems. Die klassischen Arbeiten von Robert E. Park haben mit einer gewissen Zeitverschiebung die Studien über Trinkverhalten beeinflusst. Bekanntlich untersuchten Park und seine Kollegen in den 1930er-Jahren die Verteilung von Arbeitsplätzen, Wohngebieten, Plätzen öffentlicher und privater Interaktion und das Ausmass der Krankheits- und Devianzraten in verschiedenen städtischen Quartieren. Sie waren beeindruckt von der Regelmässigkeit menschlichen Handelns innerhalb gewisser "natürlicher" Grenzen. In Anlehnung an die biologischen Theorien von Ernst Haeckel wurden diese Beobachtungen als Symbiose von Organismen verschiedener Spezies innerhalb eines bestimmten Habitats aufgefasst. Des Soziologen Aufgabe sei, die Mechanismen und Prozesse aufzuspüren, durch welche es zu einer "biotischen Balance" kommt (Park, 1936). Devianz entsteht, wenn dieses Gleichgewicht gestört ist. Während in gesunden Gemeinden ein ausgeglichenes Verhältnis zwischen Wettbewerb und Kooperation gegeben ist, kommt es, wenn der Wettbewerb zu rücksichtslos wird, zu einer Störung der "biotischen Balance", was sich in der Herausbildung von Segmenten mit erhöhter Devianz niederschlägt.

"Nun haben solche natürliche Gebiete nicht allein ökologische Eigenschaften wie Altersverteilung, ethnische Zusammensetzung, Berufsschichtung, soziale und örtliche Mobilität und Bodenpreise, sie zeichnen sich auch durch ihre eigentümlichen kulturellen Erscheinungen aus" (Hinkle und Hinkle, 1960, p. 73). Jedes Gebiet habe seine eigenen Traditionen, Bräuche, Konventionen usw. Dieses Gedankengut wendete als erster John Dollard (1945) auf das Trinkverhalten an. Er hatte an der berühmten Gemeindestudie von Warner und Lunt (1941) mitgearbeitet und legte die dort verwendete Klasseneinteilung seinen Überlegungen zugrunde. Er fand bei der "Upper upper class" eine tolerante Einstellung zum Trinken und verhältnismässig milde Bestrafung von antisozialen Verhaltensweisen. Alkoholkonsum unterliegt also nicht einer moralischen Betrachtung. In der "Lower upper class" existiert eine Cocktail-Kultur; Mittrinken erweist sich als Notwendigkeit für den sozialen Aufstieg. Die "Upper middle class" ist demgegenüber neutral in ihrer Einstellung, während die "Lower middle class" die Alkoholfrage tabuisiert. In den "Lower classes" schliesslich ist Trinken, immer nach Dollard, relativ unkontrolliert und steht oft im Zusammenhang mit offener Aggression.

Noch 1960 wurde eine gemeindeökologische Studie über den Ausschank von Alkoholika vorgelegt. Die Verteilung der Aus-

schankestellen auf eine amerikanische Stadt wurde von Pfautz und Hyde (1960) in Beziehung zur Bevölkerung, den Schulen, Kirchen und zum sozio-ökonomischen Status gesetzt. Die Zahl der Ausschankestellen stand im umgekehrten Verhältnis zum sozio-ökonomischen Status, was Rückschlüsse auf ungleiche Lebensstile zulasse.

Neben der zweifelhaften Uebertragung einer biologischen Analogie auf die Gesellschaft, haben diese Untersuchungen vor allem zwei hauptsächliche Schwächen: 1) die "biotische Balance" wird als Idealzustand vorausgesetzt und dient als Massstab für die Beurteilung abweichenden Verhaltens. Diese Annahme impliziert einen empirisch wohl nicht belegbaren gesellschaftlichen Konsens. 2) Methodisch bleibt die "Theorie" auf einem deskriptiven Niveau.

Diesen Mängel begegnete E. Sutherland in seinem Konzept der "differentiellen Assoziation". Die ökologische Komponente bleibt zwar erhalten, aber der Konsensusgedanke wird durch die Auffassung der Gesellschaft als normative Pluralität ersetzt. "Soziale Desorganisation" wird jetzt als unterschiedliche soziale Organisation, als differentielle Assoziation, gesehen. So ist Devianz nicht mehr notwendigerweise eine individuelle Pathologie. Abweichende Verhaltensweisen werden von andern Personen, meist in Primärgruppen, erlernt. Tatsächlich zu abweichendem Verhalten kommt es, wenn ein Ueberschuss an devianten gegenüber den nicht-devianten Definitionen vorliegt.

In dieser ursprünglichen Form wurde die Theorie der differentiellen Assoziation nicht auf den Alkoholismus angewandt. Wahrscheinlich v.a. deshalb nicht, weil kaum eine so geradlinige Beziehung zwischen Erlernen gewisser subkultureller Trinkmuster und Alkoholismus besteht. Hingegen haben Jessor und seine Mitarbeiter den auf dieser Basis sowie der Anomietheorie weiterentwickelten Ansatz von Cloward und Ohlin (1960) aufgegriffen. Diese Autoren legten speziell Wert auf die Feststellung, dass der Zugang zu illegitimen Mitteln in der Sozialstruktur ebenfalls differentiell verteilt sei. Die in einem konkreten Fall zu beobachtende Aneignung von illegitimen Mitteln ist nicht nur abhängig von der eigentlichen Anomiesituation und von der normativen Schwächung, sondern auch vom Zugang zu spezifischen, illegitimen Mitteln. Dieser Zugang hängt von verschiedenen Faktoren ab:

- 1) Erlernen der illegitimen Mittel
- 2) Möglichkeiten, gewisse abweichende Verhaltensweisen zu betreiben
- 3) Differentielle Operation der Sanktionssysteme

Diese drei Komponenten sollen den Zugang zu illegitimen Mitteln beeinflussen, aber auch die Art der Devianz, welche

bestimmte Individuen wählen, und der Grad der Widerstandsfähigkeit dieser Verhaltensmuster. Der Zugang zu so definierten illegitimen Mitteln kann je nach Ort in der sozialen Struktur variieren.

Die "Tri-ethnic Community"-Studie von Jessor et al. bestätigte diese Theorie, indem die Reihenfolge exzessiven Alkoholgebrauchs der drei ethnischen Gruppen - Indianer, Amerikaner spanischer Abstammung, anglo-amerikanische Gruppe - auch der Reihenfolge des Zugangs zu illegitimen Mitteln entsprach. Das Konzept von Jessor lässt sich auch auf Repräsentativstudien anwenden. So haben z.B. die Autoren der breit angelegten Studie "American Drinking Practices" ausdrücklich darauf hingewiesen, dass ihre Resultate mit Hilfe dieses Bezugsrahmens interpretiert werden sollten (Cahalan et al., 1969, p. 9).

2.6 Die Theorie der sozialen Etikettierung "Labelling approach"

Den bis jetzt besprochenen Ansätzen ist trotz der grossen Unterschiede gemeinsam, dass sie sich letztlich immer auf den einzelnen oder die Gruppe von Devianten, die Alkoholiker, konzentrieren. Diese werden als besonders anfällige Opfer betrachtet, sei es aus physiologischen, psychologischen oder sozialen Gründen. Die in diesem Abschnitt zu beschreibenden Arbeiten haben diesbezüglich eine entscheidende Neuorientierung eingeführt: Dem Kollektiv der "Nicht-Befallenen" gilt eine ebensogrosse Aufmerksamkeit wie den Devianten. Die soziale Reaktion auf normbrechende Verhaltensweisen wird zum wichtigen Bestandteil des Problems. Einige der Begründer dieses Ansatzes, allen voran E. Lemert, haben sich mit der Alkoholfrage theoretisch und empirisch befasst, sodass von dieser Seite her sich keine Schwierigkeiten für die Anwendung der Theorie auf unser Teilgebiet ergeben.

Die Bedeutung der sozialen Kontrolle und der Normen wird zwar nachhaltig betont, doch können sie für das Individuum sehr unterschiedliche Bedeutung haben. Was deviantes Verhalten im einen Fall ist, kann zu einem andern Zeitpunkt, an einem andern Ort, für Inhaber einer andern sozialen Position, ja sogar für ein und dieselbe Person als Konformität eingestuft werden. Wesentlich ist also ein Evaluations- und Reaktionsprozess auf das soziale Handeln in einem bestimmten Kontext. Mit andern Worten, nicht bloss der Normbruch ist wichtig, sondern auch, was die soziale Umgebung mit einer Person macht, die als Normbrecherin identifiziert wurde (Becker, 1963). Diese relativistische Betrachtungsweise der Realität lässt die Frage der Bedeutungszuschreibung an soziale Phänomene, die Sinngebung, zum wichtigen theoretischen Problem werden (vgl. Berger und Luckmann, 1971). Ein weiterer wesentlicher Punkt ist die Entwicklung

des Selbst, wie sie von G.H. Mead (1969) dargestellt wurde. Die Genese des Selbst beruht auf der Fähigkeit des Menschen, mit andern in Kommunikation zu treten, wodurch die Haltungen dieser andern verinnerlicht werden. Das Individuum spricht zu sich selbst wie zu andern, indem es die Konversation auf sein eigenes Leben überträgt. Es entwirft ein Verfahren, nachdem es vorzugehen gedenkt. Nach Mead (1969) reagiert man auf sich selbst genau so, wie eine andere Person reagieren würde.

"Bei der Verständigung mit Gesten ruft das, was wir sagen, eine bestimmte Reaktion in einer andern Person her vor; diese verändert wiederum unser eigenes Handeln, so dass wir unsere begonnene Tätigkeit auf Grund der Antwort der andern Person modifizieren" (Mead, 1969, p. 268).

Dies ist die Voraussetzung für das Zustandekommen eines sozialen Verhaltens, in dem ein Selbst entsteht. Das Selbst besteht aus zwei wesentlichen Komponenten: Aus dem "I" und dem "me"

"Das 'Ich an sich' ('I', pw.) ist die Reaktion des Organismus auf die Handlungen der andern; das 'Mich' ('me', pw.) ist die organisierte Gruppe von Haltungen der andern, die man selbst annimmt" (Mead, 1969, p. 294).

Das "me" verkörpert also eine am andern orientierte Konzeption der eigenen Persönlichkeit. Es entspricht den von andern übernommenen Haltungen, die das eigene Handeln bestimmen. Dagegen ist das "I" primärbiologischen Ursprungs und verleiht dem Selbst Impulsivität, Spontaneität und Schöpfungskraft. Die soziale Kontrolle geschieht durch das "me", wogegen das "I" diese Grenzen überschreiten kann. Das "me" ist somit eine Reflexion der Gesellschaft. Insofern als der eine sich die Perspektive des andern zu eigen macht, begreift er seine Gesten als sinnvolle Zeichen. Daraus folgt logisch, dass ein Mensch, der als Devianter apostrophiert wird, mit der Zeit diese, ihm durch andere entgegengebrachte Sicht in sein Selbst-Bild miteinbezieht...

Diese theoretischen Grundlagen bilden den Ausgangspunkt für vier Fragen, welchen in verschiedenen Untersuchungen nach gegangen wurde:

1) Welcher Sinn, welche symbolische Bedeutung, wird den verschiedenen Formen des Alkoholgebrauchs und -missbrauchs von den Mitgliedern eines bestimmten kulturellen Rahmens zugeschrieben?

Die den alkoholhaltigen Getränken zugesetzten Werte wurden oft in enger Verbindung mit den chemischen und den physiologischen Eigenschaften des Alkohols gesehen. Lemert (1962,

pp. 553, 554) unterstrich indessen, dass die Wertzuschreibung an Alkoholika von den nachweisbaren physiologischen Funktionen abweicht und sie durchbricht. Die demgegenüber wichtigeren symbolischen Assoziationen beziehen sich auf die durch Alkohol verursachten Verhaltensveränderungen. Die hauptsächlichen Werte haben zu tun mit: Spannungsreduktion, Verminderung sozialer Distanz, Stärkung der Gruppenbande, rituelle Funktionen zur Signalisierung bestimmter Statusveränderungen (Volljährigkeit, Heirat, Tod etc.). Auf einer etwas anderen Ebene liegen die vor allem in Nationalstaaten dem Alkohol zuerkannten Eigenschaften als Steuerbringer und die durch die Industrie wahrgenommenen Vorteile der Verwertung des Alkohols als wirtschaftliches Gut. Neben diesen positiven Werten gibt es viele negative Sinnzuschreibungen, wie Alkoholkonsum als Ausdruck des Moral- und Sittenzerrfalls, als Ursache vieler individueller und kollektiver Übel. Charakteristisch ist die Polarisierung zwischen Negativem und Positivem. Lemert ging diesen Fragen auch empirisch in verschiedenen Kulturen nach. Eine in Hawaii durchgeführte Untersuchung von fünf Bevölkerungsgruppen verschiedener ethnischer Herkunft widerspiegelt diese Aussagen sehr gut (Lemert, 1964).

Aehnliche Ueberlegungen stellten Mulford und Miller an. Das Trinkverhalten, eingeschlossen Alkoholismus, schlägt sich zwar in einem System von sozialen Regeln und Sanktionen nieder. Doch diese Erkenntnis reicht nicht aus, um den individuellen Alkoholkonsum zu verstehen. Die sozialen Bedeutungen, welche dem Objekt "Alkohol" anhaften, manifestieren sich beim Individuum in einer Reihe von Verhaltensdefinitionen über die Art und Weise des Gebrauchs und darüber, was alkoholische Getränke für Vor- und Nachteile haben (Mulford und Miller, 1960b, p. 268). Diese Definitionen sind eine Konsequenz gehabter Interaktionen mit Repräsentanten verschiedener Subkulturen. Das Individuum interagiert nie mit einer "realen" Umwelt, diese ist immer schon durch die Sprache vermittelt.

Die beiden Autoren fanden in der für die erwachsene Bevölkerung des amerikanischen Bundesstaates Iowa repräsentativen Umfrage, dass, wer Alkohol als Mittel zur Erreichung von Wirkungen auf die Persönlichkeit verwendet, mehr trinkt, als jener, der Alkohol als Mittel zur Pflege sozialer Kontakte auffasst. Für die erste Gruppe gilt Alkohol als "Mehrzweckwaffe", als Mittel zur Neudefinierung des eigenen Selbst (Mulford und Miller, 1960b). Das Trinkquantum und demzufolge auch die Sinnzuschreibung an den Alkoholkonsum variierte wesentlich in Abhängigkeit von sozio-demographischen Faktoren (Alter, Geschlecht, geographische Herkunft, Bildung, Religion) (Mulford und Miller, 1959).

Ebenfalls auf die Frage der Realitätsdefinition gehen

Verden et al. (1969) bei der Erfassung von populären Konzeptionen über die Entstehungsursachen des Alkoholismus ein. 77 College-Studenten wurden nach ihren Vorstellungen über die Aetiologie des Alkoholismus befragt. Es zeigte sich, dass die ermittelten Laienkonzeptionen ebenso komplex und differenziert sein können wie diejenigen der Fachleute. In diesem Sample überwog die Interpretation des Alkoholismus als ein auf psychischen Eigenheiten beruhendes Leiden. Die traditionelle Sicht des "persönlichen Defekts" ist bei den Befragten gegenüber beispielsweise einer sozial-umweltbedingten Auffassung noch stark vorherrschend. Das Autorenkollektiv ist der Ansicht, es sei wichtig, diese populären Entwürfe zu kennen, weil sie ihrerseits die auftretenden Krankheitsbilder zu beeinflussen vermöchten. Den von der Öffentlichkeit angewandten Kriterien zur Identifikation des Alkoholikers kämen im Lichte des sozialen Wandels eine besondere Bedeutung zu: Die meisten Personen würden nicht zuerst von den Spezialisten als Alkoholiker bestimmt, sondern durch das allgemeine Publikum, und dies sei die Voraussetzung für Behandlung. Die Interaktion zwischen populären Definitionen und Selbst-Konzeptionen der Individuen mit auftretenden Trinkproblemen würden ausserdem das Handeln stark beeinflussen.

2) Unter welchen Bedingungen wird normbrechendes Verhalten zu Devianz?

Aus der Fragestellung wird klar, dass normbrechendes und deviantes Verhalten in dieser Konzeption nicht gleichzusetzen sind. In unseren eigenen Untersuchungen haben wir festgestellt, dass es vom Zeitpunkt des Verstosses gegen die Trinknormen, von den daraus entstehenden Konsequenzen und vom sozialen Status des Normbrechers abhängt, ob es zu negativen Sanktionen kommt (Wüthrich, 1974, pp. 124 ff.). Ist dies gegeben, dann muss die Person, falls sich ihr Verhalten stets wiederholt, mit der Übernahme devianter Rollen rechnen, welche folgende Hauptrisiken beinhalten: Etiellierung als Alkoholiker, Missbilligung des Verhaltens, "Ausgesetzt sein" (exposure), sodass einem weiteren Kreis das Stigma bekannt wird, und Sanktionen, d.h. Korrekturversuche des Verhaltens durch andere Personen (Rubington, 1972, p. 674).

In seinem Aufsatz "The hidden alcoholic" spricht Rubington (1972) ferner das auch in der Schweiz aktuelle Thema des verborgenen Alkoholismus an. Man rechnet, dass in unserem Land ca. 3/4 der Alkoholiker ohne Pflege und oft auch unerkannt bleiben. Das Interesse, sein Alkoholproblem zu verborgen, röhrt daher, dass der Status des Betroffenen sich nur verschlechtert, wie immer Alkoholismus auch definiert wird. Sobald die Identifizierung erfolgreich ist, wird die Person neu definiert, und sie wird so gesehen, wie die

Öffentliche Meinung den Alkoholiker umschreibt. Rubington bringt auch die kulturelle Relativität der Alkoholismusdefinitionen zum Ausdruck, sowohl was die Strenge und Gewissheit der Durchsetzung wie auch die Klarheit der Umschreibungen anbetrifft (1972, p. 673).

Schliesslich ist Mulford zu erwähnen, der Beckers (1963) Ansicht unterstützt, wenn er sagt, die Antwort auf die Frage, ob das Trinkverhalten eines Individuums zu Problemen führe oder nicht, hänge von der Reaktion anderer ab (Mulford, 1964, p. 646). Diese Hypothese wird gestützt durch Ergebnisse seiner für die gesamten USA repräsentativen Umfrage. Danach sind Alkoholprobleme häufig bei Männern mit sehr wenig oder sehr guter Schulbildung, die Bewohner grosser Städte (über 75'000 Einwohner) sind, die den Baptisten oder kleinen protestantischen Sekten zugehören, die geschieden oder ledig sind und einen sehr tiefen oder sehr hohen Berufsstatus haben. Daraus ist zu schliessen, dass die Alkoholkonsumenten in einer in bezug auf den Gebrauch dieser Getränke restriktiven Gruppe mit grösserer Wahrscheinlichkeit Alkoholprobleme entwickeln als in andern Gruppen (Mulford, 1964, p. 646).

3) Inwieweit verändert sich das Selbstbild des Alkoholikers durch die Tatsache, dass seine Umwelt auf ihn negativ reagiert?

Dieser Frage widmete sich v.a. Barry A. Kinsey in seiner Studie über Frauenalkoholismus (1966). In seiner Untersuchungsgruppe von 46 stationär behandelten Alkoholikerinnen fand er eine starke Tendenz, negative Aussagen über sich selbst zu machen, was auf ein gestörtes Selbstbild hindeutet. Als Gründe für das Trinken wurde besonders häufig der Versuch angegeben, nicht akzeptierbare Aspekte des Selbst korrigieren zu wollen. Die eheliche Instabilität führte zu häufiger Wiederheirat, wobei der neue Ehemann in der Regel weniger "begehrenswert" war als der (die) vorangegangene(n) Partner.

4) Welche Interaktionsprozesse finden typischerweise in der langen Entwicklungsphase des Alkoholismus statt?

Der Einbezug der Zeitdimension in die Erklärung der Entstehung bestimmter Verhaltensdispositionen ist eine Stärke der interaktionistischen Ansätze. Es wird nicht angenommen, eine bestimmte sozial-strukturelle Konstellation führe unmittelbar mit mehr oder weniger grosser Wahrscheinlichkeit zu näher umschreibbaren Verhaltensweisen. Die Auffassung impliziert eher die Analyse der Ereignissequenz, um vor diesem Hintergrund die individuellen Handlungsentwürfe zu verstehen. Straus erfasste deshalb schon in den 1940er-Jahren subjektive Darstellungen von Lebensgeschichten von Alkoholi-

kern, weil dadurch Perspektiven und Einsichten in Aspekte der Gesamtsituation des interessierenden Individuums möglich seien, wie sie andere, vielleicht "objektivere" Techniken kaum bieten können (Straus, 1948). Durch den systematischen Einbezug der Bedeutungszuschreibungen eines Alkoholikers an soziale Faktoren wie Elternhaus, Zivilstand, Arbeit, religiöse und gemeinschaftliche Aktivitäten usw. gelang es ihm anhand einer einzigen Fallgeschichte, die verschiedenartigsten sozialen Bezüge aufzuzeigen. Er ging davon aus, dass Sozialisations- und Assoziationsfaktoren von grosser Bedeutung für die Entwicklung von Verhaltensmustern seien, welche zur Verwahrlosung und zu exzessivem Trinken führten. Eine Einzelfallstudie führte ihn zur begründeten Hypothese, Alkoholismus sei im Wesentlichen ein Problem der Untersozialisation.

Die bekannte Studie von Jackson (1954) spricht von einer progressiven Veränderung der Beziehungen zwischen dem Alkoholiker und seinen übrigen Familienmitgliedern, wobei sie stets ein neues Gleichgewicht im Interaktionssystem suchten. Nachdem beim Auftreten des exzessiven Trinkens des Ehemannes zuerst versucht werde, die daraus resultierenden Ehepartnerspannungen zu negieren, isoliere sich in der Folge die Familie von der sozialen Umwelt, was die Geschehnisse innerhalb dieser Institution umso wichtiger erscheinen lasse. Die Ehefrau verliere das Selbstvertrauen, weil es ihr nicht gelinge, das Trinken des Mannes zu stabilisieren. Es werde versucht, die bisherige Familienstruktur aufrecht zu erhalten. Später jedoch, mit dem Auftreten tieferer Störungen, vor allem auch bei den Kindern, werde der Alkoholiker nicht mehr in seiner Vater- und Ehemannrolle belassen. Das führe dazu, dass die Frau die Kontrolle der Familie übernehme, während der Mann als "widerspenstiges Kind" behandelt werde. So sei die Familie stabil, und Neuorganisation minimiere das zerstörerische Verhalten des Ehemannes. Komme es zu einer erfolgreich verlaufenden Therapie des Alkoholikers, stellten sich Probleme der Reintegration. Diese Untersuchung legt den Schluss nahe, dass das Verhalten der Ehefrauen der Alkoholiker im Zusammenspiel mit sich wandelnden Interaktionsmustern steht und nicht etwa bloss auf Auswirkungen der Persönlichkeit zurückgeführt werden kann. Lemert (1960) unterstützt diese These vollumfänglich, findet aber in seiner Untersuchung, basierend auf Interviews in 112 kalifornischen Alkoholikerfamilien, keine so streng definierten Stufen wie Jackson, und ferner läge häufig schon vor der Heirat ein Alkoholproblem vor. Somit könne die Geschichte der Eigenfamilie nur eine teilweise Erklärung für die Genese des Alkoholismus abgeben.

In Anlehnung an A. Strauss (1968, pp. 95-107) versuchten wir Wendepunkte in den Alkoholikerkarrieren herauszuarbeiten. Als ein häufiger Fall erwies sich ein langsamer und

lange Zeit unbemerkt Wandel in den eigenen Beziehungen zu andern. Diese Veränderung läuft so alltäglich und diskret ab, dass es eines besonderen Ereignisses bedarf, damit sie überhaupt ins Bewusstsein dringt und zu einer Uminterpretation der Verhältnisse führt. Ein solches Ereignis kann sein: Verurteilung wegen Betrunkenheit am Steuer, wegen Diebstahl, eine Bevormundung, der Verlust der Arbeitsstelle usw. Zu einem Wendepunkt in der Alkoholikerkarriere kommt es ebenfalls, wenn eine früher von Dritten vorausgesagte Entwicklung eintrifft. Man glaubt zum Zeitpunkt der Aeußerung nicht daran, weil man ihr misstraut oder sie nicht versteht. Erweist sich die Prophezeiung wider erwartet als richtig, so erlaubt sie eine Interpretation des eigenen Verhaltens und wird bestimmd für die neue Identität. Neue Marksteine im Verhältnis zur sozialen Umwelt setzt das Bekenntnis zur eigenen Devianz. Tut dies ein Alkoholiker, so hat es für ihn den Vorteil, dass er seine Selbstdarstellung differenzierter gestalten kann, als wenn er sein Ausserseitertum verleugnen würde. Er darf sich deshalb auch eine weniger heftige, dafür umso verständnisvollere Reaktion von seiner sozialen Umwelt erhoffen (Wüthrich, 1974, pp. 140, 141). Es wurde auch versucht, diese Prozesse mit Hilfe der modernen Kommunikationstheorie zu erfassen. Der Kommunikationsstil des Alkoholikers und sein Trinken seien Teile, welche übereinstimmen müssten, und die Ehefrau kenne den Interaktionsstil ihres Partners, sagen Gorad et al. (1971). Das Paar arbeite eine Definition seiner Beziehung aus, welche bestimme, was erlaubt und verboten sei. Die Uebereinkunft entspreche dem "steady state" eines offenen Systems. Wenn ein Partner ein Ungleichgewicht oder einen Wandel bewirke, so manövriere der andere Partner das System wieder zu einer Balance, was wiederum zu einer gewissen Stabilität führe. Sie könnten sich zwar gegenseitig bekämpfen, aber sie einigten sich doch über die Waffen. Da es sich aber um ein offenes System handle, bestehé immer wieder die Gefahr, dass sich neue Einflüsse auswirkten (z.B. Geburt eines Kindes oder Verlust der Arbeit), d.h. ein bisheriges Gleichgewicht könnte fundamental gestört werden, sodass die Kontrolle über Konflikte verloren gehe (pp. 660, 661).

Nach Bateson (1971, pp. 11 ff.) gibt es in der westlichen Kultur eine strenge Tendenz zur Symmetrie in den menschlichen Trinkbräuchen. Ausgenommen beim süchtigen Alkoholismus seien zwei miteinander trinkende Menschen durch Konvention mehr oder weniger verpflichtet, ihre Trinkmenge gegenseitig anzugeleichen. Wenn der Alkoholabhängige versucht, dem Trinken zu widerstehen, stösst er im sozialen Kontext auf Schwierigkeiten. Seine Frau und die Freunde nehmen an, dass das Trinken für ihn ein Problem sei, und antworten darauf symmetrisch, indem sie ihm bei den Anstrengungen zur Entsaugung helfen. Dies stört aber die Beziehungen, und der Alkoholiker fordert seine Umwelt heraus, wodurch beispiel-

weise die Ehefrau wieder gezwungen ist, eine komplementäre Haltung einzunehmen. Sie wird versuchen, Autorität auszuspielen oder den Mann zu beschützen, oder sie wird Nachsicht üben; doch all dies provoziert beim Alkoholiker Wut oder Scham. Sein Stolz toleriert die beabsichtigte Komplementarität nicht. Es ist jedoch recht unwahrscheinlich, dass diese symmetrische, negative Eskalation der Beziehungen vom Alkoholiker längere Zeit nüchtern ertragen wird, weil er "seinen Ausweg" hat: Er kann sich betrinken! Durch dieses nun wieder komplementäre Verhalten verschwinden die Ängste und Panikgefühle. Er fühlt nicht nur physiologisch, dass der Alkohol Wärme stiftet, sondern auch psychologisch. Zwar ist die These, wonach der Schritt von der Nüchternheit in die Berauschtung ebenfalls ein Schritt von der symmetrischen Herausforderung in die komplementäre ist, noch nicht gesichert, doch sprechen viele Indizien dafür.

Der "Labelling approach" hat zweifelsohne eine zusätzliche Dimension in die Betrachtungsweise sozialer Devianz eingeführt, deren Bedeutung kaum jemand ernsthaft bestreiten kann. Der Hauptvorwurf an dieser Theorie gilt einer gewissen Einseitigkeit und der Verabsolutierung jener Phänomene, die neu sind im Konzept. Im Rahmen einer kurzen Kritik möchten wir nachstehend die wichtigsten Einwände darlegen:

1) Die Bedeutung der Stigmatisierung durch die Umwelt wird gelegentlich überschätzt. Nur weil jemand von einem andern Menschen glaubt, er sei ein Alkoholiker, wird dieser noch nicht unabänderlich zum Devianten. Der Betroffene hat ebenfalls die Möglichkeit, auf diese Anschuldigung zu reagieren und seinerseits Mittel, um eine definitive Brandmarkung von sich abzuwenden.

2) Der weiter oben dargelegte Prozess der Genese des Selbst wie ihn G.H. Mead umschrieb, ist in gewisser Hinsicht zirkular.

"Das Problematische in dieser Darstellung ist, (...), dass die Zuhilfenahme des sozialen Determinismus als Erklärungshypothese zu dem Widerspruch führt, dass das Selbst aus einem sozialen Prozess entsteht, der seinerseits ein Selbst bereits voraussetzt" (Winter, 1970, pp. 115).

Man müsste sich also die Frage stellen, wie aus rein äußerlichen Beziehungen die Entstehung des Selbst erklärt werden kann. Winter (1970, p. 118) glaubt, dass man der Gefahr ausweichen kann durch

"Akzentverschiebung vom Uebergewicht des Formelements und dem sozialen Determinismus zum Prinzip der Einheit oder der Sozialität hin, in welcher die innere Dynamik (das intentionale Selbst) und die gemeinsamen Formen (das so-

ziale Selbst) sich in Dialog und bereicherndem Kontrapunkt entwickeln."

Der Interpretation der symbolischen Aeusserungen des andern muss zur Wahrung der Individualität und der Intentionalität der nötige Platz zugestanden werden.

3) Extreme Vertreter, wie z.B. H.S. Becker (1963) an einigen Stellen, erklären die Handlung, welche die Basis der Devianz bildet, als irrelevant. Abweichendes Verhalten sei ein Produkt einer Auseinandersetzung zwischen einer sozialen Gruppe und jemandem, den diese Gruppe als Normbrecher erachtet. Dies ist aber nur für jene Handlungen so, die im sozialen Kontext nicht bereits eine Bedeutung haben. Das Handlungsmuster der Alkoholiker in einem bestimmten sozio-kulturellen Rahmen zeichnet sich aber gerade dadurch aus, dass sehr deutliche Bedeutungszuschreibungen stattgefunden haben. Der Sinn eines Aktes ist also in einem gegebenen historischen und sozialen Kontext nicht beliebig variabel.

4) Dass sich über Zeit Verschiebungen in der Sinnzuschreibung ergeben, ist selbstverständlich. Die Theorie hat sich aber bisher wenig mit der Frage befasst, wessen Realitätsdefinitionen sich durchsetzen. Mit andern Worten: der Aspekt der Macht wurde ausser acht gelassen.

5) Lemert (1967, p. 17) unterschied sehr zutreffend zwischen primärer und sekundärer Devianz.

Primäre Devianz: "Assumed to arise in a wide variety of social, cultural and psychological contexts, and at best to have only marginal implications for the psychic structure of the individual: it does not lead to symbolic reorganization at the level of self-regarding attitudes and social roles."

Sekundäre Devianz: "Deviant behavior, or social roles based upon it, which becomes a means of defense, attack or adaptation to the overt and covert problems created by the societal reaction to primary deviation".

In der Theorie wurde zwar diese Unterscheidung aufrechterhalten, doch konzentrierte man sich fast ausschliesslich auf die sekundäre Devianz und vernachlässigte die primäre.

Die aufgezählten Unzulänglichkeiten führten dazu, dass der "Labelling approach" bisher nicht voll zu befriedigen vermochte. Die offengelassenen Lücken scheinen aber nicht ein so grundsätzliches und unlösbares Problem zu sein. Vielmehr könnten die Aussagen durch entsprechende Ergänzungen noch aussagekräftiger gemacht werden.

3. SCHLUSSFOLGERUNGEN

Wir haben uns eingangs gefragt, wie wir zu einem besseren Verständnis des sehr stark verbreiteten Konsums alkoholhaltiger Getränke in unserem Land kommen könnten und - damit im Zusammenhang - wie sich jene Gebrauchsmuster entwickeln, die zu offensichtlichen Problemen führen. Zu diesem Zweck wurden die einschlägigen Arbeiten durchgesehen, wobei als Raster für die Analyse die individuelle resp. soziale Ausrichtung der Ansätze benutzt wurde.

Aus einer grossen Zahl von Untersuchungen ging die sehr verzweigte und tiefe Verwurzelung des Alkoholkonsums in verschiedenen Kulturen hervor. Trinken ist eine in unterschiedlichster Weise praktizierte individuelle und kollektive Anpassung an die Umstände des Lebens. Die Vielfalt möglicher Adaptationsformen dürfte wohl auch ein wesentlicher Grund für die stufenlose Verbindung zwischen Alkoholgebrauch und -missbrauch sein. Dem Verständnis des Alkoholismus scheint jedenfalls jenes über den "normalen" oder "konformen" Konsum vorausgehen zu müssen. Die Trinknormen können generell verbindlich sein und damit das Feld des erlaubten oder gesetzten Trinkverhaltens in einer Gesellschaft abstecken. Ebenso wichtig sind aber subkulturelle und gruppenspezifische normative Orientierungen, deren Formen ebenfalls sehr vielfältig sind. Eine zentrale Frage ist die Sinngebung an soziale Akte im Zusammenhang mit Alkoholkonsum. Soziale Normen sind dabei sowohl Orientierungshilfe wie auch Mittel zur Durchsetzung der eigenen symbolischen Sinnwelt (Berger und Luckmann, 1971). Für die Alkoholfrage relevant ist damit die Perzeption verschiedener Trinkverhalten durch die Gesellschaft und die Interpretation dieser Verhalten als erwünscht, akzeptabel oder Ausgangspunkt für negative Sanktionen. Alkoholismus manifestiert sich nicht in gelegentlich beobachteten Normenverstößen, sondern als feste Rollenerwartung. Dem Prozess der Identifikation von Individuen als Rollenträger kommt deshalb grosse Bedeutung zu.

Aus dieser Konzeption ergeben sich eine Reihe von Fragen, die nicht bloss theoretisch abgehandelt werden können, weil die Antworten kulturspezifisch ausfallen. Die Fragen drehen sich um die Problemkreise Trinkverhalten in verschiedenen Situationen und sozialen Kontexten, Normensystemen unter Berücksichtigung sozialer Differenzierung, Integration des Trinkens und die eigene "symbolische Sinnwelt", Interpretation verschiedener Trinkverhalten, InterventionsinstitUTIONEN und -mechanismen gegen Normbrecher, Rollenzuschreibung an Alkoholiker usw.

Neben der sozial-strukturellen Betrachtung bleibt die wesentliche Frage der Biographie und des Karriereverlaufs der Alkoholiker offen. Die Literaturdurchsicht zeigt, dass

die physiologischen Wirkungen des Alkohols und allfällige konstitutionelle Unterschiede offenbar die Differenzen zwischen den individuellen Trinkmustern nicht zu erklären vermögen. Kognitive Repräsentationen des Trinkens zurückgehend auf Lernprozesse auf verschiedenen Altersstufen, ferner Erlernen von psychischen oder sozialen Funktionen des Trinkens, Verfügen über funktionale Äquivalente, aktuelle psychische Belastungen, Reaktionen auf positive und negative Sanktionen durch Institutionen verschiedener Art.

Dieser hier nur in groben Zügen umrissene sozialwissenschaftliche Ansatz könnte als Grundlage für ein Erklärungsschema dienen, welches - um mit Lemert zu sprechen - sowohl die primäre wie auch die sekundäre Devianz des Alkoholikers mitberücksichtigen würde.

BIBLIOGRAPHIE

- Albrecht G.L. (1973): The alcoholism process: A social learning viewpoint. *Alcoholism, progress in research and treatment*, pp. 11-42. (Academic Press, New York).
- Alcohol & Health (1971). First special report to the U.S. Congress (NIAAA, Rockville).
- Bacon S.D. (1944): Inebriety, social integration and marriage. *Quart. J. Stud. Alc.*, 5, 86-125, 303-339.
- Bales R.F. (1962): Attitudes toward drinking in the Irish culture. *Society, culture, and drinking patterns*, pp. 157-187 (Wiley, New York).
- Bales R.F. (1946): Cultural differences in rates of alcoholism. *Quart. J. Stud. Alc.*, 6, 480-499.
- Barry H. 3d and Miller N.E. (1962): Effects of drugs on approach - avoidance conflict tested repeatedly by means of a "telescope alley". *J. comp. physiol. Psychol.*, 55, 201-210.
- Bateson G. (1971): The cybernetics of 'self'. A theory of alcoholism. *Psychiatry*, 34, 1-18.
- Becker H.S. (1963): *Outsiders. Studies in the sociology of deviance* (The Free Press, New York).
- Berger P.L. und Luckmann T. (1971): Die gesellschaftliche Konstruktion der Wirklichkeit. Eine Theorie der Wissenssoziologie. 2. Aufl. (Fischer, Frankfurt).
- Berlyne D. (1965): Structure and direction in thinking. (New York).
- Bleuler M. (1932): Psychotische Belastung von körperlich Kranken. *Z. Gesamte Neurol. Psychiat.*, 142, 780ff.

- Bourne P.G., Fox R. (eds.) (1973): Alcoholism, progress in research and treatment. (Academic Press, New York).
- Cahalan D., Cisin I.H. and Crossley M. (1969): American drinking practices (Rutgers Center of Alcohol Studies, New Brunswick).
- Camps F.E. and Dodd B.E. (1967): Increase in the incidence of nonsecretors of ABH blood group substances among alcoholic patients. Brit. J. Med., 1, 30ff.
- Cohen A.K. (1955): Delinquent Boys. (The Free Press, Chicago)
- Cloward R.A. and Ohlin L.E. (1960): Delinquency and opportunity: A theory of delinquent gangs. (The Free Press, Glencoe).
- Conger J.J. (1951): The effects of alcohol on conflict behavior in the albino rat. Quart. J. Stud. Alc., 12, 1-29.
- Cruz-Coke R. and Varela A. (1966): Inheritance of alcoholism. Lancet, 2, 1282 ff.
- Dahrendorf R. (1965): Gesellschaft und Freiheit. Zur soziologischen Analyse der Gegenwart (Piper, München).
- Dollard J. (1945): Drinking mores of the social classes. Alcohol, science and society. J. Stud. Alc.
- Erikson K. (1968): Genetic selection for voluntary alcohol consumption in the albino rats. Science, 159, 739ff.
- Faikow P.J., Thuline M.C. and Fenster R.F. (1966): Lack of association between cirrhosis of the liver and the common types of color blindness. N. Engl. J. Med., 275, 584ff.
- Fallding H. (1964): The source and burden of civilization. Illustrated in the use of alcohol. Quart. J. Stud. Alc., 25, 714-724.
- Fort T. and Porterfield A.L. (1961): Some backgrounds and types of alcoholism among women. J. Health Human Behav., 2, 283-291.
- Freed E.X. (1968): Effect of self - intoxication upon approach - avoidance conflict in the rat. Quart. J. Stud. Alc., 29, 323-329.
- Freed E.X. (1967): The effect of alcohol upon approach - avoidance conflict in the white rat. Quart. J. Stud. Alc., 28, 236-254.
- Fremming K.H. (1947): Sygdomsriskoen for Sindslidelser og andre sjæledige Abnormtilstande i den danske Genemnitsbefolkning. Ejnar Munksgaard, Copenhagen.
- Goodwin D.W. et al. (1973): Alcohol problems in adoptees raised apart from alcoholic biological parents. Arch. Gen. Psychiat., 28, 238-243.

- Goodwin D.W. (1974): Heredity and Alcoholism (Washington University, St. Louis).
- Gorad S.L., McCourt W.F. and Cobb J.C. (1971): A communications approach to alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 32, 651-668.
- Gross P. (1971): Spontane und reflexives Handeln als Problem der Soziologie. Soziolog. Diss. Bern.
- Hinkle R.L. und Hinkle G.N. (1960): Die Entwicklung der amerikanischen Soziologie (Verlag für Geschichte und Politik, Wien).
- Horton J. (1966): Order and conflict theories of social problems as competing ideologies. Amer. J. Sociol., 71, 701ff.
- Inkeles A. (1966): What is sociology? 5th ed. (Prentice-Hall, Englewood Cliffs).
- Jackson J.K. (1954): The adjustment of the family to the crisis of alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 36, 27-51.
- Jessor R. and Jessor S.L. (1975): Adolescent development and the onset of drinking. J. Stud. Alc., 36, 27-51.
- Jessor R., Graves T.D., Handson R.D. and Jessor S.L. (1968): Society, personality, and deviant behavior (Holt, Rinehart and Winston, New York).
- Jessor R. (1968): Toward a social psychology of excessive alcohol use: A preliminary report from the Tri-Ethnic-Project. Approaches to deviance, pp. 233-254. (Appleton-Century-Crofts, New York).
- Kaij L. (1960): Studies on the etiology and sequels of abuse of alcohol. (University of Lund Press, Lund).
- Kinsey B.A. and Phillips L. (1968): Evaluation of anomie as a predisposing or developmental factor in alcohol addiction. Quart. J. Stud. Alc., 29, 892-898.
- Kassin B. and Begleiter H. (eds.) (1972): The biology of alcoholism. Vol. 2. (Plenum Press, New York).
- Kassin B. and Begleiter H. (eds.) (1974): The biology of alcoholism. Vol. 3. (Plenum Press, New York).
- Knupfer G. and Room R. (1967): Drinking patterns and attitudes of Irish, Jewish and White Protestant American men. Quart. J. Stud. Alc., 28, 676-699.
- Lefton M., Skipper J.K. and Caghy Ch. (eds.) (1968): Approaches to deviance. (Appleton-Century-Crofts, New York).
- Lemert E.M. (1962): Alcohol, values, and social control. Society culture, and drinking patterns, pp. 553-571 (Wiley, New York).

- Lemert E.M. (1964): Drinking in Hawaiian plantation society. Quart. J. Stud. Alc., 25, 689-713.
- Lemert E.M. (1967): Human deviance, social problems and social control. (Prentice-Hall, New York).
- Lemert E.M. (1960): The occurrence and sequence of events in the adjustment of families to alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 21, 679-697.
- Lisansky E.S. (1960): The etiology of alcoholism; the role of psychological predisposition. Quart. J. Stud. Alc., 21, 314-343.
- Lundquist G.A.R. (1972): Klinische und sozio-kulturelle Aspekte des Alkoholismus. Psychiatrie der Gegenwart. Band II/2, 2. Aufl., pp. 363-388. (Springer, Berlin)
- Luxenburger H. (1928): Demographische und psychiatrische Untersuchungen in der engeren biologischen Familie von Paralytikerehegatten. Z. Gesamte Neurol. Psychiat., 112, 331ff.
- Maddi S.R. (1968): Personality theories. (New York).
- Masserman J.H. and Yum K.S. (1946): An analysis of the influence of alcohol on experimental neuroses in cats. Psychosom. Med., 8, 36-52.
- McClearn G.E. and Rodgers D.A. (1959): Differences in alcohol preference among inbred strains of mice. Quart. J. Stud. Alc., 20, 691ff.
- McClearn G.E. and Rodgers D.A. (1961): Genetic factors in alcohol preference of laboratory mice. J. Compl. Physiol., 54, 116ff.
- McCord W., McCord J. and Gudeman J. (1959): Some current theories of alcoholism: A longitudinal evaluation. Quart. J. Stud. Alc., 20, 727-749.
- Mead G.H. (1969): Sozialpsychologie. Soziolog. Texte, vol. 60. (Luchterhand, Neuwied).
- Mello N.K. and Mendelson J.H. (1971a): The effects of drinking to avoid shock on alcohol intake in primates. Biological aspects of alcohol. (University of Texas Press, Austin).
- Mello N.K. and Mendelson J.H. (1971b): Polydipsia as a technique to induce alcohol consumption in primates. Physiol. Behav.
- Merton R.K. (1961): Social problems and sociological theory. (Harcourt, Brace and World).
- Merton R.K. (1968): Social theory and social structure; enlarged ed. (The Free Press, New York).

- Mizruchi E.H. and Perrucci R. (1968): Prescription, proscription and permissiveness: Aspects of norms and deviant behavior. Approaches to deviance, pp. 151-167. (Appleton-Century-Crofts, New York).
- Mulford H.A. and Miller D.E. (1959): Drinking in Iowa. I. Sociocultural distribution of drinkers. Quart. J. Stud. Alc., 20, 704-726.
- Mulford H.A. and Miller D.E. (1960a): Drinking in Iowa. II. The extent of drinking and selected sociocultural categories. Quart. J. Stud. Alc., 21, 26-39.
- Mulford H.A. (1964): Drinking and deviant drinking, U.S.A., 1963. Quart. J. Stud. Alc., 25, 634-650.
- Mulford H.A. and Miller D.E. (1960b): Drinking in Iowa. III. A scale of definitions of alcohol related to drinking behavior. Quart. J. Stud. Alc., 21, 267-278.
- Nordmo S.H. (1959): Blood group in schizophrenia, alcoholism and mental deficiency. Amer. J. Psychiat., 116, 460ff.
- Park P. (1962): Problem drinking and role deviation. A study in incipient alcoholism. Society, culture, and drinking patterns, pp. 431-454 (Wiley, New York).
- Park R.E. (1936): Human ecology. Amer. J. Sociol., 42 (1), 15.
- Parsons T. (1966): The social systemm 3rd ed. (Free Press, New York).
- Parsons T. (1949): The structure of social action. A study in social theory with special reference to a group of recent European writers. (The Free Press, Glencoe)
- Partanen J., Bruun K. and Markkanen T. (1966): Inheritance of drinking behavior. (The Finnish Foundation for Alcohol Studies, Helsinki).
- Pfautz H.W. and Hyde R.W. (1960): The ecology of alcohol in the local community. Quart. J. Stud. Alc., 21, 447-456.
- Pittman D.J. (1959): Alcoholism. An interdisciplinary approach. (Thomas, Springfield).
- Pittman D.J. and Gordon W.C. (1958): Revolving door: a study of the chronic police case inebriate. (The Free Press, Glencoe).
- Pittman D.J. and Snyder C.R. (eds.) (1962): Society, culture, and drinking patterns. (Wiley, New York).
- Rodgers D.A. (1966): Factors underlying differences in alcohol preference among inbred strains of mice. Psychosom. Med., 28, 498ff.

- Rubington E. (1968): The bottle gang. Quart. J. Stud. Alc., 29, 943-955.
- Rubington E. (1972): The hidden alcoholic. Quart. J. Stud. Alc., 33, 667-683.
- Schroder H.M., Driver M.J. and Streufert S. (1967): Human information processing. (New York).
- Sjögren T. (1958): Genetic-statistical and psychiatric investigations of a West Swedish population. Acta Psychiat. Neurol. Suppl. 52.
- Slater E. (1935): The incidence of mental disorder. Ann. Eugenics, 6, 172ff.
- Smith J.W. and Brinton G.A. (1971): Color-vision defects in alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 32, 41ff.
- Snyder C.R. (1958): Alcohol and the Jews. (The Free Press, Glencoe).
- Snyder C.R. (1962): Culture and Jewish sobriety: the ingroup-outgroup factor. Society, culture, and drinking patterns, pp. 188-225 (Wiley, New York).
- Snyder C.R. (1964): Inebriety, alcoholism, and anomie. Anomie and deviant behavior, pp. 189-212. (The Free Press, New York).
- Snyder C.R. (1959): A sociological view of the etiology of alcoholism. Alcoholism. An interdisciplinary approach. Pp. 32-39 (Thomas, Springfield).
- Statistisches Jahrbuch der Schweiz 1973. Hrsg. Eidg. Statistisches Amt. (Birkhäuser, Basel).
- Straus R. and Bacon S.D. (1962): The problems of drinking in college. Society, culture, and drinking patterns, pp. 246-258. (Wiley, New York).
- Straus R. (1948): Some sociological consomitants of excessive drinking as revealed in the live history of an itinerant inebriate. Quart. J. Stud. Alc., 9, 1-52.
- Strauss A. (1968): Spiegel und Masken. Die Suche nach Identität. Theorie, vol. 2 (Suhrkamp, Frankfurt).
- Taylor I., Walton P. and Young J. (1973): The new criminology. (Routledge & Kegan, P. London).
- Trice H.M. and Pittman D.J.. (1958): Social organization and alcoholism: a review of significant research since 1940. Social Probl., 5, 294-307.
- Verden P., Jackson D.N. and King G.A. (1969): Popular conception of the etiology of alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 30, 78-92.
- Warner W.L. and Lunt P.A. (1941): The social life of a modern community (Yale Univ. Press, New Haven).

- Wartburg J.P. von (1970): Alcohol dehydrogenase distribution in tissues of different species. Alcohol and Alcoholism. Chapter 3. (Toronto, University of Toronto Press).
- Williams R.J. (1959): Biochemical individuality and cellular nutrition. Prime factors in alcoholism. Quart. J. Stud. Alc., 20, 452-463.
- Williams R.J. (1946): The etiology of alcoholism. A working hypothesis involving the interplay of hereditary and environmental factors. Quart. J. Stud. Alc., 7, 567-585.
- Winokur G., Reich T., Rimmer J. and Pitts F. (1970): Alcoholism: III. Diagnosis and familial psychiatric illness in 259 alcoholic probands. Arch. Gen. Psychiat., 23, 104ff.
- Winter G. (1970): Grundlagen einer Ethik der Gesellschaft. (Kaiser, Grünwald, München).
- Wiswede G. (1973): Soziologie abweichenden Verhaltens. (Kohlhammer, Stuttgart).
- Wüthrich P. (1974): Zur Soziogenese des chronischen Alkoholismus. (Karger, Basel).
- Zarrow M.X., Addus H. and Denison M. (1960): Failure of the endocrine system to influence the alcoholic drive in rats. Quart. J. Stud. Alc., 21, 400-413.

Peter Wüthrich
Forschungsabteilung
Schweizerische Zentralstelle
gegen den Alkoholismus
Postfach 203
1000 Lausanne 13

KONGRESS DER SCHWEIZERISCHEN GESELLSCHAFT FÜR SOZIOLOGIE 1975

François Höpflinger

Am 5./6. Dezember 1975 fand in Zürich der 3. Kongress der SGS statt, der von rund 230 Soziologen - darunter erfreulich viele Studenten und ein grösseres Kontingent aus Genf - besucht wurde.

Eröffnet wurde der Kongress mit einer kurzen Begrüssungsadresse von Prof. R. Leuenberger, Rektor der Universität Zürich. Er überraschte die anwesenden Soziologen mit der Ansicht, schon heute seien Anzeichen dafür festzustellen, dass die soziologische Fachsprache gewissermassen die Funktion einer interdisziplinären lingua franca übernehmen könnte.

Anschliessend ging Nationalrätin Dr. L. Uchtenhagen, Mitglied der nationalrätslichen Kommission für Wissenschaft und Forschung, auf die aktuellen Probleme im Kontakt zwischen den Sozialwissenschaften und der Politik ein. Einerseits kommt die soziologische Denkweise mit den vorherrschenden individuellen Erklärungsversuchen der Politiker, Beamten oder Interessenvertreter immer wieder in Konflikt. Andererseits jedoch werden die Sozialwissenschaften - und dabei insbesondere die Soziologie - für die Politik immer wichtiger, da die traditionellen Formen politischer Problemlösung immer weniger genügten, was Erscheinungen wie die Ablehnung wichtiger Vorlagen, Stimm- und Wahlabstinenz, verstärkte Benützung direktdemokratischer Mittel belegen. Auch das Auftauchen von Legitimationsproblemen bei wichtigen Institutionen wie Militär, Kirche und Familie und schliesslich auch Phänomene wie Sucht, neurotische und psychosomatische Erkrankungen - als inadequate Reaktionen auf gesellschaftliche Probleme - rufen nach sozialwissenschaftlicher Erklärung. Aus dieser Situation ergibt sich für die Sozialwissenschaften das Problem, in kurzer Zeit Analysen und Lösungsvorschläge für Gegenwartsprobleme zu liefern, zu deren Erforschung jedoch in unserem Lande bisher kaum genügend Mittel zu erhalten seien. In dieser Lage sei ein guter Kontakt zwischen Soziologen und Oeffentlichkeit bzw. politischen Instanzen besonders wichtig.

In einem zweiten Eröffnungsreferat - diesmal auf französisch - zog der Präsident der SGS, Direktor W. Hutmacher, eine Bilanz der aktuellen Entwicklungstendenzen der Soziologie in der Schweiz. Während der letzten Jahren habe sich

die schweizerische Soziologie qualitativ wie quantitativ stark entwickelt, so dass heute z.B. fast alle wichtigeren theoretischen Strömungen des Faches auf universitärer Ebene repräsentiert seien. Spiegel dieser Expansion sei auch die zum Kongress hin erstmals erschienene Schweizerische Zeitschrift für Soziologie. Trotzdem sei die Soziologie in der Schweiz nach wie vor entwicklungsbedürftig, was sich etwa daran zeige, dass bei den laufenden Forschungsarbeiten - wie sie im von der SGS erstellten neuen Verzeichnis angeführt sind - immer noch ein relativ hoher Anteil von Anfängerarbeiten festzustellen sei. Auch sei die Abhängigkeit der Soziologie von externen Mitteln immer noch sehr ausgeprägt. Gerade der hohe Anteil von Auftragsforschungen dürfte sich oft auf die Tragweite der durchgeföhrten Untersuchungen nachteilig auswirken. Vor allem bestehe dabei die Gefahr, dass die soziologische Forschung in der Schweiz allzustark auf den Rahmen der traditionell als 'sozial' etikettierten Probleme festgelegt werde. Schliesslich behindere die Knappheit autonom verfügbarer Mittel die dringend nötige gegenseitige Oeffnung der Soziologen unseres Landes. Die Vermittlung zwischen den soziologischen Entwicklungen im deutschen und französischen Kulturbereich könnte aber gerade ein originaler Beitrag der Schweiz auf internationaler Ebene sein.

Als besonders wichtiges Problem der künftigen Entwicklung betrachtet Präsident W. Hutmacher den Ausbau der beruflichen Tätigkeit von Soziologen ausserhalb der Institutionen von universitärer Lehre und Forschung. Wohl bestehe ein latenter sozialer Bedarf nach Soziologen, doch seien bisher entsprechende Rollen, z.B. im Bereich der Berufs- und Schulbildung, des Gesundheitswesens, der Planung usw. noch kaum ausgebildet worden. Hier sei von beiden Seiten her ein Anpassungsprozess nötig, in dessen Rahmen der Ausbau der Beziehungen zwischen der 'Universitätsssoziologie' und der 'Anwendungsssoziologie' sowie eine stärkere, auch praxisorientierte, Professionalisierung gehöre.

Nach dem Eröffnungsplenum begann die Arbeit in den Arbeitsgruppen zu je vier verschiedenen Themen, zu denen schriftliche Beiträge vorlagen: das Juraproblem, das Problem kleiner entwickelter Gesellschaften, Marginalität und abweichendes Verhalten und die Sozialstruktur der Schweiz. Die Diskussion verlief dabei je nach Arbeitsgruppe höchst unterschiedlich. So verlief sie recht erfolgreich und lebhaft in den beiden kleineren Gruppen über die Probleme kleiner Gesellschaften und das Juraproblem, wo schon recht weitgehende Arbeiten vorliegen. Schwieriger und mühsamer war der Austausch in den beiden anderen Arbeitsgruppen. Die vorliegenden Beiträge zu diesen Themen waren inhaltlich wie auch vom theoretischen Ansatz her sehr heterogen, die Teilnehmer hatten zuwenig Zeit gehabt, die vorliegen-

den schriftlichen Zusammenfassungen der Beiträge genügend gut durchzulesen; die vorhandenen Sprachunterschiede behinderten - wie auch schon bei früheren Kongressen - die gegenseitige Diskussion in diesen relativ grossen Arbeitsgruppen.

Gegen Abend konnten die Kongressteilnehmer dann im Zunfthaus zum Rüden beim von der Stadt Zürich gespendeten Aperitif wieder Entspannung und vermehrte informelle Kontakte pflegen.

Der zweite Kongresstag war voll den 'workshops' vorbehalten, so dass ohne Zeitdruck in kleineren, überschaubaren Arbeitsgruppen diskutiert werden konnte. Diskussionsthemen der 'workshops' waren etwa Religion und Politik, Altersprobleme, Soziologie und Rechtssetzung, Politische Abstinenz, Diffusionsprobleme soziologischer Forschung u.a. Die Arbeit verlief im allgemeinen - mit ein, zwei Ausnahmen - relativ zufriedenstellend. Vor allem bot die relativ beschränkte Grösse der Arbeitsgruppen Möglichkeiten, verschiedene Ansätze vertieft zu diskutieren und mit verschiedenen Fachkollegen genauer bekanntzuwerden. In einigen Fällen, so etwa beim workshop über Soziologie und Sozialarbeit, sind Bestrebungen im Gange, die am Kongress begonnene Diskussion weiterzuführen und ständige Arbeitsgruppen im Rahmen der SGS zu bilden. Auch schon bestehende Gruppen wie die ASSOREL und die Difusionsgruppe konnten so neue Interessenten finden.

François Höpflinger
Institut für Soziologie
der Universität Zürich
Wiesenstrasse 9
8008 Zürich

TENDANCES RECENTES DES ETUDES DE MOBILITE ET DE STRATIFICATION SOCIALES*

Yves Fricker

Le groupe d'étude de la stratification sociale de l'A.I.S. animé par K. Svalastoga s'est réuni en décembre 1975 à Genève, pour son colloque annuel, organisé par R. Girod. Les travaux présentés à cette occasion permettent de se faire une vue assez complète de l'état de la recherche dans le domaine de la mobilité et de la stratification sociales.

Tout d'abord, on relèvera que diverses enquêtes sont venues compléter les abondantes informations qu'offre déjà ce domaine de l'investigation sociologique. C'est ainsi que l'enquête britannique menée par le groupe d'Oxford¹⁾ doit tout prochainement donner lieu à une publication qui viendra réitérer et prolonger le travail pionnier de David Glass²⁾. Les chercheurs hongrois poursuivent, en les étendant à la mobilité des femmes, leurs magnifiques travaux qui permettent d'analyser la mobilité sociale en Hongrie de 1930 jusqu'à nos jours³⁾. Le colloque a en outre pu prendre connaissance des premiers résultats d'une enquête couvrant la Suisse et d'un projet de recherche relatif à l'Autriche.

Mais ce n'est pas tant à cette prometteuse moisson d'informations nouvelles que nous voudrions nous arrêter ici qu'à l'examen de récentes modalités de l'analyse des faits de mobilité et de stratification sociales qui se sont manifestées au cours du colloque. Dans ce but, nous nous permettrons un bref rappel de l'évolution de la recherche dans le domaine qui nous intéresse ici, afin de mieux marquer la spécificité des tendances qui se manifestent aujourd'hui.

On sait que les années 50 ont vu apparaître d'imposantes enquêtes de mobilité sociale, le plus souvent effectuées à l'échelle nationale⁴⁾. Ces travaux poursuivaient un double but. D'une part, ils cherchaient à fournir une mesure de l'importance des courants de mobilité sociale notamment en distinguant circulation sociale et mobilité imputable aux transformations de la structure sociale⁵⁾. D'autre part, ils cherchaient à mettre en évidence le rôle de certains facteurs - tel que par exemple le niveau d'instruction - susceptibles de rendre compte de la circulation sociale.

La seconde moitié des années 60 allait rompre avec cette perspective. O.D. Duncan, dans un article de 1966⁶⁾, ten-

* Au sujet de la réunion du groupe "Stratification" de l'"Association internationale de sociologie" (Genève, 16-18 décembre 1975)

dait à montrer, à travers une critique de J.A. Kahl⁷⁾, que les tables de mobilité sociale traditionnelles ne permettent pas de distinguer mobilité structurelle et circulation sociale et que la seule perspective acceptable en mobilité sociale consistait à étudier l'allocation des positions sociales en fonction d'un certain nombre d'attributs attachés aux individus avant leur classement social et susceptibles de rendre compte de ce dernier. C'est cette rupture et ce programme qu'est venu réaliser l'ouvrage de Blau et Duncan de 1967⁸⁾, ouvrage qui apparaît aujourd'hui comme une œuvre charnière dans l'ensemble des travaux de stratification sociale. Le travail a notamment contribué à imposer une certaine démarche de recherche par le truchement de la technique - l'analyse "path" - qu'il mettait en jeu⁹⁾.

D'une part en proposant un modèle causal de l'analyse du processus d'allocation des positions sociales, il est venu en quelque sorte donner un "second souffle" aux travaux comparatifs de mobilité sociale. En effet, les analyses comparatives, telles qu'elles avaient été menées jusqu'alors, s'étaient limitées à confronter soit des flux de mobilité comme l'ont fait Lipset et Bendix¹⁰⁾ ou Miller¹¹⁾, soit des indices de circulation sociale à la façon de Yasuda¹²⁾. La "path analysis" a rendu possible des comparaisons qui portent sur des constellations de variables prises globalement. Il est alors devenu loisible de référer des systèmes d'intercorrélations et non plus simplement des variations en plus ou en moins aux ensembles sociétaux qui les portent. C'est ainsi que les résultats américains de Blau et Duncan ont été confrontés à des informations relatives à l'Australie¹³⁾, à l'Allemagne¹⁴⁾, au Brésil¹⁵⁾ et à la Tchécoslovaquie¹⁶⁾.

D'autre part, la méthode "path" a permis d'incrémenter le modèle initialement proposé par Blau et Duncan de toute une série de variables susceptibles d'intervenir dans le processus d'allocation des positions sociales et d'apprécier le part de variance qui leur est imputable¹⁷⁾.

Or, certains travaux tentent depuis peu de rompre, ou tout au moins de se démarquer, du modèle d'analyse proposé par Blau et Duncan. Le modèle est en effet venu buter sur une difficulté de taille qui a été mise en évidence par le livre de Jencks de 1973¹⁸⁾. On sait que, dans son ouvrage très discuté, cet auteur a cru pouvoir interpréter la part importante de variance inexpliquée que laisse apparaître l'analyse "path" du processus d'allocation des situations sociales dans le sens d'une laxité des déterminismes sociaux. Il y avait là un saut de l'indéterminé à l'indéterminable qui devait répugner à bon nombre de personnes qui n'y voient que le résultat d'une sociologie "paresseuse". En d'autres termes, il convenait de se demander si la la-

xité des déterminismes sociaux ne renvoyait pas en dernière analyse à un laxisme de la méthodologie sociologique.

Aussi, on ne s'étonnera guère que les travaux présentés à Genève se soient pour une bonne part distancés du modèle proposé par Blau et Duncan. Cette distanciation nous a semblé se manifester de trois façons. En premier lieu, les travaux de stratification et de mobilité sociales tentent d'échapper aux limites inhérentes à l'analyse "path" et aux analyses causales du même genre. Ensuite, on a vu se manifester une propension très nette à réintroduire l'idée de structure sociale dans les analyses. Enfin, il ressort des présentations du colloque un fort courant en faveur d'une analyse multidimensionnelle de la mobilité sociale.

Du point de vue méthodologique, on sait que les techniques du type "path analysis" ne sont pas sans impliquer des pré-requis difficilement compatibles avec les faits auxquels sont confrontés les sociologues. De telles techniques impliquent en effet que nous soyons en présence de variables d'intervalle distribuées normalement. Elles presupposent ensuite que les relations entre les variables répondent à la fois au critère de linéarité et à celui d'homoscédastité. Enfin, on oublie parfois qu'une telle méthode a pour but de dégager l'effet propre des variables qu'elle met en présence en postulant leur additivité, sans rien dire des effets d'interactions susceptibles de surgir entre les diverses variables prises en compte par le modèle. On comprendra donc aisément que bon nombre de communications présentées au sein du colloque aient recouru à des méthodologies moins sophistiquées mais permettant de cerner plus étroitement les faits. C'est ainsi que des travaux se sont attachés soit à l'analyse minutieuse de faits tels que ceux signalés par Roger Girod sous le terme de "contre-mobilité" 19), soit à l'examen de la trajectoire des individus à travers des monographies standardisées des carrières ou des familles. De telles investigations, qui envisagent non plus deux, mais une succession de points, pour analyser la mobilité sociale, ne sauraient en effet que recourir avec peine aux procédures de l'analyse causale et doivent rechercher des possibilité de formalisation du côté des processus stochastiques.

En deuxième lieu, il ressort des travaux présentés une nette tendance à réintroduire dans les travaux de mobilité l'idée d'une structure sociale qui préexiste au classement social des individus. Il est à noter à ce sujet que le problème des contraintes structurelles sur les mouvements de mobilité se retrouve à plusieurs niveaux. Il se rencontre bien sûr au niveau de la société elle-même et Raymond Boudon montre dans son récent ouvrage que l'indétermination que font ressortir les analyses "path" n'est peut-être que le prix

payé par la sociologie de l'inégalité des chances pour l'abandon de l'idée de structure sociale 20). Ces déterminantes structurelles opèrent également au niveau des différents sous-systèmes sociaux notamment, comme l'a montré H. White, celui des organisations 21). Aussi, on ne s'étonnera quère que les travaux qui s'attachent à un secteur d'activité ou à une catégorie socio-professionnelle particulière rencontrent également ce genre de problème.

Enfin, en troisième lieu, les travaux de mobilité sociale nous semblent sortir du cadre par trop étiqueté dans lequel ils s'étaient enfermés en appréciant la situation des individus au sein de l'espace social à l'aide d'un seul indicateur construit très généralement à partir de la situation professionnelle. Ainsi, bon nombre des travaux présentés font référence à l'idée de consistance du statut. L'inconsistance du statut étant à la fois pensée comme un produit et un facteur de la mobilité sociale. Diverses communications se sont en outre attachées à envisager des formes de mobilité sociale autre que la traditionnelle mobilité socio-professionnelle et notamment la mobilité des revenus. Le problème n'est plus tant alors d'envisager comme on le fait traditionnellement les incidences d'un faisceau de facteurs sur le classement social des individus, mais d'effectuer, comme le dit Roger Girod, une analyse multidimensionnelle de la mobilité sociale 22). De longue date, l'examen synchronique des inégalités a conduit à une analyse multidimensionnelle des faits de stratification à laquelle Max Weber a donné ses lettres de noblesse. L'analyse diachronique des inégalités que constitue l'étude de la mobilité sociale est aujourd'hui conduite avec une attitude similaire. Il convient d'envisager simultanément diverses formes de mobilité sociale (mobilité du niveau d'instruction, mobilité socio-professionnelle, mobilité des revenus, mobilité des opinions, etc.) et d'examiner le degré de solidarité des divers aspects ainsi distingués.

En conclusion, s'il nous fallait caractériser en quelques mots l'impression qui se dégage de ce récent colloque, nous dirions volontiers que les études de stratification nous semblent effectuer ce qu'on peut appeler "un retour à Sorokin" pour peu qu'on veuille bien mettre entre parenthèses son fonctionnalisme un peu étroit. On sait en effet que le "Founding Father" des travaux de mobilité sociale concevait ce champ d'investigation de façon extrêmement large. D'une part, il envisageait l'espace social dans lequel circulent les individus comme un espace multidimensionnel. D'autre part, il envisageait aussi bien les transformations de l'espace social que les déplacements des individus ou des groupes au sein de celui-ci comme relevant du domaine de la mobilité sociale.

NOTES

- 1) dont on a déjà pu prendre partiellement connaissance à travers les deux volumes de "Oxford Studies in Social Mobility": Keith Hope (ed.): *The Analysis of Social Mobility*. Oxford, Clarendon Press, 1972; J.M Ridge (ed.): *Mobility in Britain Reconsidered*. Oxford, Clarendon Press, 1974.
- 2) David Glass (ed.): *Social Mobility in Britain*. London, Routledge, 1954.
- 3) Travaux dont on a déjà pu prendre partiellement connaissance grâce à l'article de Rudolf Andorka "Mobilité sociale, développement économique et transformations socio-professionnelles en Hongrie (1930-1970)", in: *Revue française de Sociologie*, 1972, XIII, supplément annuel, pp. 607-629.
- 4) On trouvera à la fois les références et les principaux résultats de ces travaux dans S.M. Miller "Comparative Social Mobility. A Trend Report and Bibliography", in: *Current Sociology*, 9, 1960, pp. 1-89.
- 5) Sur cette distinction, cf. outre l'ouvrage de David Glass déjà cité sous 2): Natalie Rogoff: *Recent Trends In Occupational Mobility*. New York, The Free Press, 1951. Raymond Boudon: *Mathematical Structures of Social Mobility*. Amsterdam, Elsevier, 1973, pp. 7-71.
- 6) Otis Dudley Duncan "Methodological issues in the analysis of social mobility" in: Neil J. Smelser and Seymour Martin Lipset (eds.): *Social Structure and Mobility in Economic Development*. Chicago, Aldine, 1966, pp. 51-97.
- 7) Joseph A. Kahl: *The American Class Structure*. New York, Holt, Rinehart and Winston, 1957, Chap. IX.
- 8) Peter M. Blau and Otis Dudley Duncan: *The American Occupational Structure*. New York, Wiley, 1967.
- 9) On trouvera une présentation et une discussion de la "path analysis" (terme que nous renonçons à traduire) dans Arthur S. Goldberger and Otis Dudley Duncan (eds.): *Structural Equation Models in the Social Sciences*. New York, Academic Press, 1973, et Otis Dudley Duncan: *Introduction to Structural Equation Models*. New York, Academic Press, 1975.
- 10) Seymour Martin Lipset and Reinhard Bendix: *Social Mobility in Industrial Society*. Berkeley, University of California Press, 1959.
- 11) S.M. Miller "Comparative Social Mobility", ouvrage cité sous 4).

- 12) S. Yasuda "A methodological Inquiry into social mobility", in: American Sociological Review, 29(1), 1964, pp. 16-23. On trouvera une discussion de la validité de cette approche chez Raymond Boudon: The Mathematical Structure of Social Mobility. Ouvrage cité sous 5), pp. 22-29.
- 13) F. Lancaster Jones "Occupational Achievement in Australia and the United States: A Comparative Path Analysis". In: American Journal of Sociology, 77 (3), 1971, pp. 527-539.
- 14) Walter Muller "Family Background, Education and Career Mobility", in: Walter Muller and Karl Ulrich Mayer: Social Stratification and Career Mobility. Paris - The Hague, Mouton, 1973, pp. 223-256.
- 15) Sugiyama Iutaka and E. Wilbur Bock "Determinant of occupational status in Brazil" in: Walter Muller and Karl Ulrich Mayer: Social Stratification and Career Mobility. Ouvrage cité sous 14), pp. 213-222.
- 16) Zdenek Zafar "Different Approaches to the Measurement of Social Differentiation in Czechoslovak Socialist Society", in: Quality and Quantity, V, 1, 1971, pp. 179-208.
- 17) Dans cette perspective, on consultera notamment Otis Dudley Duncan, David L. Featherman, Beverly Duncan: Socioeconomic Background and Achievement. New York, Seminar Press, 1972, et William H. Sewell and Robert M. Hauser: Education, Occupation, and Earnings. New York, Academic Press, 1975.
- 18) Christopher Jencks et al.: Inequality. New York, Basic Books, 1973.
- 19) Roger Girod: Mobilité sociale. Faits établis et problèmes ouverts. Genève - Paris, Librairie Droz, 1971, pp. 43-62.
- 20) Raymond Boudon: L'inégalité des chances. Paris, Colin, 1973.
- 21) Harrison White: Chains of Opportunity. Cambridge (Mass.) Harvard University Press, 1970.
- 22) Roger Girod: ouvrage à paraître en 1976.

Yves Fricker
 Dépt. Sociologie
 Université de Genève
 Case postale
 1211 Genève 4

DAS "ATELIER" DER ZEITSCHRIFT: ALLGEMEINE VORSCHLÄGE["]

(Version en français, voir pages 214-216)

Ihrer Zielsetzung gemäss konzentriert sich die Schweizerische Zeitschrift für Soziologie auf die Veröffentlichung wissenschaftlicher Artikel. Neben den Buchbesprechungen ist jedoch zusätzlich eine dritte Gruppe von Beiträgen vorgesehen, welche unter der allgemeinen Rubrik "ATELIER" publiziert werden. Die einzelnen Texte des "ATELIER" sind zwischen zwei und zehn Seiten lang und sollen pro Nummer insgesamt einen Umfang von 20-30 Seiten nicht übersteigen.

Der Unterschied zwischen den Artikeln des Hauptteils und den Veröffentlichungen im Spezialteil "ATELIER" liegt weder im wissenschaftlichen noch im stilistischen Niveau, sondern vielmehr in ihrer besonderen Funktion. So dienen die "ATELIER"-Beiträge vor allem einer rascheren Verbreitung soziologisch bedeutsamer Informationen, die sowohl für Fachsoziologen als auch für ein breiteres Publikum von Interesse sind. Die Publikation von Artikeln in wissenschaftlichen Zeitschriften unterliegt einer Reihe formaler Kriterien. Im "ATELIER"-Teil soll die Möglichkeit geschaffen werden, auch Beiträge zu veröffentlichen, welche von diesen formalen Regeln mehr oder weniger stark abweichen. Dabei kann es sich um Texte mit verschiedenstem Inhalt handeln, wobei durchaus die Bereitschaft besteht - neben bekannten Themenstellungen - auch Versuche mit neuen Formen und Aspekten soziologischer Information zu testen.

Ein erster Bereich solcher "ATELIER"-Beiträge bezieht sich auf soziologische Texte im engeren Sinn, wie zum Beispiel:

- kritische Notizen über ein Buch, über das Werk eines Autors, über eine soziologische Schule, über ein Forschungszentrum etc.
- Korrespondenz und Diskussion über ein Buch oder ein soziologisch bedeutsames Ereignis
- Hinweise auf nicht-veröffentlichte Unterlagen, die beim Autor erhältlich sind
- analytische und erläuterte Bibliographien
- Klärungsversuche der soziologischen Sprache und der entsprechenden Konzepte
- Beschreibung von Teilresultaten oder Einzeldaten
- soziologische Kommentare zu gewissen Meinungsumfragen

- soziologische Ueberlegungen zu bestehenden gesellschaftlichen Tatbeständen und Ereignissen oder dem Bild, welches die Massenmedien darüber vermitteln
- Berichte über Kongresse, Rundgespräche, Seminare etc.
- Hinweise oder Auszüge aus Arbeiten mit mehr didaktischer Zielsetzung (z.B. Arbeiten von Studenten).

Diese Aufzählung ist keineswegs abschliessend; sie dient als Anregung für weitere Möglichkeiten.

Der "ATELIER"-Teil will sich jedoch nicht auf soziologische Informationen im engeren Sinn beschränken. Wie der Name sagt, handelt es sich beim "ATELIER" um jenen Ort, wo gearbeitet, wo produziert wird. Die Zeitschrift soll also nicht nur Ergebnisse soziologischen Arbeitens darstellen, sondern auch zeigen, wie diese Ergebnisse zustande kommen. Das "ATELIER" soll ermöglichen, hinter die Kulissen soziologischer Forschung zu blicken, ihre Möglichkeiten und Grenzen zu zeigen, ihre Methoden zu diskutieren und ihre Instrumente zu beschreiben. Zu den Beiträgen dieser Art gehören beispielsweise:

- methodologische und wissenschaftstheoretische Notizen und Diskussionen
- Beschreibung und Diskussion von Forschungstechniken, wie Dokumentation, Beobachtung, Skalierungs- und Messprobleme, statistische Analysen, Formalisierung etc.
- kritische Analysen über die Bedeutung sozialer Indikatoren, wie sie von der sozio-ökonomischen Statistik erarbeitet werden
- Beschreibung von Computer-Packages und -programmen
- Hinweise auf Nachschlagewerke, Archive, Datenbanken etc.

Eine dritte Form von Beiträgen im "ATELIER" soll sich schliesslich mit der Lage der Soziologie bzw. der Soziologen in der bestehenden Realität der schweizerischen Gesellschaft auseinandersetzen. Als umstrittene Wissenschaft sieht sich die Soziologie den Problemen der Institutionalisierung und der Professionalisierung gegenüber, Entwicklungstendenzen also, die nicht losgelöst von den bestehenden kulturellen und politischen Bedingungen beurteilt werden können. Dazu gehört auch die Auseinandersetzung mit dem Beruf des Soziologen und den Bedingungen für dessen Ausübung. Als Beispiele für diesen dritten Bereich von Beiträgen im "ATELIER" seien erwähnt:

- Analyse der Tendenzen in der Wissenschafts- und Forschungspolitik

- Beschreibung von Tätigkeitsbereich und Organisation des Schweizerischen Nationalfonds oder andern mit der Forschung verbundenen Institutionen
- Ueberlegungen zur Ausbildung von Soziologen, wie Studienaufbau, Koordination, Diplome, Institute etc.
- Ueberlegungen und Informationen über die Verbreitung von soziologischem Wissen durch die Massenmedien
- Erfahrungen mit dem Soziologieunterricht an Schulen und Kursen
- Entwicklungsprobleme der Soziologie, Probleme ihrer Professionalisierung
- Tätigkeit der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie
- Probleme der angewandten Forschung, Beziehungen zwischen Wissenschaft und Praxis.

* * * * *

Der "ATELIER"-Teil der Zeitschrift wird also Beiträge verschiedenster Art umfassen, nicht unbedingt in jeder Nummer, aber mit der Zeit, und je nach den beim Redaktionskomitee hoffentlich zahlreich eingegangenen Vorschlägen. Während die Schweiz mehrere Hundert Soziologen und Soziologiestudenten zählt, kann die Zeitschrift jährlich kaum mehr als 20-25 Artikel veröffentlichen; das "ATELIER" soll dazu dienen, einen breiteren Kreis von Personen zu Wort kommen zu lassen, und so dem Leser mit kurzen, verschiedenartigen, manchmal persönlichen oder polemischen und - warum nicht - auch lustigen Texten ein lebendiges Bild der soziologischen Arbeit zu vermitteln.

Im übrigen gelten auch für die Manuskripte des "ATELIER" die gleichen Bestimmungen wie für die Beiträge des Hauptteils (siehe S. 220).

Philippe Perrenoud

L' "ATELIER" DE LA REVUE: PRESENTATION GENERALE

Destinée avant tout à la publication d'articles, la Revue tient à donner également droit de cité à des textes différents, qui seront regroupés sous le titre général "Atelier" en une section distincte, séparée à la fois des articles proprement dit et des comptes rendus de livres. En principe, les textes de l'Atelier compteront deux à dix pages. Ensemble, ils ne représenteront pas plus de 20-30 pages par numéro.

Avant de dire ce que l'Atelier pourrait être, disons d'emblée qu'il ne sera en aucun cas le refuge d'articles jugés indignes de figurer dans la partie principale de la Revue. Les textes publiés dans l'Atelier ne s'opposent aux articles ni par leur niveau scientifique, ni par leurs qualités d'écriture, mais par leur fonction: favoriser entre sociologues et à l'intention d'un public plus vaste la diffusion rapide d'idées et d'informations sociologiques sans trop s'assujettir, dans leur présentation, aux règles non écrites, mais néanmoins contraignantes auxquelles obéit souvent la rédaction d'un article de revue.

Pour ce qui concerne d'abord les textes sociologiques "stricto sensu", on peut songer à diverses formules. Les unes sont éprouvées, d'autres sont suggérées à titre expérimental:

- notes critiques sur un livre, l'œuvre d'un auteur, une école sociologique, un centre de recherche, etc.
- correspondance et débats, par exemple à propos d'un livre ou d'un événement
- brève présentation de textes non publiés mais disponibles auprès de l'auteur
- bibliographies analytiques et commentées
- analyses des tendances de la recherche dans un champ déterminé
- essais de clarification du langage sociologique et des concepts correspondants
- présentation de résultats partiels ou de données isolées
- commentaires sociologiques de certains sondages d'opinion
- réflexions sociologiques sur un événement, un fait de société ou sur l'image qu'en donnent les mass media
- reflets de congrès, tables rondes, séminaires

- présentation et extraits de textes établis à des fins didactiques, travaux d'étudiants.

Cette première liste n'est aucunement limitative. Elle doit au contraire suggérer d'autres variantes.

Mais l'Atelier ne se limitera pas aux textes sociologiques "stricto sensu". Comme son nom l'indique, c'est un lieu où l'on travaille, où l'on produit: la sociologie y apparaîtra autant par son mode de production que par ses produits, autant comme pratique que comme connaissance. L'Atelier doit permettre de pénétrer dans les coulisses de l'activité sociologique, d'éclairer sa portée et ses limites, de discuter ses méthodes, de décrire ses instruments. Les textes correspondants pourraient prendre une des formes suivantes:

- notes et débats méthodologiques et épistémologiques
- présentation et discussion de techniques: de documentation, d'observation, de mesure, d'analyse statistique, de formalisation, etc.
- analyse critique de certains indicateurs sociaux mis à disposition par la statistique socio-économique
- présentation de packages et de programmes d'ordinateur
- présentation de revues, de répertoires, d'index, d'archives, de banque de données, etc.

Pratique scientifique, la sociologie est aussi pratique sociale, en voie d'institutionnalisation, de professionnalisation, liée dans son développement à des conditions culturelles et politiques. Sans avoir vocation à refléter l'ensemble des préoccupations professionnelles de ses lecteurs, la Revue, dans sa section Atelier, fera place à diverses réflexions et informations sur le métier de sociologue et les conditions de son exercice:

- analyse des tendances de la politique de la science et de la recherche
- présentation des activités et du fonctionnement du Fonds national suisse de la recherche scientifique et d'autres institutions liées à la recherche
- réflexions et données sur la formation des sociologues: diplômes, programmes, organisation des études, coordination, instituts, etc.
- réflexions et informations sur la diffusion des connaissances sociologiques par les mass media ou les écoles.
- problèmes du développement de la sociologie, de sa professionnalisation

- activité de la Société suisse de sociologie
- problèmes de recherche appliquée, rapports entre science et action.

* * * *

On le voit, des textes très divers par leur ton, leur style, leur thème, leur longueur peuvent coexister au sein de l'Atelier, non pas bien entendu dans chaque numéro de la Revue, mais en alternance, au gré des propositions que le Comité de rédaction espère nombreuses. Alors que la Suisse compte des centaines de sociologues ou d'étudiants en sociologie, la Revue ne pourra guère publier plus de 20 à 25 articles par an; l'Atelier devrait donner la parole à un plus grand nombre de personnes et offrir aux lecteurs, par des textes courts, divers, parfois plus personnels, polémiques ou, pourquoi pas drôles, une image vivante de la sociologie en acte.*

Philippe Perrenoud

* Les normes relatives aux manuscrits valent indifféremment pour les articles ou les textes de l'Atelier (cf. dernières pages de ce numéro).